

Enfance et surnaturel. Une enquête aux frontières

**Stéphane Allix
Samuel Socquet**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Stéphane Allix présente

Enfance et surnaturel

par Samuel Socquet

Médiurnité, contacts avec d'autres formes de consciences, sorties hors du corps, réminiscences de vies antérieures, enfants indigo, amis invisibles, mysticisme... Comment les enfants vivent-ils ces phénomènes ? Est-ce une chance ou un fardeau ? Comment réagir ? Qu'en disent les psys ? Qu'en est-il dans d'autres cultures ?

Une enquête aux frontières du merveilleux

Éditions
de La Martinière



Stéphane Allix présente

Enfance et surnaturel

par Samuel Socquet

Médiurnité, contacts avec d'autres formes de consciences, sorties hors du corps, réminiscences de vies antérieures, enfants indigo, amis invisibles, mysticisme... Comment les enfants vivent-ils ces phénomènes ? Est-ce une chance ou un fardeau ? Comment réagir ? Qu'en disent les psys ? Qu'en est-il dans d'autres cultures ?

Une enquête aux frontières du merveilleux

Éditions
de La Martinière

Collection « Expériences Extraordinaires »,
dirigée par Stéphane Allix

Dans la même collection :

- *Quand la mort arrive*, par Carine Anselme
- *La réincarnation*, Miriam Gablier
- *Intuition et 6^e sens*, par Jocelin Morisson
- *La voyance*, par Jocelin Morisson
- *La conscience de la Nature*, par Alessandra Moro Buronzo
- *Le chamanisme*, par Audrey Mouge
- *Le mystère des guérisseurs*, par Audrey Mouge
- *Les guérisseurs de l'habitat*, par Audrey Mouge
- *Contact avec l'au-delà*, par Samuel Socquet

Du même auteur

Un goût d'encens & de danse. L'Inde, Elle & Lui (avec Viviane Capt), Ouverture, 2013.

Contact avec l'au-delà. Une enquête derrière les frontières de la mort, Éditions de La Martinière, 2013.

En contact avec l'invisible. Entretiens avec Henry Vignaud, Dunod-InterEditions, 2011.

Le Temps du parfum (avec Patty Canac), Minerva, 2008.

Enfin seuls !, La Gabrielle, 2008.

© 2014, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière groupe, Paris

Retrouvez-nous sur :
www.editionsdelamartiniere.fr
www.facebook.com/editionsdelamartiniere

ISBN : 978-2-7324-6294-3

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Table des matières

Couverture

Collection « Expériences Extraordinaires », dirigée par Stéphane Allix

Du même auteur

Copyright

Pourquoi ce livre ?

Avant-propos

Le matérialisme du merveilleux

Voyage en territoires d'enfance

Louis, 11 ans : « J'ai fait un voyage en dehors de mon corps »

Emmené dans un camp

Se sentir déconnecté de son corps physique

Quand les phénomènes se superposent

Lucile, 6 ans : « Je suis dévorée par des rats »

Une défaillance neurologique ?

Le souvenir d'une vie antérieure ?

« En post mortem, le temps n'existe pas »

Phobies d'aujourd'hui et vies antérieures

La mémoire intra-utérine

Xavier : « À 6 ans, je suis mort noyé »

Mourir noyé puis revenir à la vie

L'appel des guerriers maasaï

Clara, 5 ans : comment se séparer d'une copine invisible trop envahissante ?

Accompagner la vivante et la morte

Des compagnons « imaginaires ? »

Un âge limite ?

« Enfants indigo », un certain décalage

Être « cerveau droit » dans un univers « cerveau gauche »

On ne peut pas tout mettre au pilori

Les pys et l'invisible : une question de regards

Recherche sur l'enfance

Une imagination débordante ?

Hallucinations = psychose ?

Le piège de nos représentations

Le rôle du traumatisme

L'influence de la transmission psychique inconsciente

Pour ne pas conclure

Charlotte, 7 ans : « Je parle avec des anges »

Une expérience empirique

Pas besoin de mettre de chaussures !

Les enfants « entendeurs de voix »

Rodolphe : « Depuis tout petit, je vis des contacts avec d'autres mondes »

Choisir la fréquence

Un monde envahissant

Le métier de parent

Vivre dix-huit ans dans le noir pour apprendre à voir le monde : les Indiens Kogis

Ce ne sont pas les yeux qui voient...

La vie multidimensionnelle

Visions, lévitations, miracles : l'enfance des mystiques

Miracles dans l'Europe médiévale

Prophétisme d'enfants dans les Cévennes

Voix et visions chez les enfants du peuple d'Israël

Enfants-devins dans la Grèce antique

Sorties du corps d'une enfant bouddhiste du XXe siècle

Parents, enfants, thérapeutes : comment réagir face à l'invisible ?

Se déplacer dans sa pratique thérapeutique

Chercher du sens...

... ou tout nier en bloc ?

Accueillir sans juger

Investir aussi la réalité commune

Apprendre à distinguer les niveaux de réalité

Partager son expérience, ou consulter

Quand s'alerter ?

Conclusion

Bibliographie

Remerciements

Pour aller plus loin...

Pourquoi ce livre ?

Autour de nous, quantité d'expériences se produisent que nous ne comprenons pas. Ces expériences que nous qualifions d'extraordinaires, voire de *suraturelles*, nous placent dans une zone frontière de l'esprit humain, un espace où il est aisé de perdre ses repères. Pourtant elles imprègnent nos vies, notre quotidien foisonne de ces moments particuliers, souvent subtils, parfois intenses, qui échappent à toute explication conventionnelle. Aussi, ces expériences extraordinaires suscitent-elles deux formes de réactions opposées : rejet ou fascination. Mais pourquoi n'aurions-nous le choix qu'entre ces deux options ? Ce livre vous présente une autre voie, celle de l'enquête journalistique sérieuse et objective.

Vous étiez souvent perdu devant l'absence de références sérieuses sur les phénomènes inexpliqués ? Ce livre répond à ce manque. Je vous propose de découvrir dans les pages qui suivent le fruit d'un véritable travail d'enquête réalisé par un grand reporter ayant abordé son sujet avec rigueur, méthode, et sans idée préconçue.

Avec cet ouvrage accessible qui privilégie le sérieux plutôt que le sensationnel, entrez dans un grand reportage fascinant, où se mêlent des témoignages, des entretiens avec les spécialistes – médecins, chercheurs, etc. – et toutes les références reconnues par la communauté scientifique sur ce *sujet frontière*. Ce livre le démontre : il est possible de s'intéresser à ces expériences que nous n'arrivons pas à expliquer tout en conservant les deux pieds sur terre. Il nous révèle en outre qu'en ces temps de mutations profondes c'est la science elle-même qui nous engage à modifier notre rapport à la réalité. En effet, cette enquête nous invite à une remise en question de nos certitudes, et nous offre de porter un regard différent sur la réalité. Et si l'extraordinaire nous permettait de voir le monde autrement ?

Avant-propos

Une enquête aux frontières du « merveilleux » ? Tel qu'utilisé ici, le terme mérite précision. Le merveilleux renvoie bien sûr au monde du surnaturel, c'est-à-dire à tout ce que l'on ne sait pas expliquer de façon naturelle et conventionnelle. En littérature, le merveilleux c'est le fantastique. Mais ce n'est pas l'analyse de récits de science-fiction, imaginés par des adultes, qui vous est proposée ici ; cette enquête vous emmène au cœur de l'expérience d'enfants qui affirment être en contact avec un (ou des) monde(s) invisible(s).

Dans le cadre de ce grand reportage, j'ai rencontré des enfants qui rapportent avoir traversé toutes sortes d'expériences étranges : avoir un ami invisible, entretenir une relation avec un ancêtre décédé, partir en voyage dans le temps, quitter son corps pour observer une miette de pain sur la moquette ou pour aller visiter les mondes célestes, parler à l'esprit des arbres ou à des entités venues d'autres mondes, être mort puis être revenu à la vie, se définir comme un enfant « indigo », avoir des souvenirs d'une vie passée ou encore vivre des expériences mystiques.

Le matérialisme du merveilleux

Leurs expériences sont « extraordinaires », c'est-à-dire « hors de l'ordre » au sens étymologique du terme (*ordo* signifie « ordre » en latin) : ces enfants relatent un vécu qui défie tout système de classification. En outre, leurs expériences sont complexes et relèvent parfois de plusieurs types de perceptions. Oui, les récits que vous allez lire relèvent bien du domaine de la *perception* : les enfants qui ont accepté de se confier livrent des expériences

vécues dans leur corps, perçues avec leurs cinq sens. C'est en cela que ce livre ne relève pas de la science-fiction mais bien du merveilleux, au sens où l'entend le chercheur Jean-Bruno Renard, professeur de sociologie à l'Université de Montpellier et auteur d'un essai justement intitulé *Le Merveilleux*¹ – un terme par lequel ce sociologue désigne un événement qui s'inscrit dans le domaine perceptif de celui qui le vit.

Le merveilleux est donc un phénomène sensible, affirme Jean-Bruno Renard. Les traces visuelles, olfactives, tactiles, auditives qu'il laisse chez qui le vit sont autant de preuves de sa réalité. Il existe donc bien un matérialisme du merveilleux et cela en fait un monde objectal, phénoménal. Mais comme ce monde repose sur des témoignages qui mêlent le bizarre et le normal, le rationnel et l'irrationnel, le visible et l'invisible, le merveilleux demeure un « *défi cognitif* » qui « *bouleverse notre psychisme* », affirme le chercheur, qui conclut en citant le poète surréaliste André Breton : le merveilleux « *fait prendre en suspicion notre système de référence ordinaire*² ».

Voyage en territoires d'enfance

Pour entrer dans le merveilleux, monde sensible et perceptible, il faut donc passer par le témoignage : la rencontre est le fil conducteur de cet ouvrage, le subjectif sa matière première. Pour chacune des thématiques, mon point de départ a toujours été la rencontre avec un enfant et le récit de son expérience qu'il a accepté de me livrer – parfois, ce sont aussi des adultes qui se souviennent de leur enfance. Pour respecter ces récits, je me suis efforcé de me tenir au plus près de leur vécu. Néanmoins, vous verrez que dans les récits quelques digressions s'intercalent souvent : elles permettent de faire des liens avec d'autres vécus, ou avec l'état actuel de la recherche, et ainsi replacer l'expérience individuelle dans un ensemble plus vaste – une étude récente affirme ainsi que près d'un enfant sur quatre entendrait des voix...

Pour la plupart, les études scientifiques que je mentionne sont issues de recherches d'universitaires anglo-saxons, car ces sujets demeurent encore peu abordés dans le domaine académique français. Ces études ne visent pas à prouver l'existence des phénomènes – aux yeux des enfants ceux-ci existent, puisqu'ils les vivent – mais plutôt à essayer de les penser, de mieux les comprendre. Une étude en particulier m'a fourni des renseignements précieux, celle d'un groupe de chercheurs dirigé par le Dr Sandra Escher, avec le professeur en psychiatrie Marius Romme. Pendant trois ans, ils ont analysé de manière systématique le *contenu* des voix et des visions perçues par des enfants européens de plus de 8 ans³. Ils ont aussi cherché à comprendre quand et comment se produisaient ces phénomènes. Leurs résultats permettent de comparer les témoignages recueillis ici avec les expériences vécues par d'autres enfants.

Un éclairage important est celui que nous apportent les psys, qu'ils soient psychanalystes comme Donald Winnicott, psychiatres comme Serge Tribolet, pédopsychiatres, psychothérapeutes ou encore psychologues cliniciens comme Renaud Évrard ou Patricia Serin. Je les ai interrogés sur la manière dont ils interprètent ces expériences singulières de contacts d'enfants avec le(s) monde(s) invisible(s).

Par ailleurs, déplacer notre regard d'Occidental du XXI^e siècle m'a paru indispensable car si au niveau individuel l'enfance est un lieu de souvenirs (pour l'adulte), sur un plan collectif elle est un espace de projections très fort. Or, l'accueil des expériences bizarres vécues par l'enfant ne va pas toujours de soi dans les sociétés occidentales, ou occidentalisées. En revanche, d'autres cultures (les guerriers Maasaï du Kenya, les Indiens Kogis de Colombie ou les moines de la forêt en Thaïlande) et d'autres époques (le Moyen Âge où l'ère préchrétienne) montrent que les pratiques humaines sont variées et appellent à ne pas figer nos représentations.

Enfin, dans un dernier chapitre, je propose quelques pistes aux enfants pour faire face à ces phénomènes, et aux parents et aux thérapeutes pour donner à l'enfant un espace sécurisant lui permettant de déployer son expérience, d'éprouver ses perceptions, tout en l'aidant à vivre *aussi* dans la réalité partagée par tous.

En évitant les écueils du déni et de la fascination, la question est bien d'accueillir avec ouverture l'expérience de l'enfant, pour lui permettre de l'exprimer.

1. Jean-Bruno Renard, *Le Merveilleux : sociologie de l'extraordinaire*, CNRS Éditions, 2011.
2. *Ibid.*, p. 16 *sqq.*
3. Sandra Escher *et al.*, « Independent course of childhood auditory hallucinations : a sequential 3-year follow-up study », *British Journal of Psychiatry*, n° 181 (suppl. 43), 2002, p. s10-s18.

Louis, 11 ans : « J'ai fait un voyage en dehors de mon corps »

« La première fois que ça m'est arrivé j'allais avoir 11 ans, raconte Louis, qui en a 14 aujourd'hui. J'étais dans ma chambre, il était tard, une heure ou deux heures du matin. Mon chat dort souvent sur mon lit et cette nuit-là il était avec moi. Soudain, d'un coup, il est parti du lit et ça m'a réveillé. Au même instant, j'ai vu une petite fille qui me regardait. Elle avait aussi une robe bizarre, comme si elle portait plusieurs robes enfilées les unes sur les autres. Ses vêtements étaient déchirés. Elle avait des bouts de chair sur elle et on voyait un peu ses os. J'ai eu très peur ! J'ai allumé la lumière, la petite fille a disparu. Mais quand j'ai éteint la lumière, elle était encore là, debout, qui me regardait. C'est là que j'ai compris que je n'étais pas dans un rêve : dès que j'éteignais la lumière, elle était là ! J'ai laissé la lumière allumée dans ma chambre jusqu'au matin. Je n'ai pas dormi de la nuit ! J'en ai parlé à ma mère le lendemain, je lui ai dit qu'il y avait une chose un peu spéciale qui s'était passée dans ma chambre. »

Le lendemain, quand il raconte qu'une petite fille est venue dans sa chambre, sa mère tente de le rassurer en lui disant qu'il a rêvé. Parfois, certains rêves nous semblent si réels qu'on a l'impression qu'ils ont eu réellement lieu, lui explique-t-elle alors. Ce genre de phénomène arrive à tout le monde...

Quelque temps plus tard, le même « rêve » se reproduit : au réveil, il

raconte à sa mère que la petite fille est revenue et qu'elle lui fait peur. Il en est sûr, c'est la même que l'autre fois, il l'a reconnue. « *Telle qu'il me l'a décrite, "habillée de manière très spéciale, pas de notre époque du tout", cette petite fille avec des jupons et des chaussures hautes semblait sortir d'une histoire de la Comtesse de Ségur ! Je lui ai encore expliqué qu'on faisait parfois des rêves dont on avait vraiment l'impression qu'ils étaient réels et que ça arrivait à tout le monde. Je lui ai redit que cette petite fille habillée bizarrement, qui le regardait, n'existait que dans son imagination : je suis croyante, mais pour moi ces histoires d'apparitions n'existent que dans les films. Mais il ne voulait pas en démordre. Il me répétait : "Je te jure, elle est vraie ! J'ai même bougé sur mon lit pour être sûr que je ne dormais pas, elle continuait à me regarder. Maman, elle est moche et elle me fait peur !" Après cette nuit-là, il ne voulait plus rester seul. J'ai cédé et, dès la nuit suivante, il a dormi dans la chambre de sa sœur. Mais quelques jours plus tard, quand je l'ai réveillé pour aller à l'école il m'a dit : "Ils sont venus et ils m'ont emmené." Il était terrifié. Devant mon air incrédule il a ajouté : "C'est un marin qui est venu. Il m'a emmené. J'ai fait un voyage, je suis parti. Il était sale, je suis allé avec d'autres gens qui étaient comme lui." »*

Emmené dans un camp

Louis raconte comment, tard le soir, il a été réveillé brutalement. « *Cette fois, c'était un petit garçon qui se tenait devant moi. Un marin. Il était habillé avec des rayures, il était sale. Il s'est approché de moi. Il a fait un geste pour me toucher le cœur, il m'a pris la main et là, tout de suite, je suis parti dans un autre monde. Je me suis retrouvé au milieu de gens habillés comme lui, et qui travaillaient. Dans des cabanes en bois perchées en hauteur, je voyais des gens avec des mitraillettes à la main. Il y avait des fils barbelés partout. Le petit garçon me montrait ces gens habillés comme lui, qui creusaient la terre. Ils étaient maigres. Lui ne me parlait pas. J'étais comme dans la réalité, je sentais la terre sous mes pieds, le vent dans mes cheveux, et aussi les odeurs. Qu'est-ce que ça chlinguait ! Tous ces gens ne me regardaient pas. Comme s'ils ne faisaient pas attention à moi. Quand le petit garçon m'a lâché la main, je suis revenu dans mon lit. Là j'ai voulu appeler mes parents. J'étais traumatisé, mais je n'avais plus de voix. J'ai aussi essayé d'appeler ma sœur, mais ça n'a pas marché. Comme dans les cauchemars, quand on n'arrive pas à parler. C'était la première fois qu'un truc pareil m'arrivait. »*

Une histoire de petite fille qui apparaît dans le noir, et maintenant un marin qui l'enlève après lui avoir touché le cœur... Sa mère a pensé que Louis déraillait complètement, ou bien qu'il la faisait marcher avec ces histoires à dormir debout.

« *Quand il m'a dit : "Ils sont revenus, et ils m'ont enlevé", je me suis dit*

qu'il commençait à exagérer. Mais il semblait terrorisé, il insistait : "J'ai fait un voyage, je suis parti ! Il y a un marin qui est venu me chercher, et qui m'a emmené. Je t'assure, maman, je ne te raconte pas de bêtises, il m'a touché puis il m'a emmené." Un marin ? Je lui ai demandé si ce petit garçon portait un chapeau avec un pompon ? Il m'a dit non, mais qu'il avait un chapeau avec des rayures. Puis il m'a décrit toute la scène : d'autres personnes avec des rayures, sales comme le petit garçon, qui étaient en train de creuser la terre... Des hommes, armés de mitraillettes, qui les surveillaient dans des cabanes en bois perchées en hauteur... Des fils barbelés... Il me disait que personne ne le regardait, sauf de l'autre côté du grillage, où il y avait des enfants et des femmes.

« Tout ce qu'il me racontait était très précis, comme pour la petite fille. En même temps, je me rendais bien compte que ces prisonniers enfermés derrière des barbelés surmontés de miradors n'évoquaient rien pour lui. J'ai alors cherché des livres de la Seconde Guerre mondiale, avec des photos des camps, pour les lui montrer. Il m'a dit : "Oui, c'est là que j'étais !" À nouveau, je lui ai dit qu'il me racontait des histoires, que tout ça n'était pas possible. Qui aurait bien voulu l'emmener dans un camp de concentration ? Il me répondit : "Mais ce petit garçon ! Il était habillé comme tout le monde !" Il essayait de me convaincre, mais je ne pouvais pas croire ces histoires. Je pensais qu'il me faisait tourner en bourrique. En même temps il avait une blancheur sur son visage qui n'était pas habituelle. Il était blanc, mais blanc ! Il semblait à la fois terrorisé et vidé. Il me disait être épuisé. Depuis l'épisode de la petite fille, il dormait dans la chambre de sa sœur. Pourquoi ne l'avait-il pas prévenue ? Il m'a dit qu'il avait essayé de le faire, mais qu'il n'avait pas pu parler, rien ne sortait. Il était complètement terrorisé et ne voulait pas aller à l'école. Puis, pendant la dizaine de jours qui ont suivi cette nuit-là, il s'est plaint de douleurs au niveau de son cœur... »

Se sentir déconnecté de son corps physique

Charles Tart, psychologue connu pour ses recherches sur la conscience, explique qu'il existe deux théories à propos de ces expériences de sortie hors du corps : *« L'une affirme qu'elles sont exactement ce qu'elles semblent être, c'est-à-dire que l'esprit quitte temporairement le corps physique et perçoit les choses d'un point de vue extérieur ; l'autre assure que ces expériences de sortie hors du corps sont une forme d'hallucination¹. »* Charles Tart décrit précisément le phénomène dans l'un de ses articles, où il précise qu'au cours d'une sortie hors du corps *« le sujet se perçoit de manière expérientielle dans un lieu différent de celui où il sait qu'est situé son corps physique [sa chambre, dans le cas de Louis, qu'il a senti avoir quittée quand le petit garçon s'est approché de lui et lui a touché le cœur]. De plus, il se sent*

généralement dans un état ordinaire de conscience, de sorte que les concepts d'espace, de temps et de lieu font sens pour lui² » (ce qui dans le cas de Louis pourrait expliquer l'évocation d'un « autre monde » dont il percevait les formes et les odeurs). L'un des aspects cruciaux serait par ailleurs la clarté de la conscience *durant* cette expérience : la conscience peut parfois sembler plus claire que pendant les périodes d'éveil, ce qui rend l'expérience « plus vraie que nature » et la distinguerait des rêves ordinaires et autres phénomènes d'états altérés de conscience³.

Revenons à Louis. Sa mère précise qu'à la suite du récit de « voyage avec un marin » que son fils lui avait fait, elle a surtout été alertée par les douleurs à la poitrine qui persistaient au niveau du cœur.

« Il s'est mis à avoir mal à l'endroit même où il disait avoir été touché par le petit garçon. Je connais une magnétiseuse depuis que j'ai 18 ans, en qui j'ai entièrement confiance, explique sa mère. J'ai dit à Louis que cette femme verrait tout de suite s'il me racontait des bobards. Parce que toutes ces histoires qu'il me racontait étaient irrationnelles ! Elles ne pouvaient pas être réelles ! Lui me répétait : "Ce n'est peut-être ni rationnel, ni réel, mais je l'ai vécu." Heureusement, la magnétiseuse m'a obtenu un rendez-vous. Elle a précisé que je pouvais venir seule ; il ne fallait surtout pas que j'oblige Louis à m'accompagner. C'est lui qui a insisté pour venir et tout raconter lui-même. Dans la voiture, j'ai dit à Louis que s'il me faisait passer pour une imbécile, ça allait barder. Il m'a regardée en répondant : "J'aimerais bien que ce soit des histoires, mais c'est la vérité." »

Chez la magnétiseuse, il a tout raconté de nouveau, avec la même précision. Ces gens dans le camp, comment ils travaillaient, la petite fille qui était apparue la première fois, avec des jupons et des chaussures hautes. La magnétiseuse a confirmé qu'il avait été « approché ». Elle a expliqué qu'il ne fallait pas qu'on s'en fasse car ces choses-là existaient et pouvaient se produire, même dans notre monde rationnel. Elle a dit que c'était plus facile sur des enfants.

Pour se débarrasser de ces apparitions, la magnétiseuse a recommandé de procéder à un rituel avec du sel, trois fois de suite devant la maison, pendant trois soirs. Louis explique que malgré cela, le petit garçon est quand même revenu : *« Je l'ai reconnu, c'était le même que la première fois. Cette fois-ci, je lui ai parlé. Je lui ai dit : "Va-t'en. Laisse-moi dormir." Il ne m'a pas répondu, mais il s'est retourné puis je l'ai vu s'éloigner dans le couloir et entrer dans la salle de bains. Je suppose que c'est là que se trouve la porte (entre nos deux mondes). »* Louis précise que tout cela se passait en période scolaire : *« Ce n'était pas bon pour moi. »* La magnétiseuse lui avait expliqué comment se comporter si le phénomène se reproduisait : elle avait recommandé à Louis de parler au garçon qu'il voyait la nuit, lui expliquer qu'il fallait le laisser dormir et lui demander de s'en aller.

Chaque fois que le petit garçon habillé de rayé revenait, Louis lui demandait de le laisser tranquille. Alors il s'en allait, toujours par la salle de

bains. Sa mère se souvient que Louis lui disait : « *Tu sais, il revient, mais il est triste. Parce qu'il ne peut pas m'approcher. Et un peu avant qu'il arrive, le chat devient tout bizarre, tout gonflé.* » Elle raconte qu'un jour où Louis lui disait sentir la présence du garçon, elle-même a vu le chat sur le lit, qui soudain adoptait un comportement étrange. « *Il levait sa patte en l'air comme pour attraper quelque chose. Je suis sortie de la chambre, tout ça me mettait mal à l'aise. Pendant cette période, on laissait les lumières allumées la nuit. Je ne dormais pas bien et j'avais peur moi aussi. Ce petit garçon n'était pas seul : de temps en temps, il y avait une odeur de putréfaction qui nous traversait. À la maison, parfois on était soudainement saisis par des crises de toux, comme si d'un seul coup on nous mettait un masque pour nous faire respirer de l'ammoniaque. On pleurait, on éternuait, on avait mal à la gorge... Ma fille, plus âgée que Louis et très sceptique sur tout ça, qui considérait que son frère faisait des simagrées, a elle aussi commencé à sentir des présences. Elle n'aimait pas ça. Une fois, elle est sortie de la salle de bains en hurlant car elle y avait vu une ombre arriver sur elle... Je ne pouvais pas en parler à mon mari. Il est de confession musulmane et ne veut pas entendre parler de ces choses-là. On m'a conseillé d'allumer une bougie blanche et de leur demander d'aller vers la lumière. C'est ce que j'ai fait, et c'est vrai que les odeurs sont parties. Cet épisode m'a rappelé ce que j'avais vécu, quand j'étais jeune : j'avais été approchée par une présence qui s'était manifestée par une odeur de putréfaction. Cette odeur m'entourait et me prenait à la gorge, pourtant ça se passait dans un appartement neuf où une telle odeur n'avait aucune raison d'être.* »

« Deux mois plus tard, poursuit Louis, alors que je dormais à nouveau dans ma chambre à moi, j'ai entendu des pas pendant la nuit. Je n'ai pas vu la présence, j'ai juste entendu des pas qui marchaient. Je savais que ce n'était pas le petit garçon. Un soir, les pas sont revenus puis il y a eu une voix d'homme, une voix grave comme celle d'un fumeur, qui parlait dans mon oreille. Il était en colère et me donnait des ordres. Il me disait : "C'est ma chambre, tu pars de là, c'est à moi." J'ai appelé ma mère et on lui a demandé de partir. Depuis, il n'y a plus de pas dans ma chambre et cette voix d'homme n'est pas revenue non plus. »

Peu de temps après, la chatte de la famille est morte. Louis a continué à sentir sa présence, dit-il. « *Sans pouvoir l'expliquer, je savais qu'elle était dans la maison. À n'importe quel moment je savais précisément où elle pouvait être. Je sentais encore un peu la présence du petit garçon, mais surtout celle de ma chatte. Ça a duré une semaine environ, après ça s'est arrêté. Forcément, sa mort a été quelque chose de très dur. Dans la famille tout le monde l'aimait bien. Elle était très belle. Peu de temps après, un nouveau chat est apparu devant nous, dans la rue. On l'a récupéré. Je me dis que c'est peut-être notre ancienne chatte qui l'a amené chez nous...* »

Après quelques mois, le petit garçon n'est plus revenu et tous ces phénomènes se sont arrêtés. « *Aujourd'hui, j'y pense parfois, je me dis que*

c'est une expérience unique en son genre. Même si c'était très effrayant, car on n'a pas toujours l'habitude d'aller voyager dans le temps... Mais j'aurais préféré que ce soit dans un autre endroit qu'un camp de concentration !

« Quand ça m'est arrivé, je me suis demandé, pourquoi moi ? Pourquoi m'avoir fait quitter ma chambre, et m'avoir emmené dans un camp ? Je n'ai jamais eu de réponse. Encore aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi ça m'est arrivé. La seule chose que je sais, c'est que ce petit garçon voulait mon bien. Pour la petite fille, je ne sais pas, alors heureusement que ma chatte m'a réveillé les deux fois où elle est venue, car je ne sais pas ce que cette entité aurait fait de moi. Quand elle se tenait là, devant moi, je ne pouvais pas savoir ses intentions, mais elle me faisait peur. » En parler à des amis ? « Non, ça n'est pas possible. Ils me prendraient pour un fou. C'est dommage, j'aimerais bien leur en parler. En même temps, j'ai senti que ça n'était pas vraiment nécessaire. »

Plus de deux ans après que ces événements eurent commencé, Louis conclut que cette maison restera toujours pour lui un lieu où il y a des présences, mais qu'elles ne sont plus forcément gênantes. De son côté, sa mère affirme que ces épisodes l'ont influencée. *« L'expérience de Louis m'a ouvert à ces questions liées à l'invisible. J'ai lu des livres sur cette réalité-là et aujourd'hui je l'appréhende moins. J'envisage aussi la mort de manière totalement différente. J'ai 43 ans et j'aurais bien aimé que ça m'arrive avant ! Nous recevons aussi beaucoup de signes, des messages réguliers. »* À la question de savoir quels sont ces signes, elle donne l'exemple de ce jour où, dans la chambre de sa fille, une feuille bleu ciel tombe d'un porte-documents. Dessus, il y avait écrit en caractères gras : *Nous allons prendre contact avec vous.* *« Ça m'a fait froid dans le dos, je ne me sentais pas prête à voir vraiment. Trois jours plus tard, on a sonné à la porte. Une vieille dame de 84 ans s'est présentée comme étant la fille des premiers propriétaires de notre maison. Elle est venue spontanément, avec son fils, – “pour revoir l'endroit où je suis née”, m'a-t-elle expliqué...*

« L'année précédant cette visite inattendue, j'avais passé pas mal de temps à faire des recherches sur cette maison. J'avais écrit au cadastre de la préfecture pour avoir le nom des anciens propriétaires, j'avais fait des recherches dans les archives de ma ville, dans la liste des déportés de l'Eure, mais je n'avais rien trouvé. J'avais arrêté ces recherches depuis pas mal de temps quand cette vieille dame s'est présentée pour revoir sa maison d'enfance ! Construite en 1929, c'est une des quelques maisons rescapées de la guerre : 80 % de notre ville a été détruite par les bombardements. Elle m'a raconté l'histoire du quartier, où ne vivaient que des cheminots. Son père est décédé, très jeune, dans cette maison. Au moment des bombardements, le reste de sa famille a fui la ville. Ils sont partis vivre en Bretagne. Pendant ce temps-là, leur maison a été occupée par des Allemands et quand ils sont revenus il y avait une pancarte où il était inscrit VERBOTEN [« interdit »]. »

« La vieille dame a aussi raconté que dans la maison d'en face vivait une

famille juive, qui avait un petit garçon nommé Michel. Ça correspondait exactement à ce que j'avais pu trouver dans les archives, mais elle n'en savait pas plus. En revanche, quand j'ai évoqué un homme à la voix de fumeur, qui avait ordonné à Louis de lui rendre sa chambre, la vieille dame a cru reconnaître un oncle. Un homme autoritaire, à la voix grave, qui avait vécu là. Elle n'avait pas l'air surprise. Son fils non plus, qui était là avec sa femme, n'était pas surpris que Louis ait pu entendre la voix d'un grand-oncle décédé : eux ont perdu leur fils, dans un accident de moto, et m'ont assuré toujours être en communication avec lui. Je me suis dit : "Super, il y a des gens qui ont vécu des choses comme nous, on va s'entendre !" Je garde un très bon souvenir de leur présence ici, c'était merveilleux de pouvoir échanger ainsi librement. Il faut comprendre que la contrepartie moins sympathique de tous ces liens avec l'invisible, c'est le décalage que cela crée avec les autres. C'est assez difficile d'en parler avec ses amis, sa famille, mais je le fais quand même, de temps en temps. Il faut que les gens le sachent, nous ne sommes pas seuls ! »

Quand les phénomènes se superposent

Certains phénomènes peuvent se superposer, voire s'entremêler : voix, visions de personnages invisibles ou censés être morts, sorties du corps, etc., un enfant pouvant vivre plusieurs phénomènes distincts. Ainsi Jean-Marc, aujourd'hui quadragénaire, informaticien et passionné de sports de combat, qui se définit lui-même comme athée et cartésien, a été en contact avec son grand-père après la mort de celui-ci. Il était encore adolescent et grandissait dans une famille athée, absolument pas portée sur les liens avec l'invisible – sa famille a d'ailleurs assez mal réagi quand il leur a révélé que le grand-père était venu le voir quelque temps après sa mort... Jean-Marc n'a plus abordé la question avec ses parents, il affirme d'ailleurs n'avoir jamais été attiré par toutes ces histoires de médiumnité – ce qui n'empêche pas les contacts avec des défunts, connus ou inconnus, de continuer aujourd'hui.

Quand il avait 10 ou 11 ans, c'est un autre phénomène qu'il a commencé à vivre : une présence à ses côtés, la nuit, qui s'est mise à lui parler. *« J'ai eu très peur quand j'ai senti cette présence pour la première fois. C'était un homme, je pense. Il s'est fait de plus en plus présent et à un moment il s'est mis à me parler. Dans la tête. Ce n'était plus la voix d'un homme. Ni d'une femme. Cette voix-là, ni masculine ni féminine, n'a rien à voir avec celle d'un défunt. Lorsqu'un défunt me parle, je perçois dans sa voix s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, d'une bonne personne ou d'un menteur, etc. Mais avec cette voix-là, que j'ai entendue pour la première fois à 11 ans, aucun indice. Elle n'a aucune intonation. C'est juste une voix. C'est La voix. Elle m'a dit : "Si tu ne les appelles pas, ils ne viendront pas." C'était une période*

où j'avais très peur la nuit, je dormais dans le lit où mon arrière-grand-mère était morte. J'ai suivi le conseil de la voix, je me suis dit qu'il fallait que je pense à quelqu'un que j'aime. À l'époque je n'ai pas analysé le phénomène, j'ai juste pensé à son conseil en me disant : "C'est pas bête, pour ne pas voir les morts je vais juste penser à autre chose." »

Outre cette voix, et la perception de défunts, Jean-Marc vivait aussi des phénomènes de sortie hors du corps, tout comme Louis – sauf que lui était seul dans ces moments-là, pas de petit marin qui venait le chercher. Ces sorties hors du corps, c'était même les premières expériences de lien avec l'invisible pour Jean-Marc. « La première fois, j'étais très jeune. Je devais avoir moins de 5 ans. J'étais dans mon lit, c'était le soir mais je ne dormais pas encore. Soudain, juste au moment où je glissais dans cet espace entre la conscience et le sommeil, il y a eu un Pouf. Je me suis retrouvé au-dessus de mon corps. Je n'étais pas parti jusqu'au plafond, ni assez haut pour voir mon corps en entier, mais je sentais que j'étais à l'extérieur. J'étais au-dessus de mes jambes, je voyais tous les détails de la peau, des choses que je n'aurais pas pu voir à l'œil nu – ou alors avec une loupe. Je me souviens de la descente le long de mes jambes, jusqu'aux doigts de pieds, que je me suis mis à ausculter. Si je repense à la scène aujourd'hui, je sais bien que c'était la nuit et que mes jambes étaient recouvertes, pourtant je les voyais très bien. Comme s'il y avait eu de la lumière sous mes couvertures ! Je pouvais faire une rotation tout autour et dès que je pensais à un angle je m'y retrouvais.

« Le même genre de phénomène s'est reproduit souvent. Quand je commençais à sentir que je m'élevais au-dessus du corps je me disais : "Tiens, ça recommence." Je n'en parlais jamais. D'ailleurs, le lendemain je n'y pensais même plus. Je n'avais pas peur, pour moi c'était juste une chose normale qui se produisait de temps en temps. C'était bien, mais ça n'avait rien d'extraordinaire. Ça venait sans prévenir et ça se déclenchait tout seul. C'était comme quand on attrape le hoquet, ça ne se commande pas. Une fois, alors que ce phénomène de sortie du corps s'était reproduit malgré moi, j'ai intentionnellement cherché à me diriger. Je me suis dit : "Je vais descendre sur la moquette." Je me revois atteindre mes pieds, sortir du lit et me mettre à inspecter une miette de pain qui était par terre. Là, pour la première fois, c'est moi qui contrôlais le mouvement. Je faisais le tour de la miette et la regardais sous tous ses angles. Je n'ai aucun souvenir de la manière dont l'expérience s'est terminée. »

« Mais le souvenir le plus fort, poursuit Jean-Marc, c'est celui de la dernière sortie du corps que j'ai vécue enfant. J'avais 13 ou 14 ans. La sortie a commencé comme d'habitude, par surprise et sans que je cherche à la provoquer, sauf qu'après le décollement j'ai décidé d'aller voir ma sœur. Donc d'explorer au-delà de ma chambre – la sienne était au fond du couloir. Je me souviens d'abord m'être placé devant mon armoire : il faisait nuit mais je la voyais comme en plein jour. Je l'ai contournée et soudain je me suis retrouvé dans le couloir, sans avoir ouvert la porte. Comme si j'avais été

transporté de l'autre côté du mur par la pensée. Puis une porte a claqué, j'ai pensé que mon père n'était pas couché et instantanément je me suis retrouvé dans mon lit, les yeux ouverts, me disant : "Tiens, comment ça se fait ? J'étais dans le couloir juste à l'instant." Au moment où j'ai réintégré mon corps, je me suis senti aspiré dedans : il y a eu un mouvement de succion, accompagné d'un bruit, comme un aspirateur. J'ai eu un peu la même sensation physique que quand on claque la main par terre et j'étais à nouveau dans mon corps. Aujourd'hui, je dis : "J'ai réintégré mon corps", mais pendant l'expérience je ne me sentais pas du tout dissocié. Je vivais la chose sans aucun recul, comme on le fait pour n'importe quelle expérience du quotidien. Il n'y avait pas moi d'un côté et mon corps de l'autre : je me sentais tout entier dans le couloir, simplement j'avais la sensation de planer. Mais après ce retour-là, pour la première fois je me suis dit qu'il y avait quelque chose de singulier dans cette expérience. Adulte, j'ai essayé de provoquer le phénomène mais je n'y suis jamais arrivé. »

Tout comme les phénomènes de voix, ces expériences de sortie hors du corps seraient courantes et concerneraient, selon les pays, entre 8 et 12 % de la population – les deux tiers de ces personnes en ayant fait plus d'une fois l'expérience⁴. Il semblerait par ailleurs que chez les jeunes enfants ce phénomène soit plus aisé. C'est en tout cas ce qu'a observé la psychiatre Elisabeth Kübler-Ross dans sa pratique : « D'après les témoignages que je recueille depuis vingt ans, il semble que plus l'enfant est jeune plus il lui est facile de se "glisser simplement hors de son enveloppe"⁵. »

1.

Charles Tart, *Le spirituel est-il réel ? Le psychologue, la science et l'extraordinaire*, InterEditions, coll. « Nouvelles évidences », 2010, p. 207.

2.

Charles Tart, « Some methodological problems in out-of-the-body experiences research », *Research in Parapsychology*, n° 1973, 1974, p. 117.

3.

Charles Tart, *Le spirituel est-il réel ?*, op. cit., p. 198.

4.

Paul Bernstein, « Expériences de sortie hors du corps », in Stéphane Allix et Paul Bernstein (sous la dir. de), *Manuel clinique des expériences extraordinaires*, Dunod-InterEditions, 2009, p. 162-163.

5.

Élisabeth Kübler-Ross, *La Mort et l'Enfant*, Éditions du Tricorne/Éditions du Rocher, 1994, p. 112.

Lucile, 6 ans : « Je suis dévorée par des rats »

À l'âge de 6 ans, Lucile a commencé à faire des cauchemars : il y avait plein de rats dans sa chambre, qui montaient sur elle pour la manger. Sa mère se souvient :

« Lucile se réveillait en hurlant. Quand on venait voir ce qui se passait, elle nous disait que des rats la dévoraient. Avec son père, on lui montrait qu'il n'y avait aucun rat dans la chambre, ni sur le lit, ni sur elle, on lui enlevait aussi son pyjama pour lui montrer qu'il n'y avait pas de rat sur sa peau et qu'elle avait juste fait un cauchemar... Mais il n'y avait rien à faire. Elle nous disait que c'était bien réel, qu'elle les sentait qui couraient sur sa peau. Parfois, ça lui arrivait aussi en pleine journée. Un jour, dans un supermarché, je l'ai vue entrer dans une peur panique. Les rats. Ils étaient là, partout. Elle me disait qu'ils montaient sur elle. »

Une autre fois, alors que toute la famille partait faire du ski, la panique s'est soudain emparée de Lucile : des rats dans la voiture. Elle les sentait sur sa peau. La voiture s'est arrêtée, tout le monde est sorti et on a montré à Lucile qu'il n'y avait aucun rongeur caché sous les sièges, ni dans le coffre, mais Lucile continuait de hurler : oui, il y avait bien des rats, puisqu'elle sentait qu'ils la dévoraient. À bout d'arguments et pour tenter de la rassurer, ses parents ont fini par la déshabiller, au bord de la route, malgré la neige, pour lui montrer qu'il n'y avait pas de rats sous ses vêtements non plus...

Une défaillance neurologique ?

Un médecin est finalement consulté. Il a diagnostiqué une défaillance neurologique. Selon lui, cette défaillance expliquait les visions que subit Lucile, et sa sensation d'être dévorée par ces rats. Il lui a donné des calmants

pour le soir. *« Ça l'a un peu déstressée. Le problème, c'est que ça arrivait aussi pendant la journée... »*

Les crises de panique ont fini par s'estomper et au bout d'un certain temps il n'est plus question de rats qui la dévorent. Mais, explique sa mère, Lucile demeure *« quelqu'un de bizarre, avec des sujets de préoccupation étranges. Par exemple, elle a toujours eu la sensation d'être abandonnée. Elle est aussi très excessive : c'est une jusqu'au-boutiste. Il faut absolument qu'elle aille au bout de son idée, même quand on lui démontre par A+B que cette idée est complètement farfelue. Avec elle, rien n'est cartésien. Elle vit aussi l'injustice de manière très dramatique et si on lui dit "non", elle s'énerve. Elle oscille tout le temps entre ange et démon. Elle est dans la rébellion permanente. »* À l'école, ça lui a souvent joué des tours : elle crie à l'injustice dès qu'une situation ne lui paraît pas normale et du coup se fait punir. Les parents sont convoqués. *« Combien de fois ne s'est-elle pas levée, en pleine classe, pour aller s'asseoir à côté du cancre, juste parce que aucun élève ne voulait s'asseoir à côté de lui ! »* raconte sa mère.

Lucile a aussi des problèmes de sommeil : elle dort beaucoup plus que la normale. *« Dès qu'elle rentrait de l'école elle faisait une sieste et dormait jusqu'à vingt heures. Une heure plus tard, elle retournait se coucher et dormait jusqu'au lendemain matin ! »* explique sa mère. Alors que Lucile a une douzaine d'années, elle décide de l'emmener chez un énergéticien, pour essayer de venir à bout de ces problèmes de sommeil. *« Il nous fait entrer toutes les deux. On s'assoit. Il commence la séance et, immédiatement, mentionne des rats ! On ne lui en avait pas parlé. J'ai eu peur. Peur qu'il ne réouvre quelque chose du passé : ça faisait des années qu'on était sortis de cette histoire de rats ! On n'y pensait même plus et je n'avais pas évoqué le sujet avec lui. Je lui avais juste amené Lucile pour qu'elle puisse dormir normalement. »* Après la séance, Lucile a dit à sa mère : *« Tu vois bien que je ne suis pas folle ! »*

Les rats ne sont plus réapparus, depuis lors le sujet n'a plus jamais été abordé dans la famille.

Pourquoi ce guérisseur a-t-il évoqué des rats en voyant Lucile, alors que depuis des années la jeune fille ne mentionnait plus leur vision terrifiante ? Comment a-t-il pu percevoir cette hantise de la petite enfance alors que ni Lucile ni sa mère n'avaient abordé le sujet ?

Le souvenir d'une vie antérieure ?

Après cette conversation avec la maman de Lucile, nous sommes allés à la rencontre de Didier Lecomte, le thérapeute qui a effectué la séance de soins énergétiques avec Lucile. Quelques années ont passé depuis cette séance, mais il en a gardé un souvenir assez précis.

« Lorsque j'ai mis mes mains au-dessus de la tête de Lucile, au début de la séance, une image s'est soudain imposée à moi. Je l'ai vue assise par terre, dans un cachot, avec des rats qui couraient sur elle. Chacune de ses mains était attachée par des chaînes, qui les maintenaient en hauteur, donc même en se débattant elle ne pouvait pas chasser les rats qui lui montaient dessus. Je pouvais aussi sentir l'odeur du cachot dans lequel elle était enfermée : l'humidité, la moisissure, la pourriture, ce monde complètement insalubre, avec les rats.

– Dans votre vision, c'était une enfant ?

– Non, c'était bien Lucile mais elle m'apparaissait comme une adulte. Ce genre de visions surgit parfois pendant les séances, au moment où je me "branche" sur la personne.

– Quelle interprétation en faites-vous ?

– Selon moi, l'image qui m'est apparue correspond à des mémoires douloureuses que l'âme de Lucile portait encore sur elle. Ce n'est pas systématique – ce genre de vision m'apparaît dans environ 15 % des cas, pour me signaler une problématique, le reste du temps je perçois la problématique par l'intermédiaire du poulx. Mais quand de telles images me viennent, je pense qu'elles sont liées à des mémoires tellement terrorisantes qu'elles demeurent présentes au niveau de l'âme du patient. Exactement comme si la personne portait un pardessus : ce pardessus est souvent tissé de blessures anciennes (vécus de tortures, moments de terreur comme celui avec les rats, etc.).

– Vous voulez dire que ces visions-là seraient les réminiscences d'une autre vie ?

– Oui, exactement. Ces événements traumatisants ont créé un nœud émotionnel, que l'âme transporte avec elle d'une incarnation à l'autre, comme elle transporterait un bagage. Ce nœud émotionnel est un champ vibratoire. Il n'appartient pas à l'âme dans son essence mais il cause des dérèglements dans la vie actuelle. Parfois, la phase *post mortem* n'a pas suffi à dégager l'âme de ce champ-là et de tels nœuds émotionnels peuvent remonter à deux, voire trois incarnations. Or, les enfants jusqu'à 7 ou 8 ans sont davantage perméables à ces mémoires d'anciennes incarnations : ils sont en construction énergétique, leur cortex frontal n'est pas encore totalement développé, donc leurs perceptions ne sont pas polluées par la raison et le mental. De ce fait, les images sont encore présentes dans le champ vibratoire de leur âme et peuvent apparaître beaucoup plus facilement et être lues par eux, dans leur quotidien. Une fois passé 10 ou 12 ans, ce "film" du passé n'est plus forcément lisible, car le mental se superpose à ces images et crée une barrière. »

Remarquons que la durée avancée par Didier Lecomte pendant laquelle les enfants seraient plus perméables à des souvenirs de vie passée – jusqu'à 7 ou 8 ans – correspond à celle sur laquelle psys, pédagogues et autres spécialistes de l'enfance s'entendent pour affirmer que l'enfant est fréquemment l'objet d'« hallucinations auditives ou visuelles ». Le

psychologue et épistémologue suisse Jean Piaget, notamment connu pour ses travaux sur les stades du développement intellectuel de l'enfant, affirme par exemple que les enfants de moins de 7 ou 8 ans (qui ne sont pas encore entrés dans ce qu'il nomme la période des opérations concrètes¹) prennent souvent leurs rêves pour la réalité. Cela d'autant plus que l'enfant vivrait alors dans l'illusion que tout provient de l'extérieur, y compris ses propres pensées. Or, au-delà de la petite enfance, et surtout à partir de 12 ans et de l'adolescence, les mêmes spécialistes de l'enfance s'accordent généralement sur un point : si voix, visions et autres « hallucinations » persistent, elles montrent un problème de développement, voire annoncent une psychose². 12 ans, c'est aussi l'âge auquel certains enfants se ferment à leurs perceptions, d'après l'énergéticien Rodolphe Arnassalon qui affirme que, parfois, un enfant fait ce choix faute d'adultes avec qui parler de ce qu'il vit (cf. p. 130).

On ne tranchera pas en faveur de l'un ou l'autre des deux diagnostics que les thérapeutes ont posés sur l'expérience vécue par Lucile (« *défaillance neurologique* », selon le médecin, « *mémoire de l'âme* », d'après l'énergéticien), ou sur celle vécue par Louis (« *histoire à dormir debout* », selon sa mère, « *sortie du corps suite à un contact avec un défunt* », pour la magnétiseuse). En revanche, on peut facilement concevoir que des enfants comme eux aient cherché à se fermer à leurs perceptions de rats qui couraient sur le corps ou de lien avec un marin-prisonnier censé être mort. D'une part, parce que ces perceptions étaient effrayantes, voire carrément traumatisantes, d'autre part, parce que ces enfants grandissent dans la culture occidentale, où le paradigme dominant envisage leurs perceptions comme des hallucinations sensorielles. Si en outre la famille qualifie ces perceptions de simples cauchemars – voire, à la longue, de phobie un peu trop envahissante – l'enfant, pour se conformer à son environnement familial et social, peut finir par faire siennes les interprétations des adultes qui l'entourent. Il peut même décider de se couper de ses propres ressentis afin de ne pas être qualifié d'enfant bizarre, problématique, ou même d'enfant malade...

À propos de cette capacité de l'enfant à se mettre au diapason de son environnement, Jean Piaget parle d'« accommodation », qu'il définit du point de vue social comme « *l'imitation de l'ensemble des opérations permettant à l'individu de se soumettre aux exemples et aux impératifs du groupe* ». Or, poursuit Piaget, « *sur le plan social, l'enfant obéit d'emblée aux suggestions d'autrui* » : bien que jusqu'à 6 ans il ait une très forte tendance à assimiler le réel au moi, c'est-à-dire à juger de son point de vue propre, l'enfant durant les premiers stades de la pensée individuelle montrerait « *une étonnante docilité aux suggestions et aux affirmations d'autrui ; le petit enfant répète sans cesse les propos qu'il entend, imite les attitudes qu'il observe et cède aussi facilement aux entraînements du groupe qu'il résiste à la réciprocité relationnelle*³ ».

Ainsi, dans le cas de Lucile, on peut imaginer que quelque chose en elle a pu chercher à bloquer ces perceptions visuelles et kinesthésiques pour

échapper à la terreur qu'elles lui causaient, mais aussi pour se conformer aux croyances de son environnement.

« En *post mortem*, le temps n'existe pas »

Lorsque Didier Lecomte a commencé sa séance de soins énergétiques avec Lucile, c'est l'image d'un cachot et de rats qui s'est imposée à lui. A-t-il parlé de cette vision à Lucile ?

« Non ! Quand je fais un soin, j'évite de décrire ces visions. *A fortiori* avec un enfant ! C'est par la suite que j'en ai parlé à sa mère ; c'est elle qui m'a raconté les angoisses que Lucile avait eues, plus jeune. Mais sur le moment je n'ai rien dit, ni à Lucile ni à sa mère. Si une telle image m'apparaît, je sais que mon rôle est d'en libérer la personne, c'est tout. Lucile n'avait plus la mémoire de cette ancienne vie, elle en avait simplement eu des visions et des terreurs. Ça n'aurait servi à rien de travailler avec elle sur une période qui remonte à des siècles : c'est du passé, le passé doit être transmuté pour devenir un outil. Pour cela, il faut le fluidifier quand il est bloqué et lourd, pas replonger le patient dans la douleur en créant un effet de catharsis !

– Ce genre de “réminiscence” traumatisante est-il courant ?

– Parmi celles qui génèrent des terreurs, je vois des images récurrentes : galères, chaînes d'esclavage, cordes de pendaison, couteaux d'égorgeement, pieux, coups d'épée, impacts de bastonnades dans le dos ou encore emprisonnement dans certaines geôles – ces visions de geôles remontent à deux ou trois siècles. Mais heureusement ce n'est pas toujours aussi terrible. Les images qui me viennent sont parfois liées à une aptitude particulière de la personne – peinture, musique... Je me souviens d'un enfant de 6 ans : quand j'ai mis ma main sur sa tête je l'ai vu en tant que musicien ; j'ai questionné sa mère qui m'a dit qu'il était passionné de piano et en jouait déjà. L'image qui m'était apparue provenait certainement d'une incarnation très récente, mais aussi très marquante.

– Vous avez évoqué des geôles datant de plusieurs siècles, pourquoi Lucile porterait-elle encore le souvenir d'une incarnation si ancienne ?

– En *post mortem*, le temps n'existe pas : cent ans, c'est une seconde... Trois siècles, c'est donc un laps de temps complètement aléatoire pour une âme, qui ne se réincarne pas nécessairement tout de suite après sa mort. Elle peut parfois poursuivre son chemin d'apprentissage pendant une longue période non incarnée. De ce fait, une image de geôle qui date de plusieurs siècles pourrait tout à fait provenir de la dernière incarnation de la personne. Je me souviens d'un cas qui illustre assez bien cela : au début des années 1980, je faisais du développement médiumnique par incorporation avec Charlotte Genevois, qui était une grande médium parisienne. Notre but était d'aider des âmes coincées dans des phases *post mortem* à se dégager pour

qu'elles puissent poursuivre leur chemin. Un jour, une des personnes présentes canalise l'esprit d'un enfant, qui poussait des cris de terreur. Il criait, il ne s'arrêtait pas de crier. On a réussi à l'apaiser et, en lui posant des questions, on s'est aperçu qu'en fait il y avait deux enfants. Soixante-dix ans plus tôt, à Paris, leur maman les avait laissés dans la cuisine pour aller faire des courses. La cuisine avait pris feu et les enfants étaient morts là. Du fait de leur frayeur, du choc et de l'attente de leur mère, ces âmes étaient toujours là, en train de crier. Pour eux, ces soixante-dix ans étaient l'équivalent d'une minute. »

Phobies d'aujourd'hui et vies antérieures

Il est très intéressant de recouper les propos de Didier Lecomte avec les résultats obtenus dans les recherches scientifiques portant sur ce sujet. Parmi d'autres phénomènes liés à l'invisible, Joachim Soulières aborde ainsi la réincarnation chez les enfants dans son ouvrage *Les Enfants et le Paranormal*⁴ (l'auteur est présenté comme un « *psychologue d'origine québécoise, observateur indépendant et vigilant des recherches modernes sur les expériences paranormales* »). En réalité, Joachim Soulières est le pseudonyme qu'utilise un psychologue clinicien français, par ailleurs chercheur, pour signer certains de ses ouvrages – sur la voyance, les maisons hantées, le paranormal, etc. En France en effet, un universitaire qui aborderait trop ouvertement ces thèmes-là pourrait voir la porte de certaines revues scientifiques se fermer.

Mais revenons à la réincarnation : dans cet ouvrage, Joachim Soulières observe que d'après les études publiées sur le sujet, « *de telles réminiscences de vies antérieures préoccupent l'enfant entre 2 ans et demi et 7 ans, après quoi elles s'effacent progressivement*⁵ », ce qui semble avoir été le cas pour Lucile.

Les souvenirs des vies antérieures ont été étudiés de près par Ian Stevenson, professeur de psychiatrie à l'Université de Virginia, qui a passé sa vie à collecter des données sur le sujet ; Stevenson a notamment analysé les discours d'enfants de 3 à 5 ans qui décrivent précisément des lieux où ils n'ont jamais vécu, évoquent des environnements qui leur sont totalement étrangers – parfois situés dans des régions du monde opposées à celles où ils grandissent –, s'expriment dans des langues étrangères, décrivent des scènes qui évoquent des morts dramatiques d'un autre temps... Ian Stevenson a recueilli le détail de ces récits, qui pourraient être autant de « souvenirs » de vies passées, auprès d'enfants du monde entier. Or, ce phénomène se retrouve aussi dans des pays où on ne croit pas à la réincarnation, tels la Turquie, le Royaume-Uni⁶... Dans l'une de ses études portant sur les phobies d'enfants, Stevenson a analysé les témoignages de 387 enfants disant se souvenir de vies

passées, et dont la personnalité antérieure fut identifiée. Parmi eux, 36 % avaient des phobies prononcées, qui la plupart du temps se manifestaient entre 2 et 5 ans, parfois avant même que l'enfant commence à en parler. Or, ces phobies n'avaient pas de lien avec un traumatisme qui serait survenu après la naissance. En outre, précise Joachim Soulières, *« le plus souvent, la phobie correspondait à la façon dont était morte la personnalité antérieure⁷ »*.

Chez Lucile et d'après l'interprétation donnée par Didier Lecomte, le lien entre phobie et mort « dans une autre vie » se vérifie. Mais la pratique de ce thérapeute recoupe également les résultats de l'étude de Stevenson : Didier Lecomte observe lui aussi que les réminiscences des vies antérieures viennent parfois expliquer certaines phobies que peuvent avoir ses patients, certains blocages, voire même des maladies. De même, parmi les problématiques qu'il rencontre dans sa pratique, il considère que quelques-unes proviennent d'une incarnation passée. Ainsi, quelqu'un dont on aura tranché la gorge pour qu'il ne parle pas peut dans cette vie-ci rencontrer des problèmes d'ordre physiologique à la gorge, ou avoir du mal à exprimer ou verbaliser les choses. *« Attention, je ne veux pas dire que toutes les personnes qui ont du mal à s'exprimer ont eu la gorge tranchée dans une ancienne vie ! Mais ça peut arriver »*, prévient le thérapeute. Parmi les blocages qu'il observe, l'un de ceux qui reviennent fréquemment est lié à des vœux émis dans une vie passée. Certaines personnes qui viennent le voir vivent repliées sur elles-mêmes et ont des difficultés avec l'argent, dans leur vie amoureuse, etc. Or, d'après les informations qu'il perçoit lors des séances, 20 à 30 % d'entre elles auraient eu une vie monastique il y a deux ou trois incarnations.

« Une vie monastique implique trois vœux : le vœu de chasteté, le vœu de pauvreté et le vœu de silence. Or, ce n'est pas parce qu'on décède, puis qu'on renaît, que certains vœux ne sont pas encore opératifs. Bien que ces personnes aspirent aujourd'hui, par leur raison et par leur cœur à rencontrer quelqu'un, à ne pas être dans la pénurie financière ou encore à avoir des échanges sociaux épanouissants, quelque chose de plus fort en elles les bloque. Il s'agit de lever ces vœux-là, pour qu'elles retrouvent pleinement leur dynamique dans cette vie-ci.

– Revenons à l'image de cette femme enchaînée dans une geôle, couverte de rats, qui vous est apparue avec la petite Lucile. Comment pouvez-vous être certain qu'il ne s'agissait pas d'une image liée à sa vie actuelle ? Après tout, cette petite fille avait peut-être une phobie des rats, auquel cas elle aurait pu tout aussi bien créer cette image cauchemardesque. Dans ce cas, vous avez peut-être capté une image générée par son propre psychisme, mais issue d'une phobie qu'elle éprouve dans cette vie-ci...

– Dans ce cas, elle me serait apparue d'une manière différente. Si c'est une image que je perçois et qu'elle est liée à la vie actuelle de la personne, elle est projetée en face de moi, comme s'il y avait un écran de cinéma – sans que je cherche à visualiser cet écran, ni l'image d'ailleurs. Le même phénomène se produit si l'image provient du transgénérationnel : il m'arrive

ainsi de voir une grand-mère ou un grand-père. Parfois c'est un défunt qui apparaît sur cet écran. Il m'est arrivé, mais c'est excessivement rare, que la vision soit accompagnée d'odeurs : lors d'une séance, des effluves très forts de cigare ont envahi la pièce, au point que ma patiente les a sentis elle aussi, et y a reconnu l'odeur des cigares que fumait son père. En revanche, dans tous les cas où je perçois des choses liées à une ancienne incarnation de la personne, à une de ses anciennes vies, alors l'image m'apparaît sur la personne elle-même, exactement comme un manteau qui la recouvrirait. Il se peut là aussi que ça s'accompagne d'une odeur, celle de l'âme de la personne : certaines dégagent une odeur très légère, de parfums fleuris, ou des odeurs nauséabondes quand les personnes sont chargées d'énergies lourdes.

– Ces odeurs seraient fonction de la “qualité de l'âme” ?

– Pas nécessairement, car nos champs vibratoires peuvent aussi être chargés par des énergies qui ne sont pas les nôtres mais que l'on a captées et qui peuvent finir par nous engluier. Ces énergies-là dégagent une certaine odeur.

– Lors de la séance avec la petite Lucile, qu'avez-vous fait de cette odeur de souterrain humide que vous avez perçue et de cette image d'elle enchaînée, le corps parcouru par des rats ? Comment ces perceptions vous ont-elles aidé dans votre travail avec cet enfant ?

– Ce que j'essaie de faire, du mieux que je peux, c'est de permettre aux gens de voyager plus légers. Or, les outils que j'ai à disposition sont liés au passé⁸. Quand certaines choses du passé restent inscrites – liées à une vie précédente comme chez Lucile, à des ancêtres ou à la vie actuelle – mon rôle est de les en dégager. C'est particulièrement vrai avec les jeunes enfants : ils sont des éponges qui captent tout. Il faut savoir que le cortex frontal, c'est-à-dire la conscience et la raison, n'est pleinement opératif que vers l'âge de 13 ou 14 ans. Avant cela, un enfant absorbe tout sur le plan émotionnel, sans raisonner. Cela s'inscrit au niveau de son âme, au niveau de son inconscient, mais aussi au niveau de son cerveau limbique, car l'hippocampe⁹ et l'amygdale¹⁰ mémorisent tout cela. Or, un enfant se culpabilise très vite, et se sent très vite fautif s'il a l'impression – souvent fausse – de ne pas être tel que ses parents le souhaiteraient. Même si ce n'est pas la réalité, ce ressenti crée des blocages émotionnels fondamentaux, d'interdiction de ou d'obligation de, qu'un travail sur la conscience et la raison seules ne peut pas dénouer complètement. Dans mon travail d'énergéticien, j'interviens directement au niveau du système limbique et des connexions synaptiques, là où se sont inscrites angoisses, colères, peurs, souffrances de l'enfant. Il s'agit d'y défaire ces nœuds, car tant que les synapses neuronales sont encore chargées d'une émotion, cette émotion est susceptible de créer des blocages même si elle remonte à une mémoire intra-utérine. »

Ouvrons ici une parenthèse, pour faire un parallèle entre les propos de Didier Lecomte et la thématique de la résilience – en psychologie, la résilience est la capacité à vivre, à se développer, en surmontant les chocs

traumatiques et l'adversité. La résilience a été introduite en France par le psychiatre Boris Cyrulnik, qui évoque lui aussi la dimension neurologique d'un traumatisme. Il écrit : « *Pour résilier un traumatisme, il faut le dissoudre dans la relation et l'incorporer dans la mémoire organique. C'est grâce au travail du rêve biologique et verbal que cette résilience est possible, en constituant un trait d'union entre la relation verbale et l'incorporation neurologique*¹¹. » Ces propos font écho à ceux de Didier Lecomte, quand l'énergéticien affirme que c'est au niveau des synapses neuronales qu'il convient d'agir pour libérer la personne du traumatisme.

La mémoire intra-utérine

« Vous avez évoqué tout à l'heure une mémoire intra-utérine. Vous voulez dire qu'un fœtus pourrait déjà éprouver un traumatisme ?

– Dans les problématiques portées par les enfants, je retrouve la peur de s'incarner ou de ne pas être à la hauteur de son incarnation, mais il est vrai que je rencontre aussi parfois la trace de mémoires intra-utérines. L'une des plus frappantes est liée à des gemellités non abouties : il arrive que deux follicules aient été fécondés et se soient développés pendant un mois, un mois et demi, puis que l'un d'eux se décroche. La maman perd un peu de sang, mais elle ne s'en aperçoit pas forcément, ou ne fait pas le lien. Le fœtus survivant, en revanche, a pris pleinement conscience qu'il y avait une gemellité possible, et que celle-ci ne sera pas car l'autre fœtus a disparu. Après leur naissance, ces enfants-là gardent vraiment mémoire de cette gemellité, aussi courte fut-elle. Cela donne souvent des enfants qui, vers l'âge de 7, 8, 10 ans ont le sentiment qu'il leur manque quelque chose. Ils se trouvent un peu dans une forme d'errance : il leur manque une partie d'eux-mêmes. Ce sentiment de grand manque intérieur peut persister à l'âge adulte. Ces personnes essaient souvent de trouver une compensation dans leurs relations affectives, mais sans jamais parvenir à combler ce vide-là... »

Alfred Austermann, psychologue allemand, parle du « syndrome du jumeau perdu » dont il tire les mêmes conclusions que Didier Lecomte en affirmant que ces enfants-là, quand ils deviendront adultes, éprouveront « un profond sentiment de mélancolie, de solitude ou de culpabilité » qui provient de leur deuil vécu *intra utero*. Après avoir senti la présence d'un jumeau à leurs côtés, ils auraient en effet éprouvé un choc profond au moment où ce cœur qui battait tout contre eux a cessé de fonctionner. Le survivant de cette gemellité embryonnaire porterait toute sa vie la trace inconsciente de ce deuil précoce, qui pourrait être à l'origine de sentiments de culpabilité ou de mal-être inexplicables¹².

Cette mémoire intra-utérine a été étudiée par le psychiatre Stanislav Grof, fondateur de la psychologie transpersonnelle. Il a élaboré à la fin des

années 1960 la théorie des quatre « matrices périnatales fondamentales », selon laquelle toute notre vie est influencée par le moment de notre naissance. Au cours de sa recherche clinique dans les années 1970 à l'hôpital de Baltimore, Grof est remonté en amont du moment de la naissance, en faisant surgir chez ses patients une mémoire fœtale. Grâce à la pratique de la « *respiration holotropique* », il découvrit en effet qu'il était possible de « *provoquer une régression totale et une remontée à la conscience de "souvenirs" [...], d'incroyables récits semblant remonter à l'âge du fœtus, voire à l'embryon et rapportant de ces abysses des données étonnamment sensées*¹³ ». Sans que cela ait été l'objectif initial de la respiration holotropique, certains patients du psychiatre ont été mis au contact d'autres ressentis « *qui semblaient se référer à des souvenirs plus anciens encore, remontant au-delà de la conception elle-même*¹⁴ ». Des vies antérieures, dont la forme n'aurait pas forcément été humaine : certains patients de Stanislav Grof ont par exemple évoqué le « souvenir » d'une vie animale ou d'une vie végétale.

1. Jean Piaget, *Problèmes de psychologie génétique : l'enfant et la réalité*, Denoël, 1972, p. 54 sqq.
2. Voir « Hallucinations = psychose ? » p. 93.
3. Jean Piaget, *La Construction du réel chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, 1967, p. 317-318.
4. Joachim Soulières, *Les Enfants et le Paranormal*, Dervy, 2010.
5. *Ibid.*, p. 71-72.
6. Ian Stevenson, « American Children Who Claim to Remember Previous Lives », *Journal of Nervous and Mental Diseases*, n° 171, 1983, p. 742-748.
7. Joachim Soulières, *Les Enfants et le Paranormal*, *op. cit.*, p. 71-72.
8. De ce fait, Didier Lecomte n'envisage pas que les images qu'il perçoit puissent être des flashes de voyance, liés à une perception du futur de son patient car, précise-t-il, « *ce qui m'intéresse est le traitement de l'âme et le futur ne fait pas partie des outils que j'emploie sur le chemin de l'aide à l'autre* ».
9. L'hippocampe, cinquième circonvolution temporelle du cerveau, joue un rôle primordial dans les processus de mémorisation.
10. L'amygdale, située à l'avant de l'hippocampe, est liée à la mémoire émotionnelle : cette partie du cerveau décèle les stimuli qui seraient menaçants pour l'organisme et génère les réponses appropriées. Système d'alerte, l'amygdale est particulièrement impliquée dans le mécanisme de la peur et de l'anxiété.
11. Boris Cyrulnik, *Les Vilains Petits Canards*, Odile Jacob, 2001, p. 222.
12. Lire à ce propos *Le Syndrome du jumeau perdu* d'Alfred et Bettina Austermann, Le Souffle d'Or, 2007.
13. Patrice Van Eersel, *Mettre au monde. Enquête sur les mystères de la naissance*, Albin Michel, 2008, p. 370.
14. *Ibid.*

Xavier : « À 6 ans, je suis mort noyé »

Pour les Maasaï, la mémoire de la vie intra-utérine, qui a été évoquée au chapitre précédent, est une évidence. Chez ce peuple de l'Afrique de l'Ouest, retrouver cette mémoire fœtale est même la quête de l'existence. Une quête du lien avec le divin, avec la déesse qui entretient la vie et la fertilise grâce à son liquide amniotique. *« Le Maasaï cherche à réintégrer l'utérus sacré de la déesse Enk'Aï. Son cordon ombilical, qui relie le ciel et la terre, nourrit la sensibilité de l'être humain. Chez les Maasaï, chacun peut trouver le bien-être et atteindre des états supérieurs de conscience en se connectant à la déesse Enk'Aï »*, m'explique Xavier Péron lors de notre entretien. Cet enseignant chercheur en anthropologie politique, auteur d'une thèse sur le peuple maasaï, est ancien maître de conférences à l'Université de la Sorbonne. Après d'innombrables séjours au cœur du pays maasaï, trente années de recherches, deux documentaires et huit livres¹, l'anthropologue nous raconte comment son lien avec les Maasaï s'est imposé à lui dès la toute petite enfance, après une expérience de mort imminente. *« Depuis mon enfance, je suis guidé par une force supérieure. Dans ma famille rien ne m'y prédisposait mais c'était une évidence. Je disais toujours à mes parents que quand je serais grand, j'irais vivre chez les Maasaï. C'était ça et pas autre chose. Cette*

évidence n'avait rien de mentale, mais elle était si puissante que face à elle je n'avais plus aucun libre arbitre. Ce ressenti me dépassait totalement. Aujourd'hui je sais qu'il provenait d'un plan de conscience supérieur », conclut le chercheur.

Si le récit de Lucile peut être interprété comme la réminiscence d'une vie antérieure, avec Xavier Péron c'est l'inverse qui s'est produit. Chez lui, ses perceptions d'enfant ont révélé des informations sur sa vie future : voici le récit qu'il en a fait lors de notre rencontre.

Mourir noyé puis revenir à la vie

À l'âge de 6 ans, Xavier meurt. Noyé. Mais quelques instants après être passé « de l'autre côté », le petit garçon revient à la vie. C'est dans les eaux de l'Atlantique que Xavier vit cette expérience de mort imminente qui change le cours de sa vie.

Xavier vit avec ses parents et ses huit frères et sœurs. Il est le dernier de la fratrie. La famille habite en Bretagne. C'est l'époque des marées d'équinoxe. La mer est haute et agitée. Xavier fait du vélo sur une digue. Au moment où il s'approche du bord, il freine mais les freins ne marchent pas. Le vélo poursuit sa course, franchit le bord de la digue et tombe dans la mer avec Xavier dessus. *« À cet instant, je vois le vélo tomber puis je me vois sur le dos, dans la mer – compte tenu de mon âge et de la marée haute, c'est comme si je tombais en pleine mer. Alors que je m'enfonce dans l'eau, toujours sur le dos, je vois apparaître au-dessus de moi de grosses bulles vertes. Au lieu de fermer la bouche, j'avale l'eau à gros bouillons. Je vois ces grosses bulles et je les trouve magnifiques : je me noie, mais ce n'est pas du tout douloureux. À un moment donné, je sens que je bascule dans une autre dimension. J'éprouve une sensation de bien-être intense. Une grande joie. Des âmes bienveillantes m'entourent. Je ne les vois pas, mais je sens leur présence autour de moi ; une présence pleine d'amour. Je suis dans un état d'harmonie, de bonheur, que je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors. À un moment donné, j'entends une voix qui me dit : "Reste fidèle, reste vrai, je serai toujours avec toi." Après être revenu à la vie je garde tout ça gravé en moi : la sensation de paix, la présence de ces âmes pleines d'amour et le souvenir de cette voix.*

« Cette expérience entre les deux mondes m'ouvre la conscience. J'ai 6 ans et je sais désormais que la vie ne s'arrête pas au seuil de la mort. »

Alors qu'il a dépassé les 50 ans, Xavier Péron affirme aujourd'hui : *« Cette expérience de mort imminente m'a donné une force qui m'a soutenu toute ma vie. J'ai gardé gravée en moi cette certitude qu'on ne meurt pas. Dans ma vie j'ai un peu eu un parcours de moine, j'ai été très seul, mais cette*

foi et cette détermination m'ont permis d'avoir la patience nécessaire pour traverser les épreuves. Enfant, je n'ai raconté à personne ce que j'avais vécu sous l'eau. J'étais très malheureux dans ma famille : ma mère était tout amour, mais je ne me sentais pas écouté dans mes aspirations profondes. Pendant ma noyade, j'avais eu accès à un amour universel que je ne pouvais pas partager avec ma famille de sang. Tout cet amour que j'avais ressenti dépassait ce que je vivais avec les miens. Cette sensibilité, je la vivais dans mon lien avec la nature. Je communiquais avec les éléments, avec les animaux. Sur la plage, je faisais corps avec les rochers. Je faisais des pêches quasi miraculeuses ; en fait, je parlais aux crevettes, je leur disais : "J'ai des invités, je voudrais que quelques-unes de vous se sacrifient pour moi." »

L'appel des guerriers maasaï

Deux ans après sa noyade, alors qu'il a 8 ans, Xavier fait un rêve. Dans son rêve, il vole ; il est accompagné d'un aigle noir ; l'aigle se transforme en homme drapé de rouge ; ils atteignent une plage, l'homme drapé de rouge prend Xavier par la main ; il le conduit dans une ronde d'enfants, autour d'une sphère ronde ; ils tournent, tous ensemble, autour de ce gros rocher rond.

L'homme vêtu de rouge de ce rêve d'enfant est un guerrier maasaï, mais le petit Xavier n'a encore jamais entendu parler des Maasaï. Rien dans son environnement breton ne le prédestine à un lien quelconque avec l'Afrique, encore moins avec ce peuple du Kenya. Mais entre 8 et 12 ans, ce même rêve revient à plusieurs reprises. Puis l'enfant croise la route de livres qui lui racontent l'Afrique. *« Alors que j'ai 8 ou 9 ans, je lis Le Lion de Joseph Kessel, et aussi La Piste fauve. Un jour, je me plonge dans La Ferme africaine de Karen Blixen : dans ce livre, il y a un petit passage, peut-être une demi-page, qui parle des Maasaï. Karen Blixen évoque "leur côté inaccessible, leur regard clair et leur démarche alerte". Après la lecture de cette page, tout le reste de l'ouvrage m'est apparu comme l'exercice de style d'une belle plume, rien de plus. Seule cette page me paraissait véritablement inspirée. Je me suis immédiatement senti connecté à l'énergie qui se dégageait des hommes drapés de rouge que décrivait l'auteur. »*

Quand il a 18 ans, la sœur de Xavier part s'installer au Kenya. *« C'est mon premier voyage là-bas. Mon beau-frère m'emmène dans un périple à travers l'Afrique de l'Est. On croise la route de plein de groupes ethniques, mais quand je rencontre les Maasaï j'ai le choc du déjà-vu. Comme si un puzzle se reconstituait, je comprends la puissance de l'appel qui s'impose à moi depuis l'enfance, le sens des synchronicités qui m'ont conduit jusqu'à eux. Pour la première fois de ma vie, au sein du peuple maasaï, je revis le sentiment d'ouverture, la joie profonde, que j'ai éprouvés pour la première fois à 6 ans au cours de mon expérience de mort imminente. C'est quelque*

chose qui m'émeut toujours beaucoup et me donne envie de pleurer. Je retrouve ça chaque fois que je vais chez les Maasaï. Avec eux, j'éprouve l'évidence du lien, le sentiment d'être à la maison, la vérité – ce que les Maasaï nomment esipata. Esipata, c'est l'équivalent de l'amour, la générosité – en cela, les Maasaï sont tout à fait proches du message de Jésus et des premiers chrétiens. D'ailleurs, ils auraient participé à l'exode d'Égypte et on les trouve sur les bas-reliefs d'Akhenaton. Mais esipata, c'est aussi la vérité, la loi, la discipline, le cours des choses. Esipata, c'est ce qui permet d'accéder à notre sensibilité. Or, cette sensibilité nous nourrit mais en Occident on tarit cette source en s'éloignant de notre sensibilité, et ce dès l'enfance. Il nous faut apprendre à retrouver ce lien à notre propre sensibilité. »

Ce n'est qu'une fois devenu adulte que l'anthropologue rencontre Kenny, un Maasaï drapé de rouge. Xavier Péron a alors 25 ans et il reconnaît Kenny comme étant l'homme de son rêve, celui qui l'avait emmené dans la ronde d'enfants autour du gros rocher rond. *« C'était une évidence. C'était lui. Le Maasaï de mon rêve d'enfant. Ce n'est que bien plus tard que j'apprendrai que la sphère de mon rêve, ce gros rocher rond, symbolise l'utérus sacré de la déesse Enk'Aï. »*

Après cette rencontre en chair et en os, Kenny apparaît à plusieurs reprises à l'anthropologue. Au cours d'autres rêves, parfois en se matérialisant ou par l'intermédiaire de messages écrits à la main sur le cahier de notes du chercheur, qui les découvre au petit matin². La plupart du temps, ces phénomènes se produisent dans des moments difficiles. *« Alors que vous êtes à l'autre bout du monde, ils peuvent vous apparaître et d'un coup vous les voyez face à vous. Ils disent ne pas nécessairement le faire de manière délibérée : les Maasaï sont connectés. Ils sont très forts au niveau de l'onde de pensée. »* Chaque fois que l'anthropologue a cherché à parler à Kenny de ses apparitions, l'homme drapé de rouge a rigolé. *« Ils ne vous disent rien sur le monde invisible. Ils ne tiennent pas de discours dessus, pas plus qu'ils ne parlent du divin. Ils se contentent de vivre ce lien-là, au quotidien, au plus profond de leur être »*, observe l'anthropologue.

Xavier Péron affirme que lui non plus n'a jamais tenté d'expliquer sa propre trajectoire – son expérience de mort imminente, ce rêve d'enfant avec un homme qu'il rencontre des années plus tard, ou même cette voix qui s'est adressée à lui alors qu'il avait 6 ans et qu'il était en train de se noyer. *« Cette voix revient, parfois. Toujours dans les moments de doute. C'est une voix très forte, que j'entends dans mon oreille droite, au matin. Elle prononce les mêmes mots que pendant ma noyade d'enfant : “Reste fidèle, reste vrai, je serai toujours avec toi.” Ce que l'on vit pendant l'enfance peut déterminer toute sa vie. »*

Cette voix venue de nulle part – qui rappelle étrangement celle que Jean-Marc évoquait au chapitre précédent comme étant *la voix*³ –, l'anthropologue ne cherche pas à en comprendre la provenance. Mais après les propos de

Didier Lecomte sur la réincarnation et les réminiscences d'autres vies, on se demande forcément ce qu'il en est pour Xavier Péron de ce lien si fort avec ce peuple d'Afrique de l'Est... Pense-t-il avoir été un Maasaï dans une vie passée ?

« Enfant, je n'ai jamais cherché d'explication à tout ça. Les explications, c'est quelque chose d'adulte. Mais l'adulte que je suis devenu ne croit pas non plus aux catégories rationnelles car elles restent à la surface des choses. Je me contente de vivre l'expérience qu'il m'est donné de traverser. Les Maasaï croient bien sûr en la réincarnation, mais ils ne cherchent pas à expliquer les choses qui leur arrivent. Ai-je eu un lien avec eux dans une vie précédente ? Je n'en sais rien, et ce n'est pas ma question. Eux non plus ne disent rien de tout ça. Les Maasaï ont un grand respect pour le ressenti de chacun et ils offrent cette liberté aux autres. "Le regard clair et la démarche alerte" : cette phrase qui les décrit souligne leur manière d'être heureux dans le partage de leur liberté, dans l'expression de leur sensibilité. Chez eux il y a une telle imprégnation d'amour dans les rapports humains que je n'ai jamais vu leurs enfants se chamailler, s'invectiver, s'appropriier les choses des autres... Leur existence est un grand partage joyeux. Ils gardent toujours cette foi absolue dans la vie, même au cœur de l'épreuve.

« Aujourd'hui, je me sens missionné. La tristesse nous coupe de tout : afin de m'améliorer et vivre au plus près de notre dimension humaine, c'est la joie que je souhaite faire circuler autour de moi. »

1. Xavier Péron raconte ses trente années d'initiation dans son dernier ouvrage *Les Neuf Leçons du guerrier maasaï*, Jouvence, 2013.
2. Voir ce récit dans *Les 9 leçons du guerrier maasaï*, op. cit., p. 66. Dans le même ouvrage, lire également l'apparition d'une femme « ondine ou princesse elfe », sur une plage de Bretagne, p. 53 *sqq.*
3. Voir « Se sentir déconnecté de son corps physique », p. 19-25.

Clara, 5 ans : comment se séparer d'une copine invisible trop envahissante ?

Clara fait partie des enfants qui ont un(e) ami(e) invisible décrite comme un enfant décédé. Dans son cas, comme dans le cas de la petite Charlotte que l'on rencontrera plus loin (cf. p. 111), c'est d'abord l'entourage qui a qualifié de *morte* cette amie invisible : pour Charlotte, comme pour Clara, cette copine avec qui elles jouaient et qui leur parlait leur apparaissait aussi vivante que les humains de chair et d'os.

Lorsque Clara a commencé à jouer avec sa copine invisible, elle avait 3 ans. En plus de cette copine qu'elle était seule à voir, elle s'est mise à voir des présences autour d'elle qui lui faisaient peur ; les parents, inquiets, sont entrés en contact avec une médium, Coline Bouteau. Un oncle, ami de cette médium, leur avait dit qu'elle pourrait peut-être les aider. Clara, qui a aujourd'hui 5 ans, est encore trop petite pour parler de sa copine invisible – qui dit s'appeler Clara elle aussi ! C'est donc à la médium Coline Bouteau, qui vit dans un village de la Haute-Vienne, qu'on a demandé de nous raconter l'histoire des deux Clara, Clara-la-vivante et Clara-la-morte.

« Quand la famille de Clara s'est mise en relation avec moi, leur fille avait 3 ans et elle disait voir des gens autour d'elle. Elle était terrorisée. Bien sûr les parents ne voyaient rien, hormis la terreur de leur fille. Un proche de la famille leur avait parlé de mon travail et ils étaient très ouverts (contrairement aux grands-parents, qui pensaient que leur petite-fille était folle ou allait le devenir). À l'instant où sa mère m'a parlé, j'ai senti les présences autour de Clara, le lien s'est immédiatement fait entre eux et moi.

– Qui étaient ces “présences” ?

– Des esprits perdus.

– C'est-à-dire ?

– Des esprits errants : ce sont des personnes décédées qui n'ont pas

conscience de l'être. Ça arrive fréquemment après une mort brutale, comme un accident : ces défunts ne comprennent pas qu'ils sont morts et n'arrivent pas à passer de l'autre côté. Ils sont perdus, ils ont le regard vide, c'est très compliqué de leur faire comprendre qu'ils sont décédés.

– Comment se fait-il que seule Clara les voyait alors que ses parents, qui étaient à côté d'elle, ne voyaient rien ?

– Imaginez : vous marchez au milieu d'une foule mais personne ne vous voit. Vous essayez de parler à ces inconnus que vous croisez, mais personne ne vous entend. Soudain, vous repérez que quelqu'un vous a vu. Qu'il vous a entendu. Qu'est-ce que vous faites ? Vous vous approchez de cette personne, tout content d'avoir été enfin reconnu. Les esprits sont dans cette même situation. Habituellement, ils ne sont pas perçus par les vivants, du coup quand quelqu'un les voit ils peuvent se faire insistants. Pas par méchanceté, mais par soulagement de pouvoir enfin entrer en contact.

– Mais pourquoi Clara plus qu'une autre ?

– Clara a ce don de médiumnité : elle voit des choses que son entourage ne voit pas. Comme j'ai la même perception, j'ai pu la guider un peu. Mais quand je l'ai rencontrée pour la première fois, j'ai commencé par prendre en charge les esprits qui l'importunaient.

– C'est quoi, la "prise en charge" d'un esprit ?

– Tout d'abord, je dois les aider à comprendre qu'ils sont morts, ce qui est assez difficile car ils n'en ont absolument pas conscience. Pour leur faire comprendre que quelque chose a vraiment changé dans leur vie, je leur pose des questions très terre à terre : "Depuis combien de temps n'avez-vous pas dormi ?", "Depuis combien de temps n'avez-vous pas mangé ?" Ou bien je leur demande d'essayer d'appuyer sur l'interrupteur pour allumer la lumière. Bien sûr, ils en sont incapables et ils se rendent compte que leur lien à la matière a *vraiment* changé. Ensuite, je fais passer leur message à la famille, car si les esprits ne partent pas, c'est aussi qu'ils ont encore quelque chose à dire à leurs proches.

– Et Clara n'a plus été importunée ?

– Par les esprits errants ? Non, ça s'est arrêté. Les parents de Clara ont donné à leur fille une photo de moi. Quand ils venaient l'embêter elle devait dire aux esprits : "C'est elle qu'il faut aller voir." Sinon, c'était sa mère qui m'appelait, alors les esprits venaient à moi et laissaient la petite. Je n'ai pas besoin de me déplacer, car l'espace n'existe pas dans cette dimension-là : la connexion avec les esprits est systématique et immédiate. Je suis en leur présence, ils me voient et je les vois. J'ai toujours refusé d'en faire un métier – pour gagner ma vie j'aide des personnes âgées dans leur quotidien, et des enfants qui ont des difficultés scolaires –, mais pour moi c'est important d'utiliser mon don de connexion avec eux pour aider à faire passer les défunts. Même si c'est difficile, parce qu'ils nous montrent ce qu'ils ont vécu, comment ils sont morts... On ressent toutes leurs douleurs, leurs émotions. »

Accompagner la vivante *et* la morte

À la question de savoir pourquoi la petite Clara était spécifiquement importunée par des esprits *errants*, la médium explique que le don de Clara est justement d'aider « *au passage* », et que les esprits sentent qu'elle a la capacité à les aider à passer « *de l'autre côté* ». « C'est pour ça qu'ils vont la voir, elle. Je lui ai expliqué que les esprits ne sont pas seulement méchants, qu'on peut par exemple jouer avec eux. En fait, sa petite copine était une petite fille décédée qui n'était pas passée.

– Si elle était elle aussi un esprit errant, Clara n'aurait-elle pas dû avoir peur d'elle, comme elle avait peur de tous les autres esprits qui venaient la troubler ?

– Elles avaient le même âge : elle pouvait jouer avec elle. Quand Clara-la-vivante a vu pour la première fois Clara-la-morte elle n'a pas vu un esprit, elle a vu une copine. Comprenez que Clara ne percevait pas les esprits errants qui s'approchaient d'elle comme étant des morts, puisqu'elle les voyait comme elle voyait les vivants. Mais dans la mesure où c'était des adultes, inconnus, il n'y avait pas de lien, hormis celui de la peur. Avec Clara-la-morte, c'était différent : c'était la première fois qu'elle voyait une enfant, comme elle. Elle s'en est tout de suite fait une copine. »

De fait, cette relation suivie avec une copine invisible de tous (sauf de Clara) ne posait pas de problème à sa famille car ce lien, bien qu'étrange, ne générât ni peurs ni angoisses chez leur fille. En outre, tous les pédopsychiatres rassurent les parents sur la fréquence de compagnons imaginaires chez les jeunes enfants. Ce n'est qu'à partir du moment où leur fille s'est mise à être terrorisée que ses parents ont cherché de l'aide : ces adultes qui lui apparaissaient étaient tout autant invisibles que sa copine Clara, mais eux lui faisaient peur. L'alerte pour les parents n'a donc pas été la nature du phénomène (la perception d'êtres invisibles), mais bien les réactions de la petite. Comme on le verra plus loin, la peur de l'enfant est un des critères qui doivent alerter l'entourage.

Coline Bouteau explique que dans ce travail-là elle a dû accompagner les deux Clara, la vivante *et* la morte. « Avec Clara-la-morte, c'était plus compliqué qu'avec des entités adultes car non seulement elle ne se percevait pas comme morte, mais en plus elle était décédée trop jeune pour savoir ce qu'était la mort – elle était partie à 3 ans, écrasée par la voiture alors que son papa faisait une marche arrière. Elle attendait de revoir son papa et sa maman. Il fallait donc d'abord essayer de lui faire comprendre la mort. C'était comme lui faire franchir les étapes d'un développement qu'elle n'avait pas eu le temps de franchir de son vivant : je lui ai expliqué Dieu, les anges, le paradis, je lui ai dit que là-bas elle rencontrerait des gens...

« En général, une fois que les entités ont compris qu'elles sont mortes, elles partent en deux ou trois jours. Si elles ne veulent pas quitter leur famille,

ou sont trop attachées aux biens matériels, ça peut prendre un peu plus de temps. Récemment, j'ai aussi rencontré un moine, décédé, qui refusait de passer de l'autre côté car il ne se trouvait pas digne à cause de toute la colère qu'il sentait en lui. J'ai dû faire tout un travail avec lui pour l'aider à accepter son "indignité". En général, je fais en sorte que mon travail d'aide au passage des défunts ne dure pas plus d'un mois. Au préalable, je demande toujours la permission de les emmener mais parfois j'échoue : je sais qu'ils ne sont pas partis, mais du fait de cette limite d'un mois que je fixe ils ne reviennent pas me voir. Je ne les revois plus.

– Pour Clara-la-morte, ce processus a pris combien de temps ?

– Je devais d'abord lui faire prendre conscience de la notion même de mort, donc ça a été très long. En plus, elle ne voulait pas quitter sa copine Clara car elle ne voulait pas se retrouver seule. J'ai dû lui expliquer que ce n'était pas sa place de rester ici... J'ai mis plus de deux mois à la faire partir ! Je suis un peu devenue sa nouvelle maman, je l'ai autorisée à venir dormir avec moi... J'ai aussi demandé de l'aide à un autre monsieur, mort d'étouffement après une longue maladie, qui était venu me trouver et qui ne voulait pas partir lui non plus : j'ai fait appel à son cœur de père pour accompagner le passage de Clara.

– Le passage ? Où avez-vous accompagné la petite Clara ?

– Ça s'est passé comme avec les autres défunts : je marche avec l'entité que j'accompagne sur un long chemin qui conduit à un tunnel. À l'entrée, je vois des mains qui voudraient m'attraper, qui appellent au secours, mais je sais que je dois me concentrer sur l'entité à côté de moi ; on entre dans le tunnel, on avance peu à peu vers la lumière, une lumière chaude et intense. Quand elle se transforme en amour, je sais que je ne peux pas aller plus loin. Quand j'étais avec Clara-la-morte, j'ai perçu une dame qui lui tendait les mains. Probablement quelqu'un de sa famille, décédée avant elle.

– Et l'accompagnement de Clara-la-vivante, il s'est passé comment ?

– Elle m'en a beaucoup voulu : je lui avais enlevé sa compagne de jeu ! Elle ne voulait pas la laisser partir ! Mais mon rôle, c'est d'aider les défunts à partir, c'est-à-dire à aller vers leur avenir. Pas de les retenir parmi les vivants... Et puis, entre elles, les jeux commençaient aussi à devenir malsains car Clara-la-morte faisait toutes sortes de choses extraordinaires pour impressionner la petite Clara, pour la garder comme copine – comme un enfant qui ramène des bonbons à l'école pour acheter l'amitié. Par exemple, elle faisait tourner sa tête dans tous les sens alors la petite Clara voulait essayer de faire la même chose... Leurs jeux devenaient dangereux. Heureusement, Clara-la-morte n'a pas eu l'idée de posséder le corps de la petite Clara. J'ai dû expliquer à Clara-la-vivante que sa copine ne pouvait pas rester, qu'elle devait retrouver les gens qui l'aiment. À elle aussi, j'ai dû expliquer la mort ; je lui ai donné un livre qui explique la mort aux enfants. Quand elle a été prête, Clara-la-morte l'a été aussi : il fallait que j'accompagne les deux en même temps. Elles ont pu se dire au revoir. »

Depuis cet épisode, Clara a grandi. Elle a 5 ans et voit toujours des gens autour d'elle mais elle a un peu apprivoisé ces apparitions. Coline Bouteau continue de la voir de temps à autre. *« On est devenus très proches avec les parents, et j'ai avec Clara une connexion très forte. Elle ne se sent pas jugée. Je suis devenue sa marraine. Je la rassure, je lui donne des conseils. Le plus important, c'est de lui expliquer qu'elle ne peut pas être dérangée tout le temps. Il s'agit surtout de protéger cette petite. Cet été, la question s'est posée, de savoir si elle voulait continuer à voir les entités, ou si elle souhaitait ne plus les voir. C'est elle qui a choisi de continuer à les percevoir. Elle a apprivoisé ces présences. Maintenant, Clara sait se protéger : elle a appris à se mettre dans sa bulle et n'a plus peur des esprits. Je lui apprends à faire la différence entre les différents niveaux de réalité. »*

Des compagnons « imaginaires ? »

Quand un jeune enfant dit jouer avec un copain ou une copine de son âge, qu'il est seul à voir, l'entourage s'affole rarement et a plutôt tendance à mettre cela sur le compte d'une imagination un peu débordante qui passera avec l'âge – et ce d'autant que les enfants ne qualifient pas nécessairement ces compagnons de jeu de défunts : ces copains-là ne sont invisibles qu'aux yeux des adultes. L'enfant, qui les voit pour de vrai, en parle très simplement. Même les représentants de la psychiatrie la plus orthodoxe considèrent comme normal pour un jeune enfant de parler à un ami invisible, qu'ils qualifient de « compagnon imaginaire ». Un phénomène très courant : Jerome L. Singer, professeur émérite de psychologie à l'Université de Yale, spécialiste de l'imagination et du « rêve éveillé¹ », a mené dans les années 1970 une étude auprès d'enfants de 3-4 ans. Selon ses conclusions, 65 % d'entre eux ont un compagnon imaginaire².

Maëlle fait partie de ces enfants-là. *« À l'âge de 3 ans, se souvient sa mère, elle a commencé à nous parler d'un petit Léo. C'était la période où elle commençait à aller à l'école, sa petite sœur avait 6 mois. Je ne l'ai jamais vue jouer toute seule avec Léo, elle en parlait quand elle était avec nous. Une scène m'a marquée : je l'avais installée à l'arrière de la voiture et au moment où je m'apprêtais à fermer la portière elle m'a dit : "Il ne faut pas fermer la porte, Léo n'est pas encore monté dans la voiture." Je me suis sentie un peu démunie, mais j'ai attendu un peu, puis je lui ai demandé si c'était bon. Elle a confirmé, oui Léo était bien monté lui aussi, je pouvais fermer la porte... Elle nous a parlé de Léo pendant six mois puis elle ne l'a plus évoqué. Son existence ne lui posait pas de problème particulier, elle était tranquille avec ça. De mon côté je ne lui ai jamais posé de questions sur Léo, j'ignore comment elle le percevait, si elle le voyait, à quoi il ressemblait... »*

Comme Léo, le compagnon imaginaire est le plus souvent un enfant

ordinaire, d'âge équivalent, selon une étude conduite aux États-Unis auprès d'enfants de 3 à 12 ans par le Pr Marjorie Taylor, qui dirige le Département de psychologie de l'Université d'Oregon. Elle a publié de nombreuses recherches sur le thème des compagnons imaginaires : 30 % d'entre eux sont décrits comme un simple enfant. Mais ce compagnon peut aussi être « un enfant magique » (chez 17 % des enfants) ou « un animal » (19 %) – on pense bien sûr au film *À la croisée des mondes : la boussole d'or* ou aux bandes dessinées de Calvin avec son tigre Hobbes, une peluche qui prend vie lorsque Calvin est seul avec elle. Il arrive que l'ami invisible soit « une personne plus âgée » (12 %), mais il est très rare que ce soit « un ennemi » (3 %). Il est rare également que les enfants qualifient leur ami invisible de « fantôme » ou de « présence angélique » (5 %)³.

La psychologue Magali Molinié est maître de conférences à l'Université Paris VIII, où elle anime un séminaire centré sur « Entente de voix et Rétablissement ». Elle est aussi présidente du Réseau français sur l'entente de voix (REV France). Pendant mon échange avec elle, quand nous en sommes venus à aborder les compagnons imaginaires, elle a d'emblée précisé que *« cette question des compagnons imaginaires est plus présente dans les travaux en langue anglaise alors qu'on a publié peu de chose là-dessus en français. Or, certains enfants entendent des voix, entre 7 et 23 % d'entre eux selon une étude récente, sans que leurs perceptions soient forcément associées à des troubles mentaux. Mais il peut y avoir des circonstances de vie qui font de ces compagnons imaginaires des ennemis plutôt que des amis. Lorsque la relation reste ou redevient gérable, ce qui nécessite parfois du temps et des soutiens, ils peuvent disparaître ou devenir de bons guides et alliés. Ils perdurent parfois à l'âge adulte : chez certains poètes ou écrivains, ils sont une source de créativité, d'autres laissent tout simplement vivre ces choses en eux. »*

Un âge limite ?

Hormis le phénomène proprement dit des compagnons imaginaires qui n'affole personne, les médecins, les pys et les pédagogues s'accordent également pour dire qu'il est naturel pour un jeune enfant d'avoir des « hallucinations » auditives ou visuelles – comme nous le verrons plus loin⁴, les voix que l'enfant entend ne sont pas des hallucinations pour lui, pas plus que les personnages qu'il voit, puisqu'il les *perçoit* avec ses sens. Il les entend avec ses oreilles (ou dans sa tête), il les voit avec ses yeux grands ouverts : pour lui, ces êtres-là sont donc bien réels. Mais comme la preuve de leur existence ne repose que sur les récits des enfants, par commodité les chercheurs qualifient ces perceptions d'hallucinations – ce qui est discours d'adulte à *propos* des expériences vécues par l'enfant. Ces « hallucinations »

sont néanmoins considérées comme bénignes quand elles sont rapportées par des enfants très jeunes, qui ne seraient pas encore en mesure de distinguer l'imaginaire du réel car, pour eux, toute information proviendrait du monde extérieur. Y compris de leurs propres pensées. Dans cette hypothèse, les voix qu'ils perçoivent sont considérées comme étant en fait leurs pensées, projetées à l'extérieur. En effet, *« aux premiers temps de la vie, percevoir l'Autre équivaut à se percevoir soi-même. Dans le temps qui suit sa naissance, le bébé n'a pas encore acquis la capacité de différencier l'Autre de lui-même. En un sens, il est l'Autre, car ce qu'il perçoit de lui est totalement dépendant de ce paysage qu'est le visage de l'Autre⁵ »*.

Il n'est donc pas nécessaire d'être particulièrement versé dans l'ésotérisme pour laisser son enfant jouer avec un être invisible, dans la mesure où il le qualifie d'« ami ». Si ces copains invisibles restent à leur place, interviennent dans les moments de jeu et n'effraient pas les enfants, personne n'est inquiet. En revanche, la persistance d'amis invisibles au-delà d'un certain âge est souvent un motif d'inquiétude et de consultation. Imaginez un ado qui s'amuse encore à jouer avec un ami, que personne ne peut voir sauf lui, et dont il persiste à clamer l'existence ! Analysez cette situation au regard des critères de la psychiatrie universitaire orthodoxe : on conclura au mieux que cet ado présente des troubles psychiatriques, au pire les signes d'une psychose précoce – « l'hallucination » étant considérée comme un symptôme classique de la psychose⁶. Après un certain âge en effet, les chercheurs considèrent que l'enfant est censé faire la différence entre l'imagination et la réalité. Tous les spécialistes ne sont pas du même avis sur cet âge, mais ils le situent entre 3 et 8 ans⁷ : au-delà, si les perceptions auditives persistent, ce serait le signe d'un problème dans le développement de l'enfant. Un postulat remis en cause par des témoignages comme celui de Rodolphe (cf. p. 130).

Pour ces chercheurs, un enfant dont le compagnon imaginaire ne disparaîtrait pas avec l'âge pourrait bien devenir porteur d'un handicap ou d'un autre, et ce pour toute sa vie. D'autres spécialistes de la question ont un avis exactement inverse, telle Marjorie Taylor qui affirme qu'un monde imaginaire plus riche est un facteur indéniable de bénéfices émotionnels et même cognitifs : professeur de psychologie de l'Université de l'Oregon, elle étudie depuis plus de vingt ans le phénomène des compagnons imaginaires – elle est l'auteure de la recherche mentionnée plus haut, qui détaille le type des compagnons imaginaires : fantôme, enfant magique, ennemi, etc. Dans l'une de ses toutes premières études, les enfants de 4 ans qu'elle a interrogés brosent le portrait de ce compagnon *« de manière aussi précise »* qu'ils le font pour leurs amis de chair et d'os, *« avec une description qui reste stable dans le temps »*. Elle affirme d'ailleurs que certains de ces enfants lui disent, pendant ou à l'issue de la recherche, qu'ils savent parfaitement que leurs compagnons n'existent pas *« pour de vrai »*. Une remarque s'impose ici : certains enfants en étaient probablement convaincus avant de rencontrer la

psychologue. Mais compte tenu de la faculté de l'enfant à s'adapter à son environnement, on peut imaginer que pour d'autres, affirmer que leur compagnon imaginaire n'existe pas pour de vrai est un moyen de se conformer au système de valeurs de la chercheuse – laquelle, sur des études prolongées dans le temps, peut aussi malgré elle influencer la perception des enfants.

Ses recherches lui permettent également d'écarter certaines idées reçues : avoir un compagnon imaginaire ne serait pas lié à une extrême timidité – ces enfants-là seraient au contraire moins timides et apprécieraient particulièrement les interactions sociales –, par ailleurs les enfants qui ont un tel ami invisible auraient les mêmes capacités de distinguer l'imaginaire du réel que les autres enfants⁸.

1. Jerome L. Singer, Ellen Switzer, *Les Fantômes créateurs*, Éditions de l'Homme, 1981.
2. Marjorie Taylor *et al.*, « A developmental investigation of children's imaginary companions », *Developmental Psychology*, vol. XXIX, n° 2, 1993, p. 277.
3. Marjorie Taylor, « Children's Imaginary Companions », *ICIYET*, hors-série n° 16, 2003.
4. Voir « Une expérience empirique », p. 113.
5. Didier Dumas, *L'Ange et le Fantôme. Introduction à la clinique de l'impensé généalogique*, Les Éditions de Minuit, 1985, p. 115-116.
6. Voir à ce propos « Hallucinations = psychose ? », p. 93.
7. Sandra Escher et Marius Romme, *Young People Hearing Voices. What You Need to Know and What You Can Do* (The adult's section), PCCS Books, 2010 (rééd. 2012), p. 22.
8. Marjorie Taylor, *op. cit.*, 2003, et *op. cit.*, 1993, p. 27.

« Enfants indigo », un certain décalage

Au cours des témoignages précédents, nous nous sommes surtout intéressés aux *phénomènes* vécus par certains enfants. Or, la catégorie « enfants indigo » ne repose pas essentiellement sur le vécu de certains phénomènes, mais davantage sur une manière de se percevoir en décalage par rapport au monde et à sa famille. En effet, les enfants indigo seraient en difficulté avec la dimension physique de l'incarnation (corps, nourriture, etc.), le lien aux autres serait pour eux une source récurrente de difficultés (angoisses de séparation, problèmes avec l'autorité, avec les règles, etc.) et ils auraient en commun une sensibilité exacerbée. Les enfants indigo peuvent aussi être amenés à vivre une forme ou une autre de lien avec l'invisible.

Cette catégorie a été créée par des adultes : parents d'enfants différents ou adultes qui se définissent comme indigo. Il s'agit d'un véritable phénomène de société : outre les nombreux ouvrages, on trouve un nombre incalculable de blogs, groupes de discussion, sites d'« experts » et d'expérienceurs sur le sujet. L'invention récente de cette catégorie apporte un éclairage intéressant sur la manière dont notre société occidentale vit son lien avec l'invisible ; en effet, les enfants indigo sont la réaction à un autre phénomène contemporain, qui consiste à aborder le comportement de l'enfant sous un angle pathologique. Récemment, des psychiatres américains ont ainsi inventé le « Trouble de l'attention et de l'hyperactivité¹ ». À cette pathologie outrancière, parfois médicamenteuse, des « troubles » de l'enfance, la catégorie « enfants indigo » permet de proposer un autre regard, plus valorisant.

Le mouvement des enfants indigo est né aux États-Unis dans la

mouvance New Age, à partir d'un terme inventé par la médium Nancy Ann Tappe. Il a été popularisé dans le monde francophone après 1999, date de la traduction du livre de Lee Carroll et Jan Tober, *The Indigo Children : The New Kids Have Arrived* – paru en français, au Québec, sous le titre *Les Enfants indigo, enfants du troisième millénaire*. Les auteurs dressent une liste de dix critères de reconnaissance de ces enfants, nés à partir du début des années 1980. Ces « enfants mutants » seraient là pour accompagner le passage vers une nouvelle humanité. Depuis lors, le nombre de ces critères a augmenté et la plupart des sites sur le sujet en proposent vingt-cinq. Parmi ces critères, on trouve ceci : les enfants indigo ne supportent pas l'autorité arbitraire ; ils refusent de se conformer aux systèmes où la pensée conformiste est privilégiée à la pensée créatrice, et l'école est emblématique des systèmes qui ne conviennent ni à leur besoin de créer ni à leurs facilités d'apprentissage ; ils sont incapables de se plier à certaines règles (comme se tenir en rang), ce qui les fait facilement paraître pour des enfants antisociaux, d'autant plus qu'ils sont facilement provocateurs ; ils affirment leurs désirs quoi qu'il leur en coûte car ils privilégient toujours leur élan intérieur ; ils sont sujets à des visions grandioses, voire mégalomanes ; etc. À cause de certains de leurs comportements, affirment les auteurs, les enfants indigo sont injustement diagnostiqués « hyperactifs ».

Outre leur côté surdoué, curieux, vif et rebelle, les enfants indigo éprouveraient enfin « *un intense sentiment de solitude devant leur différence et un éveil de conscience parfois accompagné de capacités psychiques telles que l'empathie ou la télépathie*² ».

Être « cerveau droit » dans un univers « cerveau gauche »

Marie-Françoise Neveu, psychologue clinicienne et psychomotricienne, a suivi de nombreux patients qu'elle désigne sous le terme générique d'enfants « actuels » car, depuis la génération des indigo, plusieurs autres générations d'enfants spéciaux auraient vu le jour : enfants *cristal*, enfants *arc-en-ciel*... Pour la psychologue, tous ces enfants-là ont pour mission de nous réveiller – leur côté « empêcheur de tourner en rond » est d'ailleurs mentionné comme l'une de leurs caractéristiques. « *Les enfants actuels sont précurseurs d'une humanité en évolution. [Ils] ne peuvent adhérer aux anciens "modes d'emploi"* » de la vie sur Terre. En effet, affirme-t-elle, la Terre est « *un univers actuellement à trois dimensions dont une des caractéristiques est la dualité : le bien/le mal, le jour/la nuit, le beau/le laid, l'amour/la haine, le je veux/je ne veux pas... Pour [eux], conscients de l'Unité de l'Univers, la dualité est une notion difficile à intégrer et à gérer*³ ».

La principale difficulté des enfants indigo – ou *actuels* pour reprendre la

terminologie de Marie-Françoise Neveu – serait donc leur mode de fonctionnement, en décalage avec la majorité. Leur manière d’être au monde et leur hypersensibilité les font se sentir étrangers, sur une Terre dont ils ne comprennent ni les règles ni les codes. La psychologue distingue en effet *« deux catégories d’humains. Les “terrestres” étaient jusqu’alors les plus nombreux, et de loin. Naturellement connectés aux énergies de la Terre, ils appréhendent le réel avec l’hémisphère cérébral gauche (qui gère les opérations concrètes, rationnelles, logiques, techniques...). Ils fonctionnent selon un mode opératoire analytique : premièrement, deuxièmement... dans une logique de raisonnement rationnel. Nous les appellerons “cerveau gauche”. L’autre catégorie d’humains, les “cosmiques”, est naturellement connectée aux énergies cosmiques, appréhende préférentiellement le réel avec l’hémisphère cérébral droit (celui de l’intuition, de la sensibilité, de la perception, de la créativité, du sens du sacré...). Ils fonctionnent selon un mode opératoire intuitif, dans une logique qui échappe totalement au raisonnement rationnel. Nous les appellerons “cerveau droit”. [Or] pendant des siècles, notre système culturel occidental a hypervalorisé, hypertrophié le cerveau gauche au détriment du droit⁴ ».*

La manière singulière qu’ont ces enfants de raisonner leur poserait beaucoup de problèmes à l’école : quand *« ils lisent l’énoncé d’un exercice ou d’un problème, leur cerveau droit traite l’information de manière globale, intuitive, le cerveau gauche transmet la réponse, mais comme il n’y a pas élaboration de raisonnement classique, l’enfant ne peut répondre que par “dans ma tête” à la question de savoir comment il a trouvé la réponse ».* Au grand désespoir de leurs enseignants, ils ne peuvent se concentrer qu’en faisant plusieurs choses à la fois ; leur fonctionnement serait celui de la *forme-pensée* : *« Ils visualisent ou ressentent ce à quoi ils pensent ; de ce fait, portée par le ressenti, leur conscience ne peut formuler des concepts – qui nécessitent d’établir une distance par rapport aux choses, or ces enfants en sont incapables car ils sont dans l’unité, dans la conscience du tout. Ils ne pensent donc pas de manière linéaire, allant de concept en concept, mais ils pensent en images, qui est une pensée intuitive beaucoup plus rapide. »* Du coup, ils s’ennuient à l’école car les choses vont trop lentement pour eux – particulièrement l’écriture, d’autant qu’ils ont souvent du mal à investir la matière et notamment leur corps. L’écriture, comme les travaux manuels, peuvent leur poser de grandes difficultés. La situation *« devient totalement absurde, [car] ces enfants avides d’apprendre, avec une soif de connaissance sans limites, surdoués pour la plupart, se retrouvent en échec scolaire ou en refus scolaire »*, essentiellement pour des questions de pédagogie inadaptées à leurs intérêts, à leur imagination fertile, à leur intense besoin de création et plus globalement à leur manière d’appréhender le réel. On voit comment le thème des indigo recouvre aussi en partie celui des enfants surdoués. *« Si les parents se tournent vers le système de santé classique, ces enfants ont de fortes chances d’être considérés comme hyperactifs ou souffrant de déficit*

d'attention, selon le diagnostic psychiatrique Troubles de l'attention et de l'hyperactivité », conclut la psychologue⁵.

Rodolphe Arnassalon reçoit certains patients pour des soins énergétiques qui pourraient répondre à ces critères. Pendant notre rencontre⁶, nous en sommes venus à parler des enfants indigo. D'après lui, les enfants indigo ont commencé à naître il y a trente ou quarante ans, mais depuis lors, d'autres générations d'enfants auraient vu le jour. *« Les enfants indigo ont ouvert la voie. C'étaient des pionniers. C'était plus difficile pour eux. Ce qu'ils ont fait est très important, ils ont préparé le terrain. Parmi eux, ceux qui aujourd'hui ont 40 ans changent de métier ou de mode de vie, ils cherchent la vibration qui leur correspond. Ils éprouvent beaucoup de joie en voyant que le monde change. Souvent ils me parlent de leur solitude, quand ils étaient enfants. Mais depuis, la vibration s'est affinée. Aujourd'hui, certains enfants ont également une grande sensibilité, mais la manière dont ils l'utilisent est beaucoup moins brutale que celle des enfants indigo. Il y a plus de souplesse dans cette nouvelle génération d'enfants. Les fréquences vibratoires se modifient et s'affinent. Je rencontre aujourd'hui des adolescents dont les questions existentielles sont celles qu'on se posait autrefois à 40 ans. Ils ont une profondeur, une conscience, qui donne l'impression qu'ils sont beaucoup plus âgés. Je sens qu'ils n'ont pas envie de rentrer dans le moule. Par exemple, professionnellement, ils refusent de rentrer dans des cases, ils aspirent à des métiers qui soient en accord avec ce qu'ils pensent. J'ignore s'ils parviendront ou non à créer leurs métiers, mais ce qui est certain est qu'ils élèveront leurs enfants différemment. C'est entre autres ce qui me fait dire que le monde sera différent demain. »*

Parmi la liste des caractéristiques des enfants indigo, l'une d'elles est leur connexion à l'invisible : certains, à un moment donné de leur vie, développeraient des facultés extrasensorielles – télépathie, clairvoyance, etc. Certains seraient aussi sujets à des sorties hors du corps. Marie-Françoise Neveu affirme qu'ils perçoivent aussi la réalité subtile du champ électromagnétique entourant une personne, son *aura* – la leur est de couleur indigo –, qu'ils sont aussi en contact avec les « Esprits de la nature » – fées, elfes, lutins, etc. –, avec les fantômes, et qu'ils sont en outre particulièrement sensibles aux vibrations des couleurs. Leur hypersensibilité est une grande source d'angoisse, d'autant qu'ils lisent dans les pensées. Ils souffrent beaucoup du décalage entre les mots qu'ils entendent dans la bouche des adultes et ce qu'ils perçoivent de leurs pensées, ce qui leur fait dire que « les adultes mentent tout le temps ». D'une lucidité redoutable, ils pointeraient toujours les sujets où l'adulte n'est pas en harmonie avec lui-même, d'autant plus que *« la télépathie est une capacité partagée par quasiment tous les enfants actuels [...] Mode de communication plus rapide, ils n'éprouvent pas le besoin de communiquer autrement et on doit leur expliquer que la plupart des humains ne sont pas doués pour la télépathie »*.

Une telle faculté a parfois des conséquences tragiques pour l'enfant,

souligne la psychologue, qui cite l'exemple de l'un de ses patients, Julien. Malgré ses 19 ans, Julien maîtrise très peu le langage. Considéré comme handicapé mental, il a été orienté vers un établissement spécialisé. Or, la psychologue rencontre en entretien un jeune homme mature, qui s'exprime très bien. Julien lui explique qu'en réalité il a choisi de se murer dans son monde intérieur depuis qu'il a perçu, dès son plus jeune âge, la distorsion entre les pensées, les paroles et les actes des adultes. Ce décalage lui fait dire que « les mots mentent ». Pourquoi donc utiliser des mots incapables de dire le vrai ? En outre, l'invisible a toujours fait partie de sa vie quotidienne, mais il sait que les mots qui expriment ses perceptions ne peuvent être dits car sa famille ne les comprendrait pas. Ne pouvant pas parler de ses perceptions, convaincu par ailleurs que les mots ne disent pas la vérité, Julien a tout simplement décidé, dès son plus jeune âge, de se taire.⁷

Marie-Françoise Neveu affirmait dans une interview : « *Je reconnais [les enfants indigo] à la qualité de leur regard : ils ont les yeux grands ouverts à l'instant de leur naissance, comme de vieux sages qui scrutent le monde, et ils sont très toniques.* » La psychologue concluait en affirmant qu'avec ces enfants-là « *il faut faire exactement le contraire de ce qui est recommandé dans tous les livres de puériculture du passé, dont il faut faire un grand feu de joie. Ces enfants arrivent dans un monde qu'ils ne connaissent pas : ils ont besoin d'être sécurisés* ».

On ne peut pas tout mettre au pilori

Faire un feu de joie avec les méthodes du passé ? Parmi les spécialistes de l'enfance que j'ai rencontrés pour cette enquête, tous ne sont pas du même avis. Patricia Serin par exemple, également psychologue clinicienne et sensible aux thématiques de l'invisible – elle est membre du réseau d'écoute de l'INREES (Institut de recherche sur les expériences extraordinaires) –, s'insurge « *contre les auteurs qui ne sont pas au fait des étapes que traverse l'enfant. On ne peut pas rejeter toute l'histoire de la psychologie, ni mettre au pilori tout ce qui a été écrit sur l'enfance jusqu'à présent : certains concepts sont avérés, par exemple les étapes de l'enfance. J'observe qu'il y a toute une littérature vaseuse qui traite des enfants indigo sans faire référence à ces étapes-clés de l'enfance. Or, selon l'âge de l'enfant, la clinique n'est pas du tout la même. Je ne nie pas le phénomène des enfants indigo, peut-être même qu'il y a aujourd'hui des entités qui s'incarnent sur terre et seraient des enfants réellement plus réceptifs, intuitifs, mais à trop mettre l'accent sur ce champ-là, on empêche l'enfant de se développer. Je pense qu'il y a toujours eu des enfants hyperactifs : c'est une expression de la personnalité (aujourd'hui, on explique aussi l'hyperactivité par des facteurs environnementaux, ou alimentaires). La seule différence est qu'aujourd'hui*

on accueille différemment ce phénomène-là. Depuis Mai 68 et Françoise Dolto, on n'est plus dans la répression autoritaire comme autrefois. Mais le courant des enfants indigo, qui paradoxalement valorise les troubles de ces enfants-là, est aussi en réaction à des excès de traitement comme la Ritaline⁸. »

Patricia Serin conclut sur le sujet en affirmant qu'il y a une voie médiane à trouver entre considérer l'enfant comme un petit roi ou le traiter comme un petit démon. *« Il s'agit de le prendre pour ce qu'il est, et d'accueillir son besoin de grandir. Il ne faut jamais perdre de vue qu'un enfant est avant tout un enfant. Pour l'accompagner au mieux, revenons-en à la psychologie et aux étapes de son développement. »*

Renaud Évrard, psychologue clinicien, est lui aussi ouvert à l'invisible. Docteur en psychologie, auteur de l'ouvrage *Folie et Paranormal. Vers une clinique des expériences exceptionnelles*⁹, il est l'un des chercheurs français – encore peu nombreux – qui publient des études sur le sujet dans des revues scientifiques. Selon lui, *« cette adoration pour des enfants annonciateurs d'une nouvelle ère est très ancrée dans l'imaginaire, son origine est très ancienne. Aujourd'hui, cette catégorie d'enfants indigo me semble très vivace dans une sorte de sous-culture contemporaine, baignée par Internet et les librairies ésotériques »*. Elle se mélangerait aussi à la thématique des enfants surdoués qui a explosé au cours de ces dernières années, alors qu'*« il n'y a probablement pas plus d'enfants précoces aujourd'hui, mais on les détecte mieux car les demandes de bilan sont plus nombreuses. Et c'est tant mieux ! »*, affirmait en 2013 la psychologue Béatrice Copper-Royer sur le site du journal *Le Monde*.

« Ce qui est effrayant avec cette catégorie d'enfants indigo, enchaîne Renaud Évrard, c'est qu'elle est un syncrétisme d'idées New Age toutes plus folles les unes que les autres, avec plein de dérives sectaires possibles¹⁰. Mais en même temps, quand on creuse le phénomène, on se rend bien compte que c'est une des seules directions vers lesquelles peuvent se tourner les enfants qui vivent des expériences extraordinaires : à part une réponse psychopathologique, on n'a rien à proposer aux familles pour les aider à accompagner leur enfant. Les psychiatres, les pédopsychiatres, posent des diagnostics très lourds – qui sont aussi à la mode, telle l'hyperactivité. Je mets en miroir le phénomène des enfants indigo avec cette tendance à pathologiser l'enfance et l'adolescence. »

Renaud Évrard a été l'un des premiers psychologues à étudier le phénomène des enfants indigo, sur lequel on trouve davantage d'écrits de sociologues que de psys. Son étude, parue dans *L'Information psychiatrique*, est cosignée avec le psychologue et psychanalyste Pascal Le Maléfan, maître de conférences à l'université de Rouen. Les auteurs reconnaissent que le thème de l'inquiétante étrangeté de l'enfance est porteur, mais que cette catégorie est elle aussi une réaction contre *« l'inflation de la psychopathologisation de l'enfance [qui] renvoie, sur le plan de l'imaginaire*

social, au mythe d'une psychiatrie répressive privilégiant son rôle d'hygiène mentale au service du plus puissant. Cela excite la production de réponses révoltées, prenant parfois des voies marginales », telle justement cette catégorie d'enfants indigo. Chez ces enfants, les comportements difficiles à gérer sont transposés de manière positive où « l'indigo est présenté comme un état, pas comme un défaut ». Pour ces deux chercheurs, le « mythe » de l'enfant indigo de l'Occident du XXI^e siècle jouerait « le même rôle que l'appellation de "l'enfant-ancêtre", dans l'Afrique de l'Ouest, enfant dont le comportement est différent de celui des autres, soit en négatif, soit en positif, parce que son esprit est occupé par un ancêtre mort. Cette injection de sens dans le devenir de l'enfant (et sa perception par le parent) est un des moteurs des mouvements indigo, malgré toutes les critiques possibles de sa mise en forme ». Ils concluent en affirmant que face à ce phénomène, les psys ne peuvent pas se contenter de nier l'existence de cette catégorie – aussi artificielle soit-elle. Au contraire, ils doivent « s'ouvrir à un maximum de dimensions, couplant psychopathologie et anthropologie clinique. Ici, il s'agit d'accepter l'existence d'enfants indigo, à la fois comme effets d'une catégorie artificiellement construite que comme êtres humains incarnant ces catégories. En suivant les préoccupations de la clinique, on évite une vision bipolaire du phénomène qui entrave les possibilités d'écoute et de soin. Mais à cette bienveillance, il faut adjoindre toute la rigueur possible pour ne pas se faire soi-même le promoteur de ces mythes parasites. Il faut ainsi se donner les moyens de décrypter la fascination sociale pour l'adolescent mutant, tout en ajustant le mieux possible les outils de diagnostic différentiel pour n'oublier aucune dimension de l'expérience humaine¹¹ ».

En 2004, Claudie Voisenat s'est, quant à elle, penchée sur les témoignages de ces enfants, dont elle a consulté livres, sites Internet, blogs, forums... La chercheuse constatait que, cinq années après que le thème des enfants indigo eut été lancé par Lee Carroll et Jan Tober dans leur ouvrage de 1999, « il échappe aujourd'hui totalement à ses auteurs, pour devenir une sorte de lieu commun ». Elle estime qu'« on se trouve là devant un exemple parfait d'invention moderne d'un thème ésotérique », car « ces enfants, qualifiés d'indigo, sont en fait une nouvelle version de ces "enfants nouveaux" qui, depuis un certain nombre d'années, semblent cristalliser tous les espoirs et les angoisses du monde des adultes et désigner l'enfance comme le lieu d'une irréductible et problématique altérité¹² ». En effet, comme l'écrivait une autre chercheuse du CNRS dans les années 1970, « l'image de l'enfant joue un rôle particulièrement important dans la dynamique psychique de l'adulte car elle est à la fois l'image d'un "autre" (porteur du futur) et l'image d'un ancien "moi". Ce double aspect est extrêmement propice à la transformation de l'image en "mythe" dans le cadre de conditions sociales et historiques appropriées ». De ce fait, « les représentations de l'enfant pourraient constituer un excellent test projectif du système de valeurs et des aspirations d'une société¹³ ».

1. Voir « Hallucinations = psychose ? », p. 93.
2. Claudie Voisenat, « Des enfants nouveaux pour un monde nouveau, ou comment peut-on être indigo ? », in *L'Ésotérisme contemporain et ses Lecteurs. Entre savoirs, croyances et fictions*, BPI/Centre Pompidou, 2005, p. 138.
3. Marie-Françoise Neveu, « Lettre ouverte aux “actuels” », in *Les Enfants « actuels », le grand défi « cerveau droit » dans un univers « cerveau gauche »*, Exergue, 2006, p. 18.
4. *Ibid.*, p. 23 sqq.
5. *Ibid.*, p. 54 sqq.
6. Voir son récit, p. 130.
7. *Ibid.*, p. 57-89.
8. La Ritaline est une substance médicamenteuse prescrite en masse aux États-Unis aux enfants diagnostiqués Trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité (TDAH) ; comme nous le verrons au chapitre suivant, de nombreux spécialistes en dénoncent la prescription abusive.
9. Renaud Évrard, *Folie et Paranormal. Vers une clinique des expériences exceptionnelles*, Presses universitaires de Rennes, 2014.
10. À propos de cette instrumentalisation, voir « Enfants indigo en Aquitaine », *AFP*, dépêche du 4 décembre 2003, et « Le marché des “enfants indigo” », *Journal du Dimanche*, 28 décembre 2003.
11. Renaud Évrard, Pascal Le Maléfan, « Une marge de la psychopathologie contemporaine : les “enfants indigo” », *L'Information psychiatrique*, vol. 86, n° 5, 2010, p. 413 sqq.
12. Claudie Voisenat, *L'Ésotérisme contemporain et ses Lecteurs*, *op. cit.*, p. 177, 138.
13. Marie-José Chombart de Lauwe, « Un monde autre : l'enfance », *Revue française de pédagogie*, vol. 18, n° 1, 1972, p. 55-56.

Les psys et l'invisible : une question de regards

Comme on a pu le constater, les enfants qui vivent des phénomènes de voix ou d'apparitions leur donnent des explications variées. Or, on retrouve cette variété dans les résultats de recherches. Quand ils sont invités à donner leur propre interprétation des voix et des visions¹, 16 % des enfants interrogés disent accorder un caractère religieux à leurs expériences, tandis que 20 % considèrent qu'il s'agit de manifestations de fantômes. 18 % pensent qu'elles proviennent d'un autre monde – animal, végétal, angélique, voire extraterrestre.

Il est probable que leurs interprétations paraissent farfelues aujourd'hui, dans notre société qui a perdu son lien à l'invisible. Néanmoins, certaines des interprétations de ces enfants du XXI^e siècle auraient pu être admises à des époques où le religieux était la norme – alors que d'autres auraient été condamnées, on imagine par exemple la réaction d'un prêtre du Moyen Âge à qui un enfant aurait affirmé que des extraterrestres lui avaient rendu visite... Les expériences qui ne s'inscrivaient pas dans le strict cadre religieux étaient alors qualifiées de démoniaques. La frontière était mince : de son vivant, Catherine de Sienne (reconnue comme sainte environ quatre-vingts ans après sa mort) a longtemps été suspectée d'hérésie, à une époque où on brûlait les hérétiques...

Certaines des interprétations données par ces enfants européens du XXI^e siècle, telle l'évocation de fantômes, d'un monde animal ou végétal, paraîtraient naturelles dans les cultures où le lien au(x) monde(s) invisible(s) fait partie de la vie quotidienne. Par exemple chez les Indiens Kogis de Colombie, où les futurs chamanes sont formés à se mettre à l'écoute des voix,

et où la nature est considérée comme une entité vivante (cf. p. 151). Comme encore dans le village de la petite Tapai, au royaume de Siam, où « *les fantômes et les esprits de la forêt font autant partie du quotidien que le soleil, la pluie et la brume matinale*² » (cf. p. 172).

Or, dans ces sociétés traditionnelles, les enfants sont formés dans un cadre précis, par des initiés qui leur apprennent les modalités et les règles de ce lien avec l'invisible. De même, au Moyen Âge, un enfant qui vivait des phénomènes bizarres était adressé aux représentants de l'Église, qui décidaient si les perceptions « extraordinaires » de l'enfant relevaient du divin ou du démoniaque. Chaque époque, chaque culture interprète donc les perceptions de ses enfants dans un cadre précis. Compte tenu du paradigme en vigueur dans le monde occidental actuel, les enfants qui vivent de tels phénomènes et qui en souffrent se voient en priorité adressés au médecin, puis aux spécialistes du monde de la psyché – psychologues, pédopsychiatres ou psychanalystes.

Car, « *aux temps médiévaux le vocabulaire spirituel rendait compte de l'expérience mystique, [mais] à partir du moment où la société se laïcise, le vécu de l'Absolu est perçu sous forme d'éprouvé se déchiffrant en termes plus psychologiques*³ », ainsi que le soulignent dans leur ouvrage deux chercheuses spécialistes de l'enfance, Caroline Eliacheff, pédopsychiatre et psychanalyste, et Ginette Rimbault, directeur de recherche à l'INSERM et psychanalyste. Or, du fait de leur formation académique, les professionnels occidentaux de la psyché ont plutôt tendance à se méfier du monde intérieur, sensations comprises, peut-être parce que ce monde-là n'est pas suffisamment « objectivable » ni « quantifiable » pour pouvoir entrer dans nos critères de mesure. Le psychiatre Donald Winnicott l'affirmait déjà, en 1936, quand il déclarait qu'« *être superstitieux, c'est ne pas faire confiance à la réalité externe, si facilement investie de sentiments appartenant à la vie interne*⁴ ».

Recherche sur l'enfance

L'invisible et ses manifestations font depuis longtemps l'objet d'études scientifiques approfondies, malgré toutes les difficultés d'observation et de mesure qu'on peut imaginer. Pour prendre un exemple précis, le phénomène de la médiumnité et des supposés contacts avec les défunts a largement été étudié depuis les années 1850 – la célèbre médium Leonora Piper a ainsi été l'objet, à elle seule, de centaines de séances sous contrôle à Harvard et à Cambridge, qui ont donné lieu à une multitude de rapports scientifiques. Des dizaines de milliers de pages ont été écrites sur elle par les chercheurs du XIX^e siècle, pour tenter de comprendre comment elle parvenait à obtenir tant d'informations qu'elle était censée ignorer. Plus près de nous, la chercheuse Julie Beischel reproduit la médiumnité en laboratoire : un médium, joint au

téléphone, tente d'obtenir des informations sur un défunt dont il ne connaît que le prénom. Avec ce protocole en quintuple aveugle, Julie Beischel obtient des résultats statistiques qui défient les lois du hasard⁵.

Si de tels phénomènes sont dûment analysés, les études scientifiques qui portent spécifiquement sur les enfants et l'invisible sont peu nombreuses et relativement récentes. Pour ce qui est de l'approche purement « psy », la psychiatrie de l'enfant ne s'est pas développée avant le début du XX^e – elle était alors le domaine des neurologues. Par la suite, certains théoriciens, tel Freud, relie les hallucinations auditives à l'enfance, mais ses observations n'étaient pas basées sur des recherches effectuées avec des enfants : « *Les déductions de Freud concernant le psychisme humain au cours de la petite enfance découlent de son expérience de médecin [...] recevant un grand nombre de patients adultes* » : il aurait ainsi créé la psychanalyse « *en se fondant sur ce qu'il a observé avec de l'analyse de patients adultes et, brièvement et seulement par procuration, sur celle d'un enfant, le petit Hans*⁶ ».

Pour que les chercheurs se penchent sur le thème de l'enfant et de son lien avec l'invisible, il faut attendre 1940, quand paraît l'une des premières études sur « les enfants et les hallucinations ». Les deux auteurs, Lauretta Bender et Harry Lipkowitz, concluent à la difficulté à distinguer l'expérience normale de l'expérience pathologique. Une conclusion remise en cause huit ans plus tard par J. Louise Despert dans l'*American Journal of Psychiatry* : selon cette psychiatre en effet, « *un enfant de 3 ans est déjà capable de distinguer l'imaginaire du réel, et par conséquent ne peut être sujet à de véritables hallucinations* ». Or, affirme plus loin la psychiatre⁷, dans la mesure où les hallucinations seraient formulées, dans le concept de Freud, « *comme une régression mise en place pour satisfaire des désirs infantiles, passant outre l'épreuve de la réalité* », elles ne peuvent faire partie de la vie des très jeunes enfants.

On a vu que dans le monde occidental contemporain la psychologie était la grille de lecture privilégiée pour penser la psyché humaine. C'est par conséquent essentiellement à la lumière de la psychologie que l'on tente aussi d'analyser toutes les manifestations du lien à l'invisible. De fait, c'est souvent vers des psys que les parents se tournent en premier lieu : les guérisseurs, énergéticiens ou médiums qui reçoivent des enfants notent que lorsque les parents viennent les consulter, c'est plutôt en dernier recours et après être passés chez des spécialistes plus « orthodoxes » – pris en charge par la Sécurité sociale ! – qui n'ont rien pu faire pour eux.

Renaud Évrard, le psychologue et chercheur qui s'est exprimé plus haut à propos des enfants indigo, observe que « *face aux perceptions de l'enfant il y a différents degrés de tolérance, qui dépendent bien sûr de la société, et de la culture, mais aussi de l'école, des parents... Aujourd'hui, il y a certaines normes de rationalité et, assez tôt, on oblige les enfants à adopter ces croyances normatives. Par exemple, si un enfant voit des morts, cela ne*

convient pas aux normes de notre société. Autre exemple : on considère qu'il y a un âge limite pour avoir un compagnon imaginaire. Or, pour moi, la question de l'âge n'en est pas une ».

Le chercheur rejoint ici les observations du psychologue Joachim Soulières, qui dans son ouvrage cite le cas d'une adolescente de 14 ans, Nancy : depuis l'enfance, elle se disait toujours accompagnée d'un dragon bleu de deux mètres de haut, Chopstick. Elle n'avait pas de problèmes à l'école, ne présentait pas de troubles particuliers et quand elle jouait avec lui elle semblait tranquille. Bref, malgré la présence d'un dragon bleu invisible à ses côtés, elle présentait *« tous les signes d'une bonne santé mentale »*. Elle s'était mise à lui parler à voix haute, ce qui *« n'est pas mauvais signe : au contraire, en se prouvant de cette manière que Chopstick existe, elle indique qu'il est en train de quitter son espace psychologique interne⁸ »*.

On voit comment certaines expériences des enfants, et la part de mystère qui les entoure, questionnent directement la norme établie : il est facile de mettre en cause la santé mentale d'un enfant qui affirme voir des choses que les autres ne voient pas. De fait, les professionnels ont tendance à *« pathologiser la différence »*, selon l'expression de Sabrina Philippe, qui enseigne le « bilan psychologique de l'enfant » à l'École de psychologues praticiens : *« Je suis diplômée en psychopathologie. Nous, psychologues cliniciens, sommes formés, comme les psychiatres, pour chercher et pour trouver la pathologie – celle-ci étant définie par rapport à une norme, donc à une moyenne. Or aujourd'hui tout ce qui n'entre pas dans la norme est considéré comme une déficience, et toute déficience doit être corrigée par un traitement, médicamenteux ou psychothérapique. En réalité, le tableau clinique d'un sujet n'est jamais clair. Selon moi, l'important n'est pas de croire ou non en d'autres mondes, mais d'accueillir le phénomène. Or, même s'il y a aujourd'hui des brèches, le monde des psys n'est pas encore très ouvert à tout cela. »*

Une imagination débordante ?

Lors de notre entretien avec Renaud Évrard, nous sommes revenus à plusieurs reprises sur la question de l'imaginaire, car il est courant que l'on mette certaines expériences racontées par les enfants sur le compte de leur imagination débordante. L'imagination, ce *« pouvoir de former des images et des objets qui ne sont pas présents aux cinq sens⁹ »*, serait-elle au cœur de certaines expériences de contact que les enfants disent vivre avec le(s) monde(s) invisible(s) ?

« Oui, on entend très souvent dire que tous ces phénomènes relèvent de l'imaginaire des enfants, confirme Renaud Évrard. Mais c'est un peu l'explication à tout faire. On peut dire que les enfants sont particulièrement

sensibles, que les adolescents sont comme ci et les adultes comme ça, mais c'est la voie facile et, de toute façon, c'est plus une projection car il y a encore peu de recherches. Mettre tous ces phénomènes sur le compte de leur imagination est lié à la vision que l'on veut garder des enfants, qui n'auraient pas encore la capacité mentale de discriminer le réel de leur imaginaire.

– Un jeune enfant est-il en mesure de toujours distinguer le vrai du faux ?

– Ceux qui affirment que pour un enfant le vrai et le faux se rejoignent avancent cette explication sceptique réductrice sans s'appuyer sur des études spécifiques, car à ce jour on a des hypothèses mais pas beaucoup de conclusions. Ce que l'on sait mesurer, ce sont les compétences cognitives des enfants, établies sur la base d'expériences qui permettent de distinguer des catégories d'enfant, âge par âge : c'est comme ça que sont mesurées les dysfonctions.

– Sur la base de ces catégories-là, peut-on affirmer que l'enfant a dans certains cas une vision distordue de la réalité – si l'on envisage “la réalité” du point de vue de l'adulte ?

– Oui, très grossièrement, on peut se contenter de l'affirmer, mais il n'y a pas d'études spécifiques qui le prouvent. Prenons l'exemple d'un enfant qui rapporte avoir vu une apparition de la Vierge Marie à 9 ans : cet enfant a-t-il des capacités de témoignage et de perception suffisantes pour affirmer cela ? Il faudrait mener de telles études, au cas par cas, des récits des enfants, avant d'avancer l'explication sceptique réductrice. Or, si la voie de cette recherche-là est désormais ouverte, on ne peut pas encore conclure.

– De tels récits peuvent-ils parfois annoncer une maladie ?

– Il n'est pas exclu que certaines de ces expériences vécues par les enfants relèvent du psychopathologique. Mais la psychopathologie, c'est un croisement de regards. Il y a un relativisme qui fait que certains comportements sont socialement acceptés, d'autres non, mais il y a trop de facteurs qui entrent en jeu pour fixer une limite claire. Prenez les croyances dans les esprits, les rencontres avec les ancêtres : elles ne posent aucun souci dans une culture africaine, où tout cela porte des noms, où il y a des trajectoires particulières pour certains individus... Des enfants qui vivent de tels contacts dans ces pays ne verront jamais un psy. Mais dans notre société, il y a deux réactions. D'un côté, la fascination – on retrouve ici le thème des enfants indigo. À côté de cette survalorisation des phénomènes, on trouve l'alarmisme. Or, aujourd'hui, on assiste à une psychopathologisation accrue de l'enfance et de l'adolescence. Au cours des trente ou quarante dernières années, on a inventé de nouveaux diagnostics, sur la base desquels on traite de plus en plus d'enfants. Avec de telles approches, avec des diagnostics qui chevauchent et recouvrent une vie normale d'enfant, la frontière devient de plus en plus étroite. Il y a d'ailleurs une véritable pression des marchés pharmaceutiques. On a récemment assisté à une controverse mondiale autour du trouble bipolaire *pédiatrique*, un nouveau trouble, censé expliquer pourquoi certains enfants sont un jour turbulents et un jour tristes. Ce

diagnostic d'adulte était accompagné d'un traitement, destiné aux adultes ! Or, ce trouble a failli entrer dans le DSM-5 ! »

Hallucinations = psychose ?

Le DSM – Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders – est devenu la bible internationale des psychiatres. Publié pour la première fois en 1952, le DSM-I répertoriait alors une soixantaine de troubles mentaux. Un nombre qui n'a cessé de croître : le DSM-IV, paru en 1994, en recensait cinq fois plus. La cinquième et dernière édition (le DSM-V s'appelle désormais officiellement DSM-5), sortie en mai 2013 après quatorze années de recherche, répertorie trois cent cinquante troubles mentaux.

Système de catégorisation compilé par l'une des associations de psychiatres américains, l'American Psychiatric Association, ce manuel se présente comme un outil permettant à tout professionnel de la santé mentale d'établir un tableau clinique clair du patient. Le DSM est utilisé par les psychiatres du monde entier ; pourtant, soulignent ses détracteurs, il n'est pas basé sur les standards scientifiques en vigueur, qui voudraient que les conclusions présentées soient essentiellement issues de la recherche. Or, ce manuel a été créé à partir d'un questionnaire envoyé à deux mille psychiatres américains, leur demandant de donner leur avis sur la maladie mentale. Son contenu est élaboré au cours des réunions de l'American Psychiatric Association, sur la base du consensus entre les membres (parfois à la suite de votes)¹⁰ et pour la plupart des troubles énumérés, l'étiologie (l'étude des causes) reste floue. Enfin, Maurice Corcos (pédopsychiatre, professeur de psychiatrie infantile-juvénile à l'université de Paris-Descartes) dénonce la « manie classificatoire » du DSM, lequel repose sur des questionnaires évaluatifs qui ne prennent en compte ni l'histoire ni l'environnement du patient (l'inné primerait donc sur l'acquis), et qui en outre excluent de la relation thérapeutique toute notion de sujet et de subjectivité¹¹. Selon le professeur Corcos, ce qui pose surtout problème est « *la modification des critères de diagnostic. Par exemple, le DSM-IV ne parle plus d'autisme mais de "troubles du spectre autistique", ce qui inclut un grand nombre de troubles qui auparavant n'étaient pas aussi strictement apparentés à l'autisme [...]* Pour l'hyperactivité avec déficit attentionnel [le fameux TDAH – trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité –, dont souffriraient la plupart des enfants dits indigo], *c'est pire puisque, aux États-Unis, le nombre de cas a augmenté de 600 % en six ans [...]* Je ne dis pas que ce trouble n'existe pas, ni que son traitement n'est pas très utile dans les cas avérés. Ce que je dis, c'est que, lorsqu'on a dans certaines écoles aux États-Unis ou au Canada près de 20 % des enfants d'une classe d'âge qui sont sous traitement, on peut craindre que le système se soit emballé. Force est de constater que

d'autres raisons entrent en jeu. Des raisons sociétales et d'après certains, dans ce cas précis, des conflits d'intérêts majeurs avec l'industrie pharmaceutique¹² ». De fait, en cinq ans, le chiffre des ventes de la Ritaline (médicament prescrit en cas d'hyperactivité¹³) a été multiplié par quarante-quatre : en 1995, ce sont 0,7 million de cachets qui étaient vendus, en 1999 il s'en vendait 31 millions¹⁴...

Les critiques documentées à l'encontre du DSM, plus nombreuses depuis la fin des années 1980, dénoncent régulièrement cette médication outrancière et s'accordent à voir dans le DSM et sa supposée objectivité « *une victoire de la psychiatrie biologique sur le mouvement psychosocial et sur la psychanalyse en particulier* ». Or, « *nombre de médicaments aujourd'hui utilisés chez les enfants sont destinés aux adultes et sont mis sur le marché après des recherches effectuées sur les adultes seulement* », souligne le Pr Timimi¹⁵. L'Agence européenne des médicaments lui donne raison : en 2006, elle se déclarait favorable à l'utilisation du Prozac chez les enfants à partir de 8 ans. À ce sujet, le *British Medical Journal*, l'une des références mondiales de la presse médicale, s'est penché en 2002 sur le phénomène du *disease mongering* – le fait d'inventer une maladie pour développer un nouveau marché et vendre des médicaments. La revue y dénonçait « *l'alliance des médecins, des groupes de patients et des médias pour présenter des maux communs comme des problèmes graves, des problèmes personnels comme des questions médicales, des risques comme des maladies...* », concluant : « *On peut gagner beaucoup d'argent en persuadant des gens bien portants qu'ils sont malades. C'est pourquoi les laboratoires pharmaceutiques promeuvent des maladies et en font la publicité auprès des médecins et des consommateurs*¹⁶. »

Certains chercheurs qui travaillent sur le thème de l'invisible soulignent que si les critères du DSM étaient strictement appliqués, toutes les personnes qui perçoivent des voix (de manière spontanée et non liée au sommeil) devraient être diagnostiquées psychotiques, car « *l'hallucination auditive persistante est, à elle seule, un critère suffisant pour que le sujet relève du trouble psychotique non spécifié tel que défini dans le DSM* »¹⁷. Cette approche pathophysiologique, qui envisage d'abord la maladie sous son angle biologique ou génétique, part du postulat que les voix perçues par les enfants sont des hallucinations et qu'elles sont une production du cerveau. L'imagerie cérébrale a en effet révélé qu'en même temps que les personnes entendaient les voix, certaines zones de leur cerveau étaient activées (la zone frontale et la zone temporo-pariétale, celle du langage). Mais outre que ces recherches ont été menées auprès de patients souffrant de schizophrénie, leurs conclusions ne nous disent pas comment se déroule le phénomène : est-ce la perception des voix qui stimule certaines zones du cerveau, ou au contraire l'activité cérébrale est-elle première, et créerait-elle chez le patient une hallucination auditive¹⁸ ?

Dans cette logique pathophysiologique, il suffit de rétablir le déséquilibre

biochimique dans le cerveau et les hallucinations disparaîtraient. Certains traitements moléculaires sont présentés comme des remèdes miracles, telle la Ritaline évoquée plus haut par Maurice Corcos. Ce psychostimulant, appartenant à la famille des amphétamines, a été popularisé en France à la suite d'une étude publiée en 2005 par l'INSERM, qui portait sur les troubles de conduite chez l'enfant (dont le TDAH). Cette enquête a suscité un tollé car elle préconisait « *le dépistage et la prise en charge médicale du trouble des conduites* », et ce « *dès la crèche et l'école maternelle* ». Or, pour décrire le syndrome des troubles de conduite, les chercheurs de l'étude se sont basés sur les conclusions du... DSM. Une des auteures de l'étude, la pédopsychiatre Marie-France Le Heuzey, de l'hôpital Robert-Debré, se défend de toute complaisance : « *Si les prescriptions augmentent c'est parce que le diagnostic est enfin fait ! Je prescris de la Ritaline depuis plus de trente-cinq ans. À l'époque nous n'étions pas nombreux en France à en donner parce que ce trouble était peu reconnu. [...] Pour dire vrai, je ne comprends pas ce débat. Quand un enfant est épileptique ou diabétique, on lui prescrit le traitement antiépileptique ou antidiabétique dont il a besoin. On ne se pose pas toutes ces questions*¹⁹. »

Mais compte tenu de l'opposition massive fédérée contre lui, on peut parier que le DSM, ou tout au moins l'influence de ses catégories exponentielles, est amené à disparaître tôt ou tard. De fait, le plus gros financeur de la recherche en santé mentale à l'échelle mondiale, le National Institute of Mental Health, s'est lui aussi désolidarisé du DSM-5, dénonçant sa faiblesse sur le plan scientifique. Son directeur déclarait en 2013 que les recherches de l'Institut ne tiendraient désormais plus compte des catégories du DSM, affirmant que « *les patients atteints de maladies mentales valent mieux que cela* ».

Le piège de nos représentations

Au cours des quinze dernières années, les enfants sont devenus plus populaires dans la recherche mais la plupart des études sur les « hallucinations auditives » portent sur de petits nombres de sujets et se situent toujours dans un cadre clinique : les enfants et adolescents étudiés par les chercheurs entendent non seulement des voix, mais souffrent par ailleurs de schizophrénie, d'anxiété, de dépression, de dissociation, de psychose, etc. Conséquence logique de ces études, les explications avancées se situent dans le cadre d'une grille de lecture dominée par le diagnostic médical : voix et visions sont invariablement considérées comme une « expérience anormale ». Les voix sont envisagées « *comme un symptôme qui révèle une maladie mentale sérieuse (telle que la schizophrénie), et un état de psychose (dans lequel on considère que la personne a perdu le contact avec la réalité)*²⁰ ».

Rappelons que dans les phénomènes qu'ils relatent, les enfants vivent un *éprouvé*, c'est-à-dire une *expérience* vécue dans leur corps ; or, « *les perceptions sont indissolublement liées au corps ; au Moyen Âge, elles ont un caractère "extraordinaire" mais au XIX^e siècle, elles deviennent "anormales"*²¹ ».

Toutefois, le postulat psychiatrique selon lequel hallucinations et illusions sont les symptômes classiques de la psychose est aujourd'hui remis en cause, notamment par deux études parues en 2012 dans le *British Journal of Psychiatry*. Dans la première, le Dr Graham Murray de l'Université de Cambridge souligne que « *les médecins doivent être attentifs au fait que les symptômes psychotiques chez les jeunes [comme les voix ou les visions, classiquement considérés comme tels] sont plus souvent associés à des troubles communs comme la dépression ou l'anxiété qu'à une maladie psychotique grave* ». La seconde étude, menée à Dublin par Ian Kelleher auprès de deux mille sept cents enfants, conclut que les phénomènes de voix sont largement plus fréquents chez les enfants que la psychose elle-même²².

Nous avons demandé à Renaud Évrard ce qu'il pensait du modèle de la psychose pour expliquer le lien des enfants avec le(s) monde(s) invisible(s). Son point de vue rejoint les conclusions de ces deux chercheurs anglo-saxons : « Les pédopsychiatres constatent que les enfants et les adolescents ont très souvent des hallucinations auditives ou visuelles – qu'ils appellent des "délires". Ils observent aussi que ces phénomènes sont transitoires, mais les comprennent très mal : le seul modèle dont ils disposent pour penser ces "délires" est en effet celui de la psychose. Or, dans ces cas-là, ce modèle n'est selon moi pas adapté du tout : chez les enfants qui ont des voix et des visions, la psychose est très marginale (surtout si leurs perceptions sont transitoires). Ce modèle de la psychose cause donc plus de tort qu'il n'aide les enfants car, en réalité, il n'y a qu'une toute petite partie d'entre eux qui évolueront effectivement jusqu'à la psychose. Bien sûr, ça arrive et il ne faut pas le négliger, mais la proportion est faible (moins d'un enfant sur dix).

– Qu'en est-il des enfants issus de cultures où les contacts avec le(s) monde(s) invisible(s) sont acceptés ? Est-ce différent quand l'enfant grandit dans notre culture, mais dans une famille qui donne crédit à ces mondes-là, comme dans le cas de la petite Charlotte qui "voit" sa grand-mère, également perçue par sa maman ?

– Quand leurs patients viennent d'ailleurs, les pédopsychiatres mettent cela sur le compte de leur culture étrangère et font appel à la médiation ethnopsychiatrique. Mais lorsque c'est dans notre culture que ces phénomènes surgissent, on se trouve pris au piège de notre propre rapport au paranormal et les professionnels ne sont pas nécessairement outillés.

– Y a-t-il un cadre adapté à l'accompagnement d'un enfant qui vit de telles expériences ?

– Normalement, non. Tout dépend de l'ouverture du praticien et de son bon vouloir, mais en France c'est souvent mal compris pour les raisons que

j'ai évoquées tout à l'heure, contrairement à l'Allemagne, où il existe un réseau officiel de cliniciens, formés au paranormal, qui couvre tout le pays. Les cas de *poltergeist*²³ sont étudiés depuis plus de cinquante ans par l'IGPP²⁴ à Freiburg où le psychologue Wolfgang Fach, qui publie ses recherches, dispose d'un modèle théorique précis des expériences exceptionnelles. Mais je ne trouve pas très sain, en soi, que des unités de soin psychothérapeutiques traitent spécifiquement du paranormal, comme le centre Circée²⁵. Mon vœu est que tous les psys soient familiarisés avec cette dimension possible, que le paranormal fasse aussi partie de leur grille de lecture – et pas seulement les ethnopsychiatres²⁶. »

Le rôle du traumatisme

Donald Winnicott, pédopsychiatre devenu pionnier de la psychanalyse infantile, est connu pour ses travaux sur le développement affectif de l'enfant. Il a accordé une grande importance aux facteurs qui viennent influencer ce développement, qu'ils soient internes (tels les conflits intrapsychiques), ou externes (tels les traumatismes). Selon lui, une perte vécue par un enfant peut lui enlever sa raison de vivre ; il peut s'agir de perte dramatique comme celle d'un parent, d'un ami, ou apparemment moins grave comme celle d'un animal domestique, voire même d'une perte en apparence totalement anodine, comme celle de son jouet préféré. « *L'enfant à qui on ne laisse pas le temps de vivre ce chagrin et ce désespoir cachés se construit une fausse personnalité [...] On se plaint alors qu'il a du mal à se concentrer ou à se faire des amis*²⁷. » Car « *il faut frapper deux fois pour faire un traumatisme* », selon l'expression de Freud reprise à son compte par Boris Cyrulnik : le coup porté dans le réel ne devient traumatisme que si l'enfant subit une seconde agression qui, elle, se passe dans la *représentation* du réel. D'où le décalage, parfois, entre ce que l'adulte voit de l'événement et la manière dont il est vécu par l'enfant.

Or, dans la majorité des cas, les phénomènes de voix ou de visions commencent à survenir chez un enfant après qu'il a vécu un événement face auquel il s'est senti impuissant : c'est le cas pour 85 % d'entre eux, qu'il s'agisse d'un deuil (chez 22 % des enfants), d'un abus sexuel (4 %), d'un long séjour à l'hôpital (4 %), ou encore de tensions sérieuses au sein de la famille, déménagement ou divorce (24 %), de difficultés scolaires, brutalités ou changement d'école (24 %), etc. Seuls 14 % ont commencé à percevoir ces phénomènes sans qu'un traumatisme n'ait été vécu²⁸. Une autre étude, celle menée à Dublin par Ian Kelleher, a par ailleurs montré que si l'expérience traumatique prenait fin, cela pouvait significativement atténuer les phénomènes de voix et de visions.

Mais dans certains cas, le traumatisme peut venir *après* les voix ou les

visions et être lié à la manière dont celles-ci sont accueillies par l'entourage. En effet, un rejet systématique et violent des expériences que vit un enfant, sous prétexte qu'elles ne sont pas comprises par l'adulte, peut créer chez lui un choc qui le conduira à s'enfermer, car *« quand un adulte fait taire un enfant meurtri en le punissant au lieu de le réconforter, en manifestant son incrédulité ou ses sarcasmes, il provoque un “silence de mort” qui scinde la personnalité de l'enfant en une partie socialement acceptée et une autre, secrète, qui lui échappe. Cette zone d'ombre de sa personnalité s'impose en lui comme s'imposent les rêves. La partie non maîtrisée de sa personnalité revient en lui la nuit et réveille les problèmes enfouis qui resurgissent au cours des rêves²⁹ »*... ou des visions.

L'influence de la transmission psychique inconsciente

Bien qu'inexpliquée, la transmission d'inconscient à inconscient est une expérience courante pour les thérapeutes et la pédopsychiatre Catherine Dolto l'a souvent éprouvée avec les enfants. *« À mon sens on ne fait jamais “un” avec l'autre, mais on a accès à son non-conscient. Ce phénomène se produit sans arrêt. J'ignore par où ça passe. C'est un autre mystère. Quand on discute entre thérapeutes, la plupart connaissent cela. Peu osent en parler publiquement. Cela sonne trop magique. Mais tellement de phénomènes sont cliniquement évidents pendant des années, avant qu'on en trouve le support théorique. Là, il y a deux écoles : soit on récuse la clinique [l'expérience] au nom de l'absence de théorie pour l'accueillir ; soit on s'incline devant la clinique, ou l'expérience, en disant : “Voilà une expérience inexplicable.” Je préfère la seconde attitude, qui est la seule scientifique selon moi, quitte à prendre le risque de passer pour un idiot. Il fut un temps où les chirurgiens opéraient les bébés sans anesthésie, en traitant d'imbéciles ceux qui protestaient sans apporter la preuve formelle d'une souffrance chez le bébé. Osons parfois passer pour des imbéciles, en attendant que la science vienne donner raison à nos hypothèses³⁰. »*

De fait, *« la transmission d'inconscient à inconscient est un des points aveugles de la pensée freudo-lacanienne »*, affirmait le psychanalyste Didier Dumas dans son essai *L'Ange et le Fantôme³¹*. Depuis Freud, les choses n'ont guère évolué sur le sujet : le phénomène, que d'aucuns désigneraient comme une forme de télépathie, relève du mystère tout comme d'ailleurs l'inconscient lui-même, ainsi que son mode de fonctionnement. Un mystère qui n'est sans doute pas étranger aux qualités de l'inconscient, *« atemporel et aspatial »* dont *« les causalités nous échappent »*, soulignait le psychiatre Serge Tribolet.

On peut malgré tout formuler l'hypothèse que ce lien invisible entre des inconscients plonge ses racines dans la toute petite enfance, lorsque l'enfant,

« avant d'entrer directement en contact avec le monde extérieur, se développe en utilisant la mère comme médium, se servant de ses échanges sensoriels, psychiques et émotionnels³² ». La psychologue Patricia Serin insiste elle aussi sur ce continuum mère-enfant qui, dans la toute petite enfance, crée un lien entre l'inconscient de la mère et celui de l'enfant. « *La transmission de pensée est très fréquente chez les enfants, observe Patricia Serin. Les enfants dépendent entièrement de leur environnement pour survivre, ils y sont très attentifs et sont particulièrement connectés à l'inconscient de leurs parents. Tout ce qui appartient à l'inconscient familial et qui n'a pas été réglé resurgit par exemple souvent au stade du triangle œdipien [lorsque l'enfant, entre 3 et 5 ans, prend conscience de la relation triangulaire qui existe entre lui et ses deux parents]. Les enfants ont une très grande intuition. On observe cela chez tous les enfants, jusqu'à la période de latence, vers 5 ou 7 ans. À ce stade-là ça change car ils doivent se centrer sur la vie extérieure, ils sont sollicités par l'école... Mais jusqu'à cette période, l'enfant est étroitement lié aux connaissances, conscientes et inconscientes, des adultes autour de lui. Il est dans une lecture totalement intuitive de ce "bain d'informations" spatial et temporel dans lequel il est plongé. C'est pour cela qu'un enfant s'exprime parfois sur ce qui n'a jamais été parlé dans la famille.* »

C'est d'ailleurs pour cette raison que Françoise Dolto, la « mère » française de la psychanalyse d'enfants, affirmait : « *Un enfant qu'on amène en consultation est très souvent le symptôme de ses parents*³³ »...

Renaud Évrard se souvient d'un de ses patients qui, dans son lien à l'invisible, a révélé une situation qui concernait sa mère. « *Il s'agissait d'un enfant de 8 ans. L'enfant avait été envoyé en CMP [centre médico-psychologique] à cause de comportements bizarres survenus du jour au lendemain : il se renfermait sur lui, ce n'était plus du tout le même. Il avait accepté de parler à sa mère, à qui il avait expliqué qu'il voyait des entités, trois en particulier, qui le tourmentaient. Ce fut très difficile pour la mère d'entendre cela, jusqu'à ce qu'elle accepte qu'elle-même, quand elle était plus jeune et encore parfois aujourd'hui, vivait aussi de tels phénomènes. Elle avait refoulé cet aspect de sa vie, et il lui avait fallu un certain temps pour qu'elle le réenclenche. Elle a consulté un magnétiseur radiesthésiste qui a réussi à débloquer certaines choses, mais son fils nous avait été envoyé, au Circée, par la psychologue du CMP. Celle-ci sentait qu'il y avait une composante paranormale, mais elle ne voulait pas la traiter.* »

Comme l'ont raconté plus haut certains enfants, percevoir les défunts conduit à envisager leur existence comme une évidence. Mais pour les psys dont l'inconscient est le pivot de la réflexion, l'explication est différente : si les morts peuvent effectivement revenir nous hanter, ce ne serait pas grâce à leur existence propre, mais plutôt à cause des traces qu'ils auraient laissées en nous – dans notre inconscient. Ainsi, dans *Notules sur le fantôme*, le psychanalyste Nicolas Abraham écrit que « *tous les morts peuvent revenir* », et singulièrement ceux qui ont été frappés d'infamie ou qui ont emporté dans

leur tombe un épisode inavoué de leur vie ou de la famille. Selon lui un fait demeure certain : *« Le “fantôme” sous toutes ses formes est bien l’invention des vivants. [C’est] aussi un fait métapsychologique. C’est dire que ce ne sont pas les trépassés qui viennent hanter, mais les lacunes laissées en nous par les secrets des autres. »* Si certains défunts viennent « visiter » les vivants, cela n’est dû qu’aux empreintes que les morts ont laissées dans l’inconscient de leurs proches. Ce sont les proches qui, malgré eux, redonnent vie aux défunts, et particulièrement aux défunts qui sont partis avec un secret impossible à révéler : *« Ce que tu as enterré dans ton jardin ressortira dans celui de ton fils »*, dit un proverbe arabe...

Nicolas Abraham conclut en affirmant : *« Le fantôme des croyances populaires ne fait donc qu’objectiver une métaphore qui travaille dans l’inconscient : l’enterrement dans l’objet [le défunt] d’un fait inavouable »*, qui résulte *« du passage de l’inconscient d’un parent à l’inconscient d’un enfant³⁴ »*. Une sorte d’appropriation de l’inconscient familial par l’enfant, qui involontairement tente de raccommode*« les déchirures de l’impensé généalogique »*, pour reprendre les termes de Didier Dumas³⁵.

Du point de vue de Nicolas Abraham, les revenants existent donc, mais pas comme des entités à part entière. Les médiums affirment le contraire, quand ils disent entrer en contact avec des morts qui continuent d’avoir une existence et une volonté propres, leur permettant d’engager de véritables dialogues avec les vivants – allant même jusqu’à les interrompre, comme s’ils faisaient preuve d’une intention personnelle et indépendante³⁶.

Pour sa part, la psychologue Sabrina Philippe du réseau de l’INREES ne souhaite pas se prononcer. *« J’ai entendu et lu bien des témoignages de personnes ayant des visions diverses, que l’on ne peut pas vraiment expliquer à ce jour. Il ne peut pas y avoir une seule réponse à la question de savoir ce que sont ces visions car au fond, personne ne peut affirmer quoi que ce soit en la matière. Ce qui est certain en revanche, c’est que si de telles manifestations sont perçues par différentes personnes, c’est qu’elles existent quelque part. Qu’il y a peut-être d’autres mondes, parallèles au nôtre. »* Elle poursuit en affirmant que, si les troubles psychopathologiques existent malheureusement bel et bien, nous ne saurions réduire tous les comportements et toutes les perceptions hors normes à ces troubles, car *« c’est en alliant la modestie de ne pas tout savoir, la prudence de ne pas tout interpréter, et l’ouverture sur de nouveaux champs possibles, que nous pourrions sans doute, en tant que soignants, être les plus justes et les plus efficaces dans nos prises en charge »*.

Pour ne pas conclure

Comme on l’a constaté, les explications données au lien avec l’invisible, sous toutes ses formes, varient d’un psy à l’autre. Le lien au(x) monde(s)

invisible(s) ne fait pas partie de la formation de base des psychiatres, pédopsychiatres et psychologues occidentaux (ou occidentalisés). Seuls ceux qui se sont penchés sérieusement sur la question de l'extraordinaire sont donc suffisamment outillés pour pouvoir *penser* le phénomène et pour l'accueillir. Les autres, selon leur formation universitaire, sont conduits à envisager ces phénomènes soit comme des productions de l'inconscient, soit comme des conséquences de dérèglements biochimiques.

Certains pysy envisageant pourtant que les manifestations de l'invisible soient autre chose que des manifestations de l'inconscient. Ainsi, dans *Les États étranges de la conscience*, le pédopsychiatre Jean-Pierre Valla (par ailleurs professeur à la faculté de médecine de Montréal) a étudié ces états qu'il qualifie d'« inhabituels », « inattendus », « insolites », des états où le connu se mélange à l'inconnu mais qui n'impliquent pas nécessairement l'anormalité. On a vu plus haut que ces « états étranges de la conscience » étaient interprétés comme des expériences religieuses jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Plus tard, Freud les classa sans ambiguïté parmi les phénomènes pathologiques – la réflexion de Freud avait pris pour point de départ la description faite par Romain Rolland d'une sensation illimitée, sans frontières, « océanique », que l'écrivain distinguait de la religion et disait être commune « à des millions d'hommes actuellement existants ». Jean-Pierre Valla constate que « toute étrangeté qui fait irruption dans la conscience est aujourd'hui considérée comme du matériel psychique provenant de l'inconscient ». Or, ce pédopsychiatre remet en cause ce postulat issu de la psychanalyse freudo-lacanienne, car pour lui au contraire « les états étranges de la conscience diffèrent de l'état normal par l'introduction, au niveau de la conscience, d'éléments inconnus qui ne proviennent pas de l'inconscient. Ces éléments inconnus se mélangent aux éléments connus sans que la vigilance ne soit affectée³⁷ ».

1. Rappelons que près des deux tiers des enfants qui entendent des voix ont aussi des visions.
2. Bhikkhu Dick Silaratano, *Mae Chee Kaew : Her Journey to Spiritual Awakening and Enlightenment*, Forest Dhamma Books, 2009, p. 37.
3. Caroline Eliacheff et Ginette Raimbault, *Les Indomptables. Figures de l'anorexie*, Poches Odile Jacob, 2001, p. 233.
4. Donald W. Winnicott, *L'Enfant, la Psyché et le Corps*, Petite Bibliothèque Payot, 2013, p. 123.
5. À propos de l'étude scientifique de la médiumnité et de ses résultats, cf. Samuel Socquet, *Contact avec l'au-delà*, Éditions de la Martinière, p. 93-107.
6. R. Sheperd, J. Johns, H. Taylor Robinson, « Introduction », in *L'Enfant, la Psyché et le Corps*, op. cit., p. 11.
7. Louise J. Despert est l'auteur de *The Inner Voices of Children* (« Les voix intérieures des enfants »), Simon and Schuster, 1975.
8. Joachim Soulières, *Les Enfants et le Paranormal*, op. cit., p. 73 sqq.
- 9.

- Anne Gatecel, *L'Imaginaire*, Bayard Jeunesse, 2004, p. 9.
10. Stuart Kirk et Herb Kutchins, *Aimez-vous le DSM ? Le triomphe de la psychiatrie américaine*, Les Empêcheurs de penser en rond, 1998, p. 140.
11. Voir à ce propos Maurice Corcos, *L'Homme selon le DSM. Le nouvel ordre psychiatrique*, Albin Michel, 2011.
12. « On surtraite l'hyperactivité », *La Recherche*, n° 465, juin 2012, p. 52 *sqq.*
13. Voir note 1, p. 79.
14. R. Évrard et P. Le Maléfán, « Une marge de la psychopathologie contemporaine : les "enfants indigo" », art. cit.
15. Sami Timimi, « Children who hear voices : The role of psychiatric treatment », in Sandra Escher et Marius Romme, *Young People Hearing Voices*, *op. cit.*, p. 11, 47.
16. Étude citée dans *Courrier international*, n° 820, juillet 2006.
17. K.M.J. Dieren et al., « Neuroimaging of voice hearing in non-psychotic individuals : a mini review », *Frontiers in Human Neuroscience* vol 6, n° 111, 2012, p. 4.
18. *Ibid.*, p. 1.
19. « Nous devons soigner la souffrance enfantine », *La Recherche*, n° 465, juin 2012, p. 52 *sqq.*
20. Sami Timimi, art. cit., p. 43. Selon le *Lexique de santé mentale*, la psychose se définit comme une « maladie mentale comportant une atteinte globale à la vie psychique (opérations intellectuelles, vie affective, comportements) ».
21. C. Eliacheff et G. Raimbault, *Les Indomptables*, *op. cit.*, p. 233.
22. « Psychotic symptoms in young people without psychotic illness : mechanisms and meaning » et « Clinicopathological significance of psychotic experiences in non-psychotic young people : evidence from four population-based studies », *British Journal of Psychiatry*, n° 201, 2012, p. 4 et p. 26-32.
23. Bruits inexpliqués, déplacements ou disparition d'objets, etc.
24. L'Institut für Grenzgebiete der Psychologie und Psychohygiene est spécialisé dans l'étude des états modifiés de conscience, des expériences exceptionnelles, des relations esprit-matière, etc.
25. Le Centre d'information, de recherche et de consultation sur les expériences exceptionnelles, cofondé par Renaud Évrard, publie des recherches académiques et dispose d'un service de consultations psychologiques.
26. L'ethnopsychiatrie prend en compte le système de référence culturelle du patient, ses croyances et son langage.
27. Donald W. Winnicott, *L'Enfant, la Psyché et le Corps*, *op. cit.*, p. 88.
28. Sandra Escher et al., « Independent course of childhood auditory hallucinations : a sequential 3-year follow-up study », *British Journal of Psychiatry*, n° 181 (suppl. 43), 2002, p. s14.
29. Boris Cyrulnik, *Les Vilains Petits Canards*, *op. cit.*, p. 222-223.
30. Catherine Dolto in Patrice Van Eersel, *Mettre au monde*, Albin Michel, 2008, p. 143-144.
31. Didier Dumas, *L'Ange et le Fantôme*, Les Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1985, p. 113-114.
32. Joachim Soulières, *Les Enfants et le Paranormal*, *op. cit.*, p. 62.
33. Françoise Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, Seuil, 1982, p. 11.
34. Nicolas Abraham et Maria Torok, *L'Écorce et le Noyau*, Flammarion, 1987, p. 426-428.

35. Didier Dumas, *L'Ange et le Fantôme*, *op. cit.*, p. 36.
36. Voir par exemple le récit d'une séance de médiumnité publique avec Florence Hubert, interrompue par les défunts, ou l'étonnant dialogue entre Henry Vignaud et un défunt qui « intervient » spontanément dans sa conversation, in *Contact avec l'au-delà*, *op. cit.*, p. 13, 43.
37. Jean-Pierre Valla, *Les États étranges de la conscience*, PUF, coll. « Psychiatrie ouverte », 1992, p. 12-13.

Charlotte, 7 ans : « Je parle avec des anges »

Charlotte a 7 ans. Charlotte est en vacances. On se rencontre dans une grande ville près de chez elle. J'avais proposé à sa mère de faire le trajet pour les trouver chez elle, parce que je pensais que Charlotte se sentirait plus à l'aise dans sa maison pour parler au journaliste, un adulte inconnu. Mais sa mère a opté pour un rendez-vous dans une pâtisserie : *« On est très gourmandes toutes les deux et on aime bien essayer des nouveaux endroits, pendant les vacances scolaires. »* À défaut du cocon familial, les gâteaux placeront donc la rencontre sous le signe de la douceur.

Charlotte porte une jupe bleu marine, un gilet rose et un grand manteau qui descend jusqu'à ses chevilles. Une large écharpe de laine protège son cou. Elle me montre un grand sac que sa mère porte. Dedans, un bonnet et des gants en laine *« pour ce soir, quand on rentrera à la maison »*. Même s'il règne une douceur printanière dans la ville, quand un nuage cache le soleil la température chute d'un coup : dans quelques jours, c'est la Toussaint.

On s'installe à l'étage, qui fait office de salon de thé. Les tables autour de nous sont vides. Charlotte commande au serveur un macaron au chocolat mais quand il arrive elle est très déçue : *« Il est tout petit ce macaron ! »* Le serveur lui explique que c'est pourtant le grand modèle qu'il lui a apporté. *« Mais moi j'en ai déjà mangé des plus grands que ça ! »*

Charlotte regarde son assiette, mi-boudeuse, mi-rieuse. Quand je lui propose de partager ma tranche de gâteau au fromage blanc, assez grande pour rassasier deux gourmands, la moue s'estompe. Elle est ravie de goûter à une autre pâtisserie. Sous sa frange, deux grands yeux pétillent. Elle éclate de

rire, puis elle devient soudain très sérieuse quand, le serveur parti, elle nous montre du doigt sa grand-mère qui vient de s'installer à la table d'à côté.

« Mamie boit du thé, mais son chien Manouche monte sur la table et veut boire dans sa tasse. Il est comme ça, son chien, il aime bien boire du thé ; Mamie lui dit : “Descends, ne bois pas mon thé.” »

Charlotte désigne la place à laquelle elle voit sa grand-mère. Pour moi la table est vide... Quand j'explique à Charlotte que je n'y vois ni vieille dame ni chien buveur de thé, Charlotte ne se démonte pas. Elle fronce un instant les sourcils comme pour se concentrer et poursuit : « Tout à l'heure j'ai senti sa présence mais là, je la vois. Elle te dit bonjour. Elle t'aime bien, poursuit Charlotte, qui a d'emblée opté pour le tutoiement. Ma grand-mère n'est pas comme une mamie. Elle se met plutôt en jeune, comme ma maman. Elle m'a expliqué que si par exemple tu meurs tout vieux, quand tu montes au ciel tu peux te remettre tout jeune. Mes deux autres grands-mères viennent des fois me faire un coucou, sauf qu'elles se mettent en vieilles (en tout j'ai trois grands-mères, parce que mon autre grand-père s'est marié deux fois).

– Quand tu vois tes grands-mères, elles ont quelle apparence ? Tu les vois comme nous ?

– Oui, je les vois comme si c'était des personnes réelles. Sauf qu'elles vont plus vite, parce qu'elles n'ont pas de pieds. À la place, il y a de la lumière un peu transparente. Pour se déplacer, c'est comme si elles flottaient un peu. »

Une expérience empirique

Quand Charlotte a parlé pour la première fois de « ces gens-là » à ses parents, elle les a décrits comme des personnages vivants, puisque c'est ainsi qu'ils lui apparaissent et qu'en plus ils lui parlent. Un enfant qui entend des voix, tout comme un enfant qui voit de tels personnages « invisibles », ne distingue pas toujours ces rencontres de celles qu'il fait avec les êtres de chair et de sang qui l'entourent – c'est d'ailleurs la raison pour laquelle ces visions d'inconnus peuvent être si effrayantes. C'est aussi pour cette raison que, dans les témoignages des enfants, je n'ai pas utilisé le mot *hallucination* – ce terme ne fait pas partie du registre de l'enfance – mais *visions*, *voix* ou *perceptions*, qui décrivent ces phénomènes du point de vue de l'enfant et de ses ressentis. Qualifier d'emblée ces phénomènes d'« hallucinations » reviendrait à se situer dans un registre médical, à poser un diagnostic et à choisir une explication parmi toutes les interprétations possibles : une hallucination se définit comme une « *perception sans objet, c'est-à-dire sans stimulus extérieur de l'organe sensoriel concerné*¹ ». Or pour l'enfant, sa perception est bien liée à un objet qui lui est extérieur. Ces personnages que les adultes disent « invisibles » ont pour l'enfant une existence propre, car il les perçoit avec ses sens : il les voit,

les entend, parfois même sent leur odeur ou perçoit leur contact sur sa peau. Il vit une « expérience immédiate » c'est-à-dire une « *expérience simplement empirique, qui considère comme données objectives la réalité telle qu'elle apparaît à la perception directe*² ».

Au contact de son entourage – adultes ou enfants de son âge –, l'enfant réalise peu à peu que les personnes qu'il entend, qu'il voit ou qu'il ressent ne sont pas forcément perçues par les autres. En fonction de son interlocuteur, l'enfant s'entendra donner des explications différentes : certains adultes lui expliqueront que ce qu'il croit voir ou entendre n'est que pur produit de son imagination ; s'il persiste, d'autres le penseront fou ; d'autres encore abonderont en son sens, lui expliquant qu'à côté de la réalité matérielle et tangible il existe en effet d'autres niveaux de réalité, invisibles, voire immatériels. Bref, si l'enfant questionne ses parents, ceux-ci lui répondront selon leurs croyances, leur vision du monde, leur système de représentation. Pour la mère de Charlotte, c'est une certitude : les défunts continuent d'exister « ailleurs ». Elle a donc donné cette explication aux visions de sa fille, laquelle a trouvé en sa mère une interlocutrice avec qui parler librement. Pour qu'elle intègre la différence entre les gens vivants et les gens « *avec de la lumière un peu transparente à la place des pieds* », sa mère a proposé à Charlotte de désigner ces derniers sous le terme d'*anges*. Cette dénomination est désormais intégrée à leur langage à toutes les deux.

Lorsque sa grand-mère lui est apparue pour la première fois, Charlotte était encore toute petite mais elle se souvient très bien de cette rencontre.

« On habitait dans notre maison d'avant. J'avais un jouet-voiture et je jouais avec. J'étais dans le salon. Il y avait aussi un monsieur, il était souvent là. Il n'avait pas pu avoir d'enfant et il m'aimait bien. Soudain, j'entends : "Pars ! Pars ! Arrête de l'embêter." C'était une dame qui parlait au monsieur. Je la voyais pour la première fois. Je ne savais pas encore que cette femme était ma grand-mère parce que je ne la connaissais pas : elle est morte avant ma naissance. Mais plus tard, j'ai vu la photo de cette dame-là dans un album. Elle était dans un cadre un peu en rond. J'ai dit à mes parents que je la connaissais. Ils m'ont répondu : "C'est ta grand-mère paternelle. Tu ne l'as pas connue, elle est morte avant ta naissance." Alors, la deuxième fois que je l'ai vue, je l'ai appelée grand-mère. Elle m'a demandé comment je savais. Je lui ai dit que j'avais vu sa photo dans l'album. Quand je n'arrive pas à dormir, elle me raconte une histoire puis je m'endors. Elle a un livre, mais elle me le transmet dans ma tête. Ce ne sont pas les mêmes histoires qu'ici.

– Et le monsieur à qui elle a demandé de partir, c'était qui ?

– Un ange. Ce monsieur-ange venait souvent dans ma maison d'avant. »

À la question de savoir comment elle peut être certaine que ces apparitions n'existent pas juste dans sa tête, Charlotte répond qu'elle les voit avec la même précision qu'elle voit les vivants, et qu'ils lui parlent. Elle a appris à distinguer les « anges » des vivants grâce à leur absence de pieds et à la lumière qu'ils ont à la place. Elle explique que d'autres personnes viennent

la voir à la maison, comme cette dame qui s'appelle Marina.

« Marina voulait avoir des petits-enfants mais n'en a pas eu. C'est une voisine, mais je lui ai demandé de l'appeler Tata Marina. Quand elle vient, il y a toujours un parfum de pommes-fleurs.

– De pomme-cannelle, plutôt », corrige sa mère.

Cette dernière précise qu'elle aussi perçoit certaines de ces « présences » : « *Ça peut être une odeur, comme avec Tante Marina, ou bien une sensation de froid. Il m'arrive aussi de les voir mais ce n'est pas systématique.* » Il n'est pas rare que ce genre de perceptions soit partagé au sein d'une même famille, mais cela est loin d'être systématique.

Pas besoin de mettre de chaussures !

Pendant les moments où l'on échange avec sa mère, Charlotte se met à jouer avec un porte-clefs en forme de tour Eiffel rose. À brûle-pourpoint, Charlotte revient dans l'échange. « *J'ai une copine que je me suis faite, qui est morte. Elle s'appelle Léa.* »

Depuis qu'on a commencé notre échange, c'est la première fois que Charlotte utilise le mot *morte* pour désigner l'une de ces apparitions. Elle décrit Léa avec « des cheveux en vague, comme ça [de sa main gauche, Charlotte fait un geste de vague le long de ses cheveux], un peu dorés. Elle se met très souvent des robes. Elle a un bandeau, qui change de couleur. Un jour, elle m'a montré tous ses bandeaux, alors c'est comme ça que je la reconnais. Et puis, je reconnais son visage aussi. Léa, ce n'est pas son vrai nom, avant elle s'appelait autrement. Ma grand-mère m'a dit qu'au ciel on pouvait changer de prénom et que Léa l'avait fait. Elle a le même âge que moi.

– Non Charlotte, elle est plus grande que toi, intervient sa mère.

– Non non ! On a le même âge ! » rétorque Charlotte à sa mère, à qui elle explique : « En taille, elle est un plus grande que moi, mais elle a 7 ans elle aussi. » Puis, se retournant vers moi : « Elle non plus, je ne vois pas ses pieds. Elle a juste une lumière transparente en bas des jambes. C'est pratique, elle n'a pas besoin de mettre de chaussures ! »

Charlotte éclate de rire et reprend.

« Elle peut marcher dans le vide, comme si elle n'avait pas de sol. Un jour, je lui ai demandé comment elle faisait pour marcher sans bouger les pieds. Elle m'a répondu que ma grand-mère lui avait appris. Quand elle court avec moi, elle peut aller très vite, mais c'est différent, je sais qu'elle n'est pas vivante comme nous : par exemple, avec mes copines de l'école on joue à attraper les garçons, mais pour elle c'est trop dur. Sa main passe à travers eux, alors elle ne veut plus jouer. Parfois elle vient avec des ailes d'ange. Quand ils ont des ailes, il y a une lumière qui brille tout autour d'eux. Elle peut me parler dans ma tête et moi je lui parle aussi comme ça. Des fois, je ne la vois

pas, elle se fait transparente mais je sens son énergie. Comme là, je la sens. Elle me dit : “Tu lui dis bonjour ?” »

À la question de savoir si c’est elle qui déclenche l’apparition de sa copine invisible, Charlotte répond que c’est parfois elle qui l’appelle, mais parfois elle vient d’elle-même. En l’occurrence, là elle ne lui a pas demandé de venir. Elle poursuit : « Ce qui est bien c’est que dans ma tête je peux jouer avec elle aux échecs. On gagne toutes les deux. J’ai appris à l’école : on pouvait choisir échecs ou multisports, moi j’ai voulu m’inscrire aux deux. On avait le droit. On peut aussi s’entraîner aux échecs à la bibliothèque, sur l’ordinateur. De temps en temps, je vois Léa dans la cour de récré. C’est une supercopine mais je ne peux pas lui parler en face des autres, sinon mes copines de l’école ne me croiraient pas et se moqueraient de moi. Maman ne veut pas que je raconte tout ça. »

Charlotte avale une dernière bouchée de macaron, pose sa petite cuillère et attrape sa tour Eiffel qu’elle triture entre ses doigts. L’anneau du porte-clefs fait *clic clic* sur la table. Après quelques instants de silence, Charlotte explique que ça fait trois ans qu’elle joue avec sa copine Léa.

« La première fois que je l’ai vue, j’étais dans la cuisine et j’embêtais mon lapin Paco. Elle a traversé la porte d’entrée et je me suis dit : “De toute façon, j’ai maman donc je n’ai rien à craindre : quand elle arrive, elle leur fait peur [aux apparitions]”. Mais Léa, j’ai senti qu’elle était gentille. Elle était toute triste, elle m’a demandé : “Tu peux m’aider à retrouver mes parents ?” Des fois je peux ressentir quelques sentiments des gens : elle, j’ai senti qu’elle était désespérée. Elle était toute perdue. Comme quand on se perd dans un magasin. Elle n’arrivait pas à retrouver sa maison. Alors j’ai dit : “D’accord, je demanderai à ma maman et tu pourras revenir.”

– Un soir, je l’ai sentie entre nous, raconte sa mère. On était devant la télévision, j’ai senti un poids se poser entre nous deux. C’était Léa. Elle avait une énergie toute fraîche.

– Un jour alors que je jouais à poursuivre le chat, j’ai revu Léa. Ma grand-mère est arrivée et lui a dit : “Viens, s’il te plaît, je ne vais rien te faire”, alors elles sont parties toutes les deux. À mon anniversaire, Léa est venue avec un cadeau mais je n’ai pas pu l’ouvrir : il voltige ! Elle a bien aimé les toboggans et les jeux où on est allées avec mes autres copines ce jour-là. Léa avait un grand frère. Je ne l’ai jamais vu mais il est en vie. Elle va le voir, mais lui ne la voit pas : elle peut toucher ses jouets sans qu’il lui crie dessus ! Il a plein de jeux, son frère. De temps en temps, elle invite des copines à elle pour jouer dans son ancienne maison. Elle ne veut pas me montrer ses copines, elle dit qu’elles sont trop timides.

– Ta copine invisible Léa, elle a pu retrouver la maison de ses parents, alors ?

– Oui, c’est ma grand-mère qui l’a emmenée avec elle dans les nuages. Tu sais, on peut voir des choses qu’on ne voit pas en bas. Là-haut, il y a comme un parchemin. Quand quelqu’un est mort, sa maison s’affiche sur le

parchemin avec toutes les maisons, et le nom des rues, les adresses, et tout. Comme ça, ils peuvent retrouver leur maison. Moi je ne peux pas le voir, c'est ma grand-mère qui m'a expliqué. Elle m'a aussi expliqué que les anges ne se reposent jamais, c'est pour ça que parfois la nuit j'en vois dans ma chambre. Sauf les enfants-anges : ma grand-mère m'a dit qu'eux doivent dormir. »

Charlotte interrompt son récit. Depuis qu'on s'est installés ici, quelques consommateurs ont pris place à l'étage de la pâtisserie et chaque fois que l'un d'eux passe près de notre table, Charlotte le surveille du coin de l'œil et se met aussi à surveiller ses propos, à baisser imperceptiblement la voix pendant un instant.

On peut admettre qu'un enfant parle à un ami invisible, même les pédopsychiatres les plus orthodoxes n'y trouvent rien à redire – on l'a vu avec les « compagnons imaginaires ». En revanche, entendre une toute jeune fille évoquer avec le naturel de Charlotte sa relation avec une copine qui, en réalité, est une morte, en choquerait plus d'un ; certains qualifieraient même ce phénomène de pathologique. Charlotte en a déjà conscience et dans cet espace public où on la rencontre, elle demeure attentive aux mouvements des gens autour de nous. Elle regarde les quatre personnes qui se sont assises à la table voisine, celle-là même où Charlotte a dit avoir vu sa grand-mère buvant du thé avec son petit chien. Est-ce que sa grand-mère a dû leur céder sa place ?

« Ben non, parce qu'elle peut faire apparaître une deuxième table, juste au-dessus. Au ciel on peut faire ça. Léa aussi, elle peut. Elle me dit que si elle veut jouer avec un jouet, il apparaît devant elle, dans le ciel. Comme ça elle peut jouer tranquille. Quand elle vient dans ma maison elle fait apparaître ses poupées à elle mais je ne peux pas jouer avec : ma main passe à travers. Comme elle avec mes poupées à moi. Ce qu'on préfère, c'est jouer à cache-cache. Et aussi créer des aventures qu'on s'invente. On se parle dans la tête. Des fois elle me dit : “Attends, je me déguise” et en deux secondes elle est déguisée ! Moi je lui ai dit qu'on n'a pas besoin de se déguiser, qu'on a le droit d'imaginer. »

Les enfants « entendeurs de voix »

Au début de notre rencontre, Charlotte a dit avoir accepté de parler de ses apparitions pour tous les autres enfants qui n'ont pas la chance de pouvoir tout raconter à leur maman, comme elle. Pour ceux qu'on prend pour des fous parce qu'ils voient des gens que leurs parents ne voient pas, ceux à qui on veut donner des médicaments *« juste parce que les grands ne comprennent pas ce qu'ils vivent »*.

Charlotte n'est pas un cas isolé. Comme le révèlent les recherches de Kelly Diederer, de l'université de Cambridge, 10 à 15 % d'enfants et

d'adolescents (sans troubles psychotiques) présenteraient des perceptions auditives du même type que Charlotte³. Une autre étude, menée à Dublin, a fait parler d'elle après sa publication en 2012 car elle affirmait que plus de 20 % des enfants de 11 à 13 ans interrogés ont déjà eu une expérience d'« hallucinations auditives ». Cependant, parmi ces enfants, près de 60 % souffraient, en outre, de troubles psychiatriques.⁴

Afin de mieux comprendre le *contenu* de ces expériences telles que les enfants les vivent, il convient de se pencher sur une autre étude, déjà citée au chapitre précédent. Cette étude a été menée par une équipe dirigée par le Dr Sandra Escher, chercheuse à l'Université de Birmingham, avec le Dr Marius Romme, professeur de psychiatrie à la faculté de médecine de Maastricht pendant vingt-cinq ans. Ces chercheurs ont rencontré des enfants de plus de 8 ans qui disaient avoir des perceptions auditives, visuelles, etc. Ils ont publié leurs résultats en 2002 dans le *British Journal of Psychiatry*. Parmi les études publiées sur le thème dans des revues scientifiques à comité de lecture – le modèle des revues qui publient les travaux scientifiques –, leur recherche est singulière à plusieurs titres. Elle est l'une des rares qui détaille de manière systématique le *contenu* des expériences ; menée sur trois années, elle permet d'observer *l'évolution* des phénomènes ; la moitié des enfants qu'ils ont rencontrés ne sont ni suivis par un psy ou un autre thérapeute, ni pris en charge par le système de santé, cette étude donne donc aussi la parole à des enfants dont les perceptions ne génèrent pas de souffrance, à la différence de la plupart des autres recherches qui portent sur des enfants diagnostiqués psychotiques, ou souffrant de troubles psychiques ; enfin, l'étude conduite par Sandra Escher est menée avec un échantillon suffisamment large d'enfants pour être exploitée sur le plan statistique⁵.

Cette étude-là ne se contente pas de mesurer l'occurrence des voix et des visions chez les enfants, mais elle explore le phénomène lui-même : dans les entretiens qu'ils ont conduits, les chercheurs ont interrogé ces enfants sur les phénomènes qu'ils vivent, dressant une véritable cartographie de ces expériences – durée, fréquence, contenu, lieu et heure de leur apparition, relation de l'enfant avec ces phénomènes, etc. On apprend ainsi que chez deux enfants sur trois, les voix sont aussi accompagnées de perceptions visuelles, comme chez Charlotte. Cette recherche révèle aussi que 80 % des enfants interrogés entendent, comme Charlotte, plusieurs voix, qu'ils perçoivent le plus souvent dans un lieu précis comme la maison, ou l'école. Seuls 16 % de ces enfants reconnaissent la voix principale comme celle d'un proche. Les chercheurs se sont également penchés sur les explications données par les enfants à leurs propres perceptions visuelles et auditives : 38 % d'entre eux interprètent ces voix ou ces visions comme étant un contact avec des défunts, avec un autre monde ou avec d'autres planètes.

Les interprétations données par les enfants les plus jeunes sont parfois liées à la manière dont les parents eux-mêmes expliquent le phénomène. En effet, « *la capacité à utiliser la réalité externe* [ici, l'explication donnée par

les parents] *pour modifier la réalité interne ou les fantasmes les plus profonds est caractéristique de la petite enfance, les enfants d'âge scolaire ou les adultes étant moins souples de ce point de vue-là*⁶ ». Pour Charlotte, qui a fait siennes les interprétations de sa mère, ces voix et ces apparitions sont le fait de défunts – qu'elle appelle, comme nous l'avons vu, « *les anges* ».

La mère de Charlotte date les premières apparitions de Charlotte d'une période où elle ne parlait pas encore. Lorsqu'elle les évoque, elle en parle comme d'une expérience éprouvante et incompréhensible : elle se souvient des yeux angoissés de sa fille, de son visage de panique qui n'avait rien à voir avec le visage qu'elle avait quand elle sortait d'un simple cauchemar.

« Ah oui, confirme Charlotte. Je me souviens, toute petite, je n'arrêtais pas de pleurer ! Je voyais des gens mais je ne comprenais pas. C'était avant Léa. Par exemple, je voyais un monsieur avec une chemise et une cravate. Il était assez vieux. Il venait tout le temps, il me disait bonjour et il restait près de moi, à me regarder. Ça me faisait peur. Il venait la nuit : j'avais les yeux ouverts et je le voyais.

– À l'époque, elle était trop petite pour m'expliquer. Elle se mettait à hurler, à hurler... Je ne savais pas ce qui se passait. Je suis restée longtemps avec elle, à dormir dans un lit à ses côtés. Ça se passait quand elle avait 1 an et demi, 2 ans. Mais ce n'est que bien plus tard, vers 4 ans, qu'elle m'a expliqué qu'il y avait un monsieur dans sa chambre. Elle le voyait très précisément, au point de pouvoir le décrire physiquement. »

Lors d'un entretien précédent, auquel Charlotte n'était pas présente, sa mère a évoqué des recherches qu'elle avait effectuées auprès des anciens propriétaires de la maison : ils avaient un fils qui était mort, dans la maison, des suites d'un accident de moto, et qui occupait précisément la même chambre que Charlotte. Sa mère a pu voir la photo de cet homme : « Elle correspondait à la description que Charlotte faisait du monsieur qu'elle voyait la nuit. Je pense que c'est lui qui revenait. Il avait un côté plutôt protecteur avec elle, mais comme il était étranger à notre famille il lui faisait peur. »

Charlotte poursuit son récit.

« Oui, j'avais une grande chambre. Ma grand-mère m'a expliqué qu'elle a fait partir le monsieur, pour ne pas causer plus d'ennuis. C'est vrai qu'après, ça allait mieux : avant il était là puis d'un coup, hop ! Il s'est évaporé. Elle m'a expliqué que là-bas, il y a une géante lumière. On rentre dedans, on pense très fort dans son cœur à quelle destination on veut aller et là, pffft... On y est ! On n'a même pas besoin de prendre le train. Pour un rendez-vous, c'est pratique. Surtout quand on est en retard ! » conclut Charlotte en éclatant de rire.

Une lumière géante dans laquelle on entre ? Sa mère intervient pour traduire :

« Ce monsieur n'était pas "passé" et Grand-Mère a dû lui montrer le chemin pour rejoindre l'autre côté : la "géante lumière" dont Charlotte parle c'est en fait le passage vers le monde des défunts.

– Je mets une lumière quand je dors, sinon je vois des choses qui bougent dans le noir. Je n’aime pas, j’ai l’impression que quelqu’un me hante. Par exemple avant, dans ma chambre, j’avais une espèce de truc en Playmobil qui fait de la musique. Un soir, à minuit, il s’est mis à jouer tout seul. Ça m’a réveillée, je me suis levée et me suis demandé ce qui se passait, mais je n’ai rien vu, alors je suis retournée dans mon lit. Une minute après, ça recommençait et j’ai vu quelqu’un dans la chambre. Il passait super vite, il avait les cheveux un peu noirs ou bruns ; il traversait la chambre en zig-zag et ça déclenchait la musique.

– En fait, dès qu’il passait devant le jouet, la musique se mettait en marche. C’est un phénomène électrique, précise sa mère.

– J’ai eu tellement peur que j’ai appelé maman. Après il est parti, en laissant un petit bout de musique. Maintenant, je ne dors plus dans le noir. Quand je n’arrive pas à m’endormir, ma grand-mère me raconte une histoire. Elle a un livre mais elle me le transmet dans ma tête et ça me permet de m’endormir. Je ne me souviens pas des histoires, mais ce ne sont pas les histoires d’ici. Le problème, c’est pendant la nuit : ma grand-mère ne peut pas toujours venir chasser les ombres, alors je suis obligée de demander à Mu-ni. Mu-mi... Mu-mi-ah. Oh, j’y arrive jamais à dire son nom !

– C’est qui, Mumiah ?

– C’est mon ange gardien.

– Il ressemble à quoi ?

– C’est une fille. Elle a les cheveux bleus. Elle se fait toujours la même coiffure : des nattes avec des espèces de chouchous bizarres (par exemple des triangles ou d’autres trucs qui tiennent tout seuls, sans élastiques). Elle se met souvent des jeans et elle porte toujours un gilet. Sinon, elle fait les trucs habituels comme se brosser les dents. Sa brosse à dents est bizarre : elle n’a pas de bout. Elle ne la tient même pas, elle a juste à ouvrir la bouche et la brosse bouge toute seule. La première fois que je l’ai rencontrée ? Je l’ai vue sortir d’un dessin. Elle m’a parlé et elle m’a dit : “Je vais devenir ton ange *protecteur*.” Mum... Mu... Mu... Mu-mi-ah, elle est là pour me protéger des mauvais esprits, mais ça ne suffit pas toujours, alors il y a d’autres anges qui viennent : mon grand-père et mes deux grands-mères...

– Grand-Mère c’est ton guide, Mumiah c’est ton ange protecteur⁷, intervient sa maman. D’ailleurs, vous savez, l’énergie de sa grand-mère est beaucoup plus élevée que celle de mon propre guide. Elle est au-dessus, je le sens vraiment.

– ... Et pour me protéger il y a aussi mes arrière-grands-parents, de temps en temps, qui viennent en vieux. Et aussi Tonton Théophile, un tonton à moi qui est mort.

– Tu l’as connu vivant, ce tonton ?

– Non. Mais une fois, dans le cimetière où il est avec mes grands-parents j’ai vu sa photo, avec ses lunettes rondes. Dans un cimetière, tu vois, il y a des tombes avec des trucs au-dessus.

– Tu veux dire les pierres tombales ?

– Oui. Eh ben au-dessus de ces trucs, je voyais plein de gens debout. Au-dessus des tombes ! Ça m’a fait peur, c’était une catastrophe ! Ils étaient habillés avec plein d’égratignures sur eux. On les voyait vieux, comme s’ils étaient malades. Oh, ça me faisait froid dans le dos : je les ai vus dès que je suis arrivée vers la tombe de mes grands-parents et de mon tonton (eux, je ne les voyais pas). Dans d’autres tombes il y avait des frères à mon papa mais eux non plus je ne les voyais pas. C’était d’autres gens que je voyais. Vu que le cimetière était supergrand je ne me sentais pas à l’aise, du coup je courais un peu partout et dès que je voyais des fleurs, vers d’autres tombes, je les regardais, j’en piquais une et je les donnais à la famille de mon papa. Papa, il ne croit pas à ça. C’est comme si c’était des conneries pour lui. Ça ne sert à rien de lui parler. Il ne me croirait pas et il risque de crier sur maman. »

Dans son témoignage, Charlotte nous a donné un aperçu de ce que peut être, pour un enfant, le contact avec des êtres invisibles. En même temps, la présence de sa mère donne aussi une idée de la manière dont l’entourage familial peut orienter, dans un sens ou dans un autre, l’interprétation de tels phénomènes – et aussi leur persistance. En effet, chez un enfant dont l’entourage nie complètement le phénomène, les perceptions ont tendance à s’estomper dans le temps. Si au contraire l’enfant a la possibilité de parler ouvertement de ses expériences à ses proches, les phénomènes de voix ou de visions persisteront davantage. C’est en tout cas la conclusion de Sandra Escher à l’issue des trois années d’étude : chez certains des enfants interrogés, les phénomènes de voix et de visions ont cessé. Or, 68 % de ces enfants-là *n’avaient pas révélé leur expérience* à leur entourage –, chez les enfants dont les perceptions ont persisté, cette proportion n’est que de 55 %.

Le fait de pouvoir partager ses expériences influence donc la persistance des voix ou des visions dans le temps – on l’a vu précédemment avec la petite Clara, qui continue d’échanger sur ses visions avec la médium Coline Bouteau. Dans le cas de Charlotte, si sa mère avait été, comme son père, totalement hermétique aux récits de sa fille, Charlotte n’aurait eu aucun vis-à-vis, aucun espace d’expression pour partager son vécu. Souvent, dans ce cas de figure, l’enfant finit par se couper de ses perceptions, à plus forte raison si l’entourage réagit violemment aux récits de l’enfant, le traitent de fou ou lui interdisent de raconter « ce genre de choses ». La médium Christine André, qui a vu pour la première fois un défunt à l’âge de 7 ans, raconte ainsi comment, adolescente, elle a « *refusé les contacts pendant un an ou deux* », après qu’elle en eut parlé à sa famille et que celle-ci eut mal réagi, lui demandant d’arrêter.

Rodolphe, dont nous allons à présent découvrir l’histoire, a vécu une situation un peu intermédiaire à celles de Charlotte et de la médium Christine André : il a grandi dans une famille où ses récits de rencontres avec des entités invisibles étaient accueillis comme le signe d’une grande imagination,

mais il a aussi senti à un moment donné qu'il allait trop loin pour ses parents. Avec le recul que lui donnent ses 38 ans, il se souvient de ses perceptions d'enfance...

1. *Lexique de santé mentale*, Privat, coll. « Poches Santé », 1997, p. 87. On distingue l'« hallucination » de « l'illusion », cette dernière étant la perception déformée d'un objet réel.
2. Jean Piaget, *La Construction du réel chez l'enfant*, *op. cit.*, p. 335.
3. K.M.J. Diederer *et al.*, *art. cit.*, p. 1.
4. Ian Kelleher *et al.*, *art. cit.*, p. 26.
5. Sandra Escher *et al.*, « Independent course of childhood auditory hallucinations : a sequential 3-year follow-up study », *British Journal of Psychiatry*, n° 181 (suppl. 43), 2002, p. s10-s18.
6. Donald Winnicott, *L'Enfant, la Psyché et le Corps*, *op. cit.*, p. 111.
7. Les guides ont un rôle déterminant dans l'apprentissage du lien au monde invisible, affirment les médiums. Certains d'entre eux expliquent d'ailleurs qu'ils ne travaillent que sous la conduite de leur guide (cf. Samuel Socquet, *Contact avec l'au-delà*, *op. cit.*, p. 58-69).

Rodolphe : « Depuis tout petit,
je vis des contacts avec d'autres mondes »

Quand Charlotte était petite, elle ne faisait pas la distinction entre les personnes vivantes et les « anges » et n'a appris à le faire qu'accompagnée par sa mère¹. De son côté, Rodolphe raconte que lorsqu'il était très jeune enfant, lui non plus ne distinguait pas les vivants des entités qui lui apparaissaient.

« Je me rendais simplement compte que l'humain avait quelque chose de plus dense, d'un peu plus palpable, mais à part ça tout était confondu. Depuis tout petit, j'ai intuitivement établi un échange avec des formes de conscience variées. J'étais par exemple très attiré par la nature et je passais des heures à m'en imprégner, à échanger avec elle : si j'étais face à un arbre, je percevais la conscience de l'arbre. Un véritable dialogue s'établissait alors avec cette conscience, qui me transmettait des informations. Tout ça se passait dans ma tête, comme par télépathie : il y avait cette voix que j'entendais et à laquelle je répondais, dans ma tête aussi. La conscience de l'arbre n'avait pas de forme particulière. Je pouvais simplement déceler une vibration lumineuse mais elle se confondait avec l'arbre. C'était une espèce de voile, formé de petites particules lumineuses qui se mélangeaient au tronc, comme si mes yeux avaient vu derrière l'écorce. Cette connexion avec les végétaux était très importante quand j'étais petit, elle me faisait beaucoup de bien. Je sortais régénéré de mes échanges avec ces consciences-là². »

Rodolphe précise que, parallèlement à la conscience des végétaux, il percevait aussi quantité d'entités qu'il n'avait pas choisi de rencontrer, parmi lesquelles des défunts – sans savoir que c'était des défunts, puisque alors il percevait tout sur le même plan, les êtres humains et toutes les autres « entités ». Avant de pouvoir faire la distinction, il était juste effrayé.

« Quand on est tout petit on ne sait pas trop que faire de tout ça...

– Vous n'en parliez pas à vos parents ?

– Si, bien sûr, tout petit j'allais les voir la nuit pour leur dire qu'il y avait du monde dans ma chambre, ou que des gens passaient dans le salon. Je n'ai jamais senti de jugement. Ils disaient toujours que j'avais beaucoup d'imagination mais ils me laissaient vivre ce que j'avais à vivre. Ils me laissaient raconter ce que j'avais à raconter. Plus tard, ils m'ont souvent trouvé seul dans le jardin, assis, pensif, à discuter dans le vague. Ils ne pouvaient pas expliquer ce que je vivais, mais je dirais qu'ils étaient dans un accompagnement passif. Leur ouverture venait peut-être du fait que mon père avait vécu beaucoup d'expériences paranormales (sans jamais chercher à les expliquer) ; quant à ma mère, elle a toujours été ouverte aux légendes, aux histoires de dragons. Je pense que cette ouverture m'a fait énormément de bien en tant qu'enfant. »

Sa mère se souvient qu'au début, lorsqu'ils entendaient Rodolphe parler tout seul dans le jardin, ils allaient lui demander à qui il parlait. Leur fils répondait : « *Tout va bien, je discute avec la nature.* » Ils étaient rassurés de le trouver paisible et le laissaient dans le jardin. Ils espéraient juste que tout cela n'irait pas trop loin : comme beaucoup de parents, ils avaient espéré avoir un enfant comme les autres... Mais plus tard, les choses sont allées bien au-delà de leurs limites. D'ailleurs, à un moment donné, Rodolphe a cessé de raconter le détail de ce qu'il vivait.

Choisir la fréquence

« À partir de l'âge de 5 ou 6 ans, je me suis rendu compte que je pouvais délibérément choisir le monde que je souhaitais percevoir. Tout est alors devenu beaucoup plus simple. J'avais compris que la manière dont je me focalisais sur les entités me donnait la possibilité d'en capter certaines plutôt que d'autres. Exactement comme lorsqu'on utilise une radio : quand on choisit la fréquence que l'on souhaite écouter, on n'entend pas les autres. C'était pareil sauf que là, je choisissais les entités que j'entendais. C'est à cette période que j'ai trouvé refuge dans la nature, car les consciences que je percevais dans ce monde-là me semblaient pleines de vie, pleines de joie, de pétillement... La vibration y était plus fine et les échanges me semblaient plus nourrissants qu'avec les défunts. Les consciences avec lesquelles j'entrais en contact dans la nature permettaient des conversations illimitées et m'apportaient des éléments de compréhension sur mes perceptions. Je pouvais aller nettement plus loin dans les discussions qu'avec les êtres humains, qui ne me donnaient pas la possibilité de comprendre ce que je vivais. Il y avait aussi un côté enveloppant dans les présences que je ressentais dans la nature, ça n'avait rien à voir avec la présence des défunts.

« Les choses auraient été beaucoup plus difficiles pour moi si je n'avais

pas pu percevoir autre chose que des morts : le contact que j'avais avec eux ressemblait un peu aux échanges que je pouvais avoir avec les vivants, ils me semblaient assez limités quant aux attentes de compréhension qui étaient les miennes. Certains défunts étaient juste contents de rencontrer quelqu'un qui les voyait, qui les entendait : ils voulaient discuter. D'autres me parlaient sans se rendre compte qu'ils étaient morts. D'autres encore me demandaient de les aider à franchir cette zone intermédiaire qu'il y a après la mort. Mais beaucoup étaient simplement là parce qu'ils se rendaient compte que je pouvais les percevoir.

« Ça peut paraître étrange, mais dans le monde des morts j'ai l'impression qu'il y a beaucoup d'entités en recherche de lien qui n'ont pas forcément quelque chose de particulier à vous dire³. Parfois, même quand je me posais et que je me mettais à leur écoute, il ne se passait rien... C'était très déroutant. La nuit, il y avait plus de contacts parce que je percevais les formes avec plus de facilité dans l'obscurité. J'entendais aussi des voix car le contact était à la fois visuel et auditif : ça commençait toujours par de petites particules, quand je les regardais elles bougeaient de plus en plus rapidement et à un moment donné elles commençaient à prendre une forme, un peu comme sur les écrans de télévision. À partir de là, le contact se faisait et l'entité me parlait. Mais parfois c'est l'inverse qui se produisait et j'entendais d'abord la voix de l'entité : mon regard se tournait alors en direction de ce son-là, je voyais ces petites particules se mettre à danser de plus en plus rapidement et prendre forme. Il n'y avait pas de mode opératoire unique, la voix ou la forme pouvait indifféremment surgir en premier.

– Le petit garçon que vous étiez n'avait-il jamais peur ?

– Parfois oui ! Imaginez : vous êtes chez vous et tout un tas d'inconnus débarquent sans raison apparente ; certains vous parlent, d'autres demeurent silencieux ; certains restent un instant puis ressortent continuer leur vie ailleurs, d'autres s'installent chez vous pendant plusieurs jours sans vous dire ce qu'ils attendent de vous... Maintenant, remplacez “tout un tas d'inconnus” par “des entités” et vous aurez une idée de ce que je vivais. Mais ce qui me tracassait le plus dans ces contacts, c'était de ne pas savoir ce que je devais en comprendre.

– Comment pouvez-vous être certain qu'il s'agissait de défunts ?

– À cause de leur qualité vibratoire. Les défunts ont quelque chose de très proche de l'humain, que n'ont pas les autres entités : ils proviennent d'ici et leur vibration porte cette trace. Il m'arrivait par ailleurs de sentir la présence d'autres entités qui provenaient de beaucoup plus loin, dont certaines n'avaient même pas de forme humaine ; ces apparitions étaient parfois effrayantes pour moi car je n'arrivais pas à les identifier. Pour prendre l'image d'un escalier, je perçois les défunts deux marches au-dessus de moi, alors que les autres entités proviennent de beaucoup plus haut. Ou, pour utiliser une analogie visuelle, je dirais qu'au premier plan il y a les défunts et que les autres entités sont au second plan. Elles sont plus diffuses, mais en

« changeant de station » je peux les ramener au premier plan : les défunts et les autres entités existent donc en même temps, mais sur des plans différents. C'est en discutant avec certaines des entités que je me suis rendu compte de cette simultanéité des dimensions. Par exemple, elles me décrivaient une pièce qui était différente de la chambre où j'étais ; nous étions pourtant en contact, mais nous vivions deux réalités différentes. C'est comme ça que j'ai compris que nous existions sur des plans distincts. Les défunts n'ont pas forcément conscience de cette différence de plans – j'observe aussi cela chez les enfants qui disent percevoir des défunts : souvent, ils ont le sentiment que les morts appartiennent au même monde que nous. »

Rodolphe précise qu'à partir du moment où il a senti ses parents désarçonnés par son univers, il a décidé de ne plus parler à son entourage de ce qui lui faisait peur. Avoir compris qu'il pouvait percevoir certaines entités plutôt que d'autres lui permettait de se protéger de certains contacts – parmi lesquels les défunts.

« Je suppose que si je n'avais perçu qu'eux, je serais entré dans un dialogue plus approfondi, pour essayer de comprendre ce que j'avais à faire avec les défunts. Mais comme je me sentais plus d'affinités avec d'autres mondes, je me suis mis à ne capter que les défunts que j'étais à même de pouvoir aider, et cela uniquement si personne d'autre dans leur environnement ne pouvait le faire.

– Vous avez décidé ça tout seul, à 5 ans ?

– Je ne dirais pas que je l'ai décidé, non, j'étais trop jeune pour cela. C'est plutôt un processus qui s'est mis en place de manière intuitive. Mais aujourd'hui, avec le recul, je peux observer qu'au fil du temps les défunts qui me contactaient avaient une intention particulière et demandaient de l'aide.

– À quel âge est venue cette compréhension que vous pouviez les aider ?

– Cette conscience s'est ancrée en moi au même âge, vers 5 ou 6 ans, et elle ne m'a pas quitté : c'est en discutant avec les défunts que j'ai pris conscience que je pouvais en aider certains. J'ai été beaucoup moins envahi à partir du moment où j'ai pu me caler sur d'autres fréquences que les leurs.

– Que faisiez-vous si des défunts venaient malgré tout à vous sans intention particulière ? Vous les “zappiez” de votre champ de conscience ?

– D'après ce que j'observe, je pense que le contact ne se fait même pas. J'étais protégé, et je le suis toujours, par le fait de me mettre dans l'intention de me rendre disponible si et seulement si ils ne pouvaient faire autrement que de passer par moi. Avant 5 ou 6 ans j'étais une antenne qui captait tout, peu à peu j'apprenais à naviguer entre différents mondes – celui des défunts, celui de la nature et d'autres mondes encore, où il y a des entités qui n'ont pas forcément été incarnées. Chaque monde a une vibration particulière, que j'apprenais à distinguer. Comme je l'ai expliqué en faisant le parallèle avec les stations de radio, j'apprenais à naviguer entre ces mondes en me connectant à leur fréquence. Quand j'étais dans l'un de ces mondes je ne percevais plus les autres.

– Concrètement, comment avez-vous appris à “naviguer entre les mondes” ?

– Grâce aux voix que je percevais. Je les entends depuis l’âge de 5 ou 6 ans, à cette époque-là j’ai commencé à sentir une vraie affinité avec les entités qui venaient me parler. C’étaient toujours les mêmes voix et j’éprouvais un profond sentiment d’appartenance. Comme si on était de la même famille, elles et moi.

– Avaient-elles une forme particulière ?

– Au début, elles avaient une apparence non humaine, complètement extraterrestre. Puis, au fur et à mesure des échanges, ces formes ont évolué et il n’est resté que trois points lumineux. Je pense qu’à l’époque elles avaient peut-être pris cette forme non humaine pour signifier au petit enfant que j’étais qu’elles n’étaient pas des défunts, qu’il existait une autre dimension : en utilisant mon langage, ces entités me donnaient une allégation visuelle qu’elles venaient d’ailleurs.

– Vous entendiez ces voix par le canal auditif, ou dans votre tête ?

– Ces contacts étaient toujours télépathiques. Lors des dialogues avec ces voix-là, j’ai clairement compris la notion de niveau vibratoire : dans les premiers jours, les entités se présentaient à moi – elles étaient toujours trois, puis au bout de quelques jours elles me disaient : *“Maintenant, à toi de nous rejoindre.”* J’avais toujours rendez-vous à la même heure et elles me demandaient d’aller à leur rencontre. Au début, quand je cherchais à les contacter, j’allais dans le jardin pour être dans la nature ou, si j’étais dans la maison, j’ouvrais la fenêtre et je regardais le ciel. Je faisais toujours le silence, puis je me mettais dans l’intention de m’ouvrir, d’écouter différemment. Alors le contact venait. Je dis aujourd’hui “intention”, mais à l’époque c’était complètement instinctif. Cet état particulier dans lequel je me mettais – et dans lequel je me mets encore aujourd’hui – est difficile à expliquer car je n’ai jamais appris de technique pour y parvenir. Je sais juste que je dois être en réception, prêt à accueillir l’inimaginable.

« Découvrir que j’avais le choix dans mes perceptions fut une source de grand apaisement, mais je fus surtout apaisé de sentir une grande proximité avec ces trois entités qui venaient me parler. J’étais rassuré, je sentais que tout cela avait un sens. J’avais enfin des vis-à-vis. Ces entités-là étaient pour moi les référents que je ne trouvais pas dans le monde des adultes qui m’entouraient, pour qui ce que je vivais était trop étrange. D’ailleurs, c’est à cette période que j’ai décidé de ne plus parler aux adultes de mes perceptions. Je me rendais compte qu’il y avait d’un côté ce que je ressentais et de l’autre ce que disaient les adultes (*“ce que tu ressens n’est que le fruit de ton imagination”*). Quelque chose en moi avait compris que ces contacts étaient trop importants pour que je donne raison aux adultes. Je me suis senti seul longtemps, parce que je ne pouvais pas en parler, mais je sentais que cette différence était importante. C’était comme un trésor et je n’avais pas le droit de le laisser de côté. »

Notons ici que, parmi les enfants et les adultes rencontrés, il est rarissime qu'une telle capacité à « choisir la fréquence », donc à sélectionner le type de contact, soit maîtrisée si jeune. Si chez Rodolphe cette compréhension est survenue dès l'âge de 5 ou 6 ans, la plupart du temps les personnes qui disent parvenir à se « brancher » sur une fréquence plutôt qu'une autre évoquent une compréhension beaucoup plus tardive, souvent à l'âge adulte⁴.

Un monde envahissant

Rodolphe Arnassalon a aujourd'hui 38 ans. Il vit près de Paris et, depuis près de dix ans, il se consacre exclusivement à son activité d'accompagnement, sous forme de conférences et de consultations individuelles.

« Je consulte avec des adultes depuis près de dix ans, mais je remarque que depuis quelque temps on m'amène de plus en plus d'enfants. Je pense que l'univers me les envoie car je peux faire quelque chose avec eux. En général, leurs perceptions posent question à leur famille ou à leurs enseignants », remarque Rodolphe Arnassalon. La plupart du temps, les parents qui viennent le rencontrer ont épuisé les méthodes rationnelles et ont déjà consulté leur médecin généraliste, des psychologues spécialisés, des pédopsychiatres... sans que les symptômes de leurs enfants ne changent véritablement. *« On vient souvent me voir en dernier recours »,* sourit Rodolphe. Certains de ces enfants souffrent de cauchemars, récurrents et particulièrement terrorisants, parfois dus à la nature des perceptions qu'ils vivent : dans l'étude de Sandra Escher, menée auprès des enfants qui entendent des voix ou perçoivent des êtres invisibles (cf. p. 122), près de la moitié des enfants décrivent le ton des voix comme *« désagréable ou agressif »*. Se sentant menacé, l'enfant peut montrer des signes de terreur qui peuvent alerter les parents. À l'inverse, plus du quart de ces enfants décrivent les voix comme *« plutôt amicales »* : il y a de fortes chances pour que ces derniers ne franchissent jamais la porte du cabinet d'un médecin, d'un psychologue, d'un pédopsychiatre ou d'un guérisseur. Dans la plupart des cas, les enfants qui entendent des voix amicales ne présenteront pas de signes propres à inquiéter leurs familles – terreur, cauchemars récurrents. Si un enfant évoque au contraire des personnages inconnus et invisibles qui rôdent dans sa chambre la nuit et lui font peur, les parents vont commencer à chercher de l'aide.

C'est parfois la *nature* du phénomène (voix, apparitions...) qui pose problème aux familles, mais c'est surtout l'impact de ce phénomène chez l'enfant qui sonne l'alerte. Pour les enfants eux-mêmes, le problème n'est pas nécessairement la perception de voix ou les visions en tant que telles – surtout quand elles sont amicales. Ainsi, lorsque sa grand-mère lui est apparue pour la première fois, Charlotte affirme qu'elle l'a tout de suite trouvée rassurante

alors que d'autres « anges » qu'elle voit et entend dans sa chambre la nuit peuvent l'effrayer. De même, Charlotte n'a pas peur de Léa, sa « *copine morte* », alors qu'elle qualifie elle-même cette apparition comme étant une défunte revenue chercher ses parents dans le monde des vivants... Mais pour Charlotte, Léa est avant tout une compagne de jeu. Le fait que Léa soit *par ailleurs* une morte devient secondaire car elle est avant tout sa copine. On trouve ici une situation proche de celle que vit Cole Sear, le petit garçon héros du film *Sixième Sens*, qui comprend son don de médiumnité grâce à sa rencontre avec un défunt, le Dr Malcolm Crowe, qui devient son ami.

Parmi les enfants que Rodolphe Arnassalon reçoit en consultation, certains viennent à cause de la terreur causée par leurs perceptions, d'autres ont en permanence l'air hagard, à l'école comme à la maison, d'autres encore ont été diagnostiqués comme déficients mentaux du fait de leurs difficultés d'apprentissage à l'école. Pour ces derniers, le thérapeute avance une autre hypothèse.

« Parmi tous les enfants qui m'ont été amenés en consultation pour "déficiência mentale", en réalité un très grand nombre d'entre eux, et aussi la plupart de ceux qui sont constamment dans la lune, sont au contact d'autres réalités. Certains me parlent de liens avec les différents éléments qui les entourent, la conscience de la nature par exemple, d'autres perçoivent des entités inconnues, d'autres encore sentent que c'est un proche qui est à côté d'eux ; le plus souvent c'est une grand-mère, décédée. De fait, quand des enfants ont des capacités médiumniques, j'observe qu'ils sont plutôt connectés à des défunts. Je pense que c'est lié au fait que la vibration des morts est proche de celle des êtres humains. Elle est plus facile à capter que celle d'entités qui n'ont jamais été incarnées, dont la vibration est plus subtile donc plus difficile à percevoir. Moi-même, petit, je sentais souvent la présence de mon arrière-grand-mère (décédée) à mes côtés. J'ignore si c'était un esprit qui prenait cette forme pour me rassurer, mais cette apparition faisait sûrement un lien familial avec le monde des défunts. »

Un autre facteur courant de consultation chez Rodolphe Arnassalon est l'omniprésence des voix ou des visions, au point que l'enfant ne peut suivre une scolarité normale et qu'il est également gêné dans ses relations avec ses camarades. En effet, selon les résultats de l'étude de Sandra Escher, chez 60 % des enfants qui entendent des voix, ces perceptions ont lieu au moins une fois par jour ; pour 13 %, elles ont lieu chaque heure et 10 % d'entre eux les entendent même en continu. 67 % des enfants entendent ces voix dans leur tête uniquement, 33 % les perçoivent *via* leurs oreilles, comme si la voix venait de l'extérieur. Soulignons ici qu'en plus des voix qu'ils entendent, 65 % des enfants interrogés dans cette étude ont également des visions, comme Charlotte. Ces visions vont de la forme un peu vague à l'image très précise, et peuvent être aussi fréquentes que les voix.

Comme l'observe Rodolphe Arnassalon, « *ces perceptions, quelle que*

soit leur forme (visuelle, auditive, olfactive, kinesthésique...), peuvent finir par monopoliser toute l'attention des enfants. C'est d'autant plus vrai qu'ils ont souvent du mal à faire le lien entre ces perceptions-là et le monde des humains, où les codes ne sont pas les mêmes. Par exemple, ils perçoivent de manière très forte le décalage entre les actes et les paroles des adultes. Ils sentent très précisément quand on leur ment [cette sensibilité au mensonge a été relevée à plusieurs reprises dans le chapitre sur les enfants indigo]. Je retrouve ça chez tous les enfants qui viennent me voir. Ils sont hypersensibles et se protègent ».

Ce désir de protection entraîne parfois un mouvement de repli, au détriment du lien avec le monde extérieur, leurs familles et leurs camarades, surtout quand ils grandissent dans un environnement où les phénomènes qu'ils vivent ne sont pas accueillis. Se sentant jugés, stigmatisés à cause de ce qu'ils ressentent, ces enfants peuvent finalement se réfugier dans un autre monde que celui que leur proposent leurs parents. *« Si c'est le cas, mon rôle est de leur apprendre à naviguer entre ces deux mondes, comme je l'ai moi-même appris. Mais parallèlement à l'accompagnement des enfants, mon travail consiste souvent à ouvrir les parents à la différence. À partir de 10 ou 12 ans, je reçois une première fois l'enfant avec ses parents, mais ensuite je le reçois en face à face : ces enfants-là ont énormément à me dire ! Soit ils ont des perceptions, ne les comprennent pas et ne savent pas qu'en faire, soit ils voudraient que leurs parents perçoivent eux aussi l'invisible. On m'amène aussi parfois des tout-petits (1 an, 1 an et demi) qui semblent ne pas habiter leur corps. Je me suis rendu compte qu'en fait ces enfants-là vibraient souvent à une fréquence trop élevée pour la matière incarnée. »* Cette difficulté de certains enfants à habiter leur corps est également soulignée par Marie-Françoise Neveu, qui s'est penchée sur le phénomène des enfants « actuels » (cf. chapitre sur les « enfants indigo », p. 70). Selon elle, le simple fait d'« apprendre à découper peut s'avérer une épreuve insurmontable pour certains. Ce n'est pas tellement qu'ils soient maladroits, mais bien plutôt qu'ils n'ont pas investi leur corps ». Elle ajoute que cette difficulté à maîtriser la gestuelle est également liée au fait que le corps est perçu comme « une enveloppe physique dans laquelle beaucoup disent se sentir prisonniers⁵ ».

« Avec les enfants, poursuit Rodolphe Arnassalon, si les choses sont de mon ressort, elles se règlent en deux ou trois séances. Certains me disent : “Mais c'est papa et maman qu'il faut soigner !” J'observe que cette génération pousse leurs parents à chercher. De fait, avec les adultes, c'est souvent plus long car ils ont besoin de plus de temps pour intégrer : chez les enfants, c'est plus rapide car il n'y a pas encore de cristallisation.

– Qu'entendez-vous par “cristallisation” ?

– Je veux dire que les limites des enfants ne sont pas figées comme chez les adultes, qui évoluent tous dans un système de croyances – lié à leur vécu, à leur éducation, à leurs émotions – qui ont créé des blocages de toutes sortes, émotionnels, physiques, mentaux, voire même spirituels. De ce fait, les

adultes croient beaucoup plus à leurs propres limites que les enfants. L'enfant est tout de suite réceptif à quelque chose de nouveau.

– Et vos parents à vous, aujourd'hui, que disent-ils de tout ça ?

– Avec mon père et mes deux jeunes frères, on n'aborde pas ces questions-là. Je pense que je suis allé trop loin dans ce que je vis et que je leur fais peur. Pourtant, quand il était plus jeune, mon père vivait des expériences paranormales mais à un moment donné ça s'est arrêté⁶. Il y a quelque chose qu'il a fermé, je ne sais pas pourquoi. Il a peut-être vécu une expérience trop effrayante... En tout cas, j'ai senti que le doute s'était installé en lui, qu'il se disait : "Et si tout cela n'était pas vrai ?" Il a préféré refermer les portes plutôt que d'aller au-delà de ce doute. Il ne vient jamais à mes conférences. Il lit mes livres, mais c'est peut-être simplement parce que je suis son fils et qu'il veut savoir ce que je deviens.

« Lorsque j'ai totalement basculé dans ce que je fais aujourd'hui sur le plan professionnel, je pense que mes parents espéraient que ce soit une passion passagère. Mais quand ils se sont rendu compte à quel point j'étais heureux, à ma place, à quel point tout cela était facile et évident pour moi, ils ont fini par accepter que c'était comme ça. Aujourd'hui, ma mère suit tout ce que je fais, elle participe même à des voyages initiatiques que j'organise... »

Le métier de parent

Si Rodolphe accompagne les enfants des autres, il est aussi père. Ses deux enfants grandissent dans une famille ouverte à ces phénomènes : ce qui, ailleurs, serait jugé bizarre relève ici de la banalité quotidienne.

« Vos enfants sont-ils comme vous ? Perçoivent-ils "d'autres mondes" ?

– Mes deux enfants n'ont pas les mêmes capacités. Océane, qui a 6 ans et demi, est télépathe, elle était même venue me voir avant que sa maman ne soit enceinte ; ce contact télépathique avec ma fille s'est poursuivi au long de la grossesse et pendant tout l'accouchement. Aujourd'hui, même si ce contact perdure toujours un peu entre nous (on a une garde alternée, et quand elle est chez sa maman, elle me parle depuis là-bas), il est devenu plus ponctuel. On n'engage pas de grandes discussions télépathiques. Plus petite, elle percevait aussi les "petits peuples" (fées, lutins, etc.) : quand on se promenait, parfois elle me disait spontanément : "Regarde papa, il y a une fée !" Comme je les perçois moi aussi, on pouvait échanger tout à fait librement. Gabriel, lui, a 2 ans. Quand on est en pleine nature et qu'il voit un arbre, il va le prendre dans ses bras. Il adore cet environnement, on sent qu'il en a besoin.

– Perçoit-il lui aussi la "conscience" des arbres ?

– C'est possible, en tout cas la nature lui est nécessaire ; après une journée en ville, il a besoin de prendre un arbre dans ses bras. Il perçoit aussi d'autres choses, dernièrement, par exemple, dans une réunion de famille, il a

parlé d'une mamie Irène qu'il ne connaît pas et dont il n'avait jamais entendu parler. Or, deux ou trois jours auparavant, cette femme était assise dans le même canapé que lui. Gabriel a lui aussi des capacités télépathiques mais il ne souhaite pas les utiliser. Évidemment, je respecte ça : j'observe mes enfants et je suis curieux de savoir comment leurs perceptions évolueront, mais je ne cherche absolument pas à les pousser dans ce monde-là.

– Vous ne souhaitez pas les initier ?

– Quand ils ont des questions, je les accompagne, bien sûr, mais je ne leur dis jamais : “Voilà comment ça se passe.” J'envisage la croissance d'un enfant comme celle d'une fleur : il est important de leur permettre de s'ouvrir au mieux, d'éviter de les bloquer dans leur évolution. Si on coupe les enfants de leur ressenti, ils ne se sentent pas entiers. Ils sont frustrés et leurs perceptions chercheront à s'exprimer plus tard d'une manière ou d'une autre. Certains enfants se coupent de leur lien à l'invisible pendant une période donnée, souvent vers 6-7 ans ou vers 12 ans. Mais dans ma pratique, j'observe que les choses se réouvrent quand ils ont la vingtaine, ou vers 27 ans.

– Dans quelles circonstances un enfant se coupe-t-il de ses perceptions ?

– Quand un enfant ferme un canal de perception, c'est parfois lié au fait qu'il n'a aucun moyen d'échanger avec les adultes sur ce qu'il vit. Mais chaque situation est singulière. Je me souviens par exemple d'une jeune fille de 16 ans qui avait des problèmes gestuels : elle n'arrivait pas à bouger les bras correctement. Après quelques séances, elle a été rassurée sur les perceptions qu'elle avait, j'ai pu aussi parler avec ses parents et aujourd'hui elle parvient à lever les deux bras correctement. Pour elle, se refermer avait certainement été un moyen de se protéger de son hypersensibilité.

« Mais pour d'autres, se fermer peut être une manière d'être comme tout le monde. C'est le cas de ma fille Océane : elle m'a dit un jour qu'elle voulait être une petite fille comme les autres. Elle devait avoir 3 ans. Je pense qu'elle a alors délibérément fermé certaines portes car aujourd'hui elle ne me parle plus spontanément des fées qu'elle voyait autrefois. C'est plutôt moi qui lui demande ce qu'elle ressent, mais c'est devenu moins important qu'autrefois.

« J'observe que si à 12 ans ces perceptions ne se sont pas fermées, alors elles continuent jusqu'à l'âge adulte. Chez un enfant, ce qui fait que la connexion ne se perd pas c'est le sentiment d'avoir quelque chose à en faire, même s'ils ne savent pas encore quoi. Les jeunes de 20 ans que je questionne sur leur enfance m'évoquent souvent la certitude qu'ils avaient alors : ils étaient convaincus que leurs perceptions avaient une raison d'être. Ces enfants-là s'accrochent à ça. Intuitivement convaincus qu'il y a un sens à tout cela, ils persistent en attendant le moment où la compréhension leur sera donnée. À l'âge adulte, les choses finissent en effet par s'éclaircir.

– Comment conseillez-vous les enfants que vous recevez ?

– Qu'ils aient 5 ans ou qu'ils soient adolescents, ils sont tous très heureux d'avoir un interlocuteur qui puisse écouter l'incroyable et qui puisse aussi les guider dans leurs perceptions. Car il s'agit de leur apprendre à

naviguer entre les mondes, mais aussi à habiter celui des êtres humains. C'est très important, car c'est là que l'on vit. Il est donc primordial pour ces enfants d'apprendre à être ancré, à être présent, afin de vivre ces expériences de manière intégrée. Oui, il y a d'autres réalités qui peuvent se vivre simultanément à la nôtre, mais pour que l'enfant ne perde pas pied, il doit bien comprendre que c'est notre réalité tangible qui demeure le point de départ des autres. Si l'on s'est incarné dans le monde des êtres humains, il y a une raison à cela. Moi-même, je ne suis pas du tout en train de flotter ! Je suis très ancré.

« Pour vivre ici et maintenant, il est nécessaire d'intégrer au même niveau le physique, l'émotionnel, le mental et le spirituel. Si ces quatre aspects de l'être sont également pris en compte, alors l'expérience vécue dans d'autres niveaux de réalité peut être intégrée à notre niveau commun. Sinon, on flotte... Il m'arrive souvent de recevoir des enfants de 6 mois ou de 1 an, dont je m'aperçois qu'ils n'habitent pas leur corps physique. Après une séance avec eux et l'intégration de cet aspect-là, plein de symptômes disparaissent. »

Cet appel à intégrer le vécu au niveau des sensations physiques fait écho aux propos de Mae Chee Kaew, une mystique thaïe que l'on rencontrera dans le chapitre prochain. « *Mes sens sont continuellement bombardés : les yeux par des formes, les oreilles par des sons, le nez par des odeurs, la langue par des saveurs et le corps par des contacts. J'examine toutes ces choses. De cette manière, chacune de mes facultés sensorielles devient un enseignant*⁷. »

« *Quand on veut se déplacer en voiture, on entre dedans, on ne se met pas autour...* », conclut Rodolphe Arnassalon. « *Avec le corps, c'est pareil, poursuit-il. Il faut être dedans : dans une existence d'être humain, l'âme doit intégrer le corps. Pour apprendre à vivre l'invisible, il faut commencer par apprendre à habiter son corps. Or en France, aujourd'hui, on n'apprend pas aux enfants à gérer ce genre de phénomènes.* »

Dans certaines cultures au contraire, le lien avec l'invisible relève d'un véritable apprentissage, transmis dans un cadre très précis. C'est le cas chez les Kogis, en Colombie.

1.

On retrouve ce phénomène de l'adulte qui met l'enfant sur un chemin dans les mythologies, les contes, les récits initiatiques. Voir « L'enfance des mystiques », p. 160.

2.

Notons que ce genre de personnification des éléments naturels est banal dans la mythologie grecque : Déméter dont les allées et venues signent les changements de saison, Zéphyr et l'incarnation du vent, etc.

3.

Ceux qui disent être en contact avec des défunts affirment souvent que les personnes capables de percevoir les défunts les « attirent », cf. *supra* p. 57.

4.

Voir les récits que les médiums Florence Hubert et Henry Vignaud font de leur propre enfance dans Samuel Socquet, *Contact avec l'au-delà*, op. cit., p. 55.

5.

Marie-Françoise Neveu, *Les Enfants « actuels »*, op. cit., p. 68, 72.

6.

Les expériences paranormales n'impliquent pas nécessairement des contacts avec des entités « venues d'ailleurs », mais peuvent être de simples phénomènes d'interaction esprit-matière telles par exemple la télépathie, la précognition ou la clairvoyance (vision à distance, radiesthésie, etc.).

7.

Bhikkhu Dick Silaratano, *Mac Chee Kaew: Her Journey to Spiritual Awakening and Enlightenment*, *op. cit.*, p. 65.

Vivre dix-huit ans dans le noir pour apprendre à voir le monde : les Indiens Kogis

Les Kogis vivent sur le versant nord de la Sierra Nevada de Santa Marta. Les contreforts de cette montagne de Colombie sont baignés au nord par les eaux des Caraïbes, mais à moins de quarante kilomètres des côtes, la Sierra culmine à 5 875 mètres. Une altitude où, au début du XXI^e siècle, il y avait encore des neiges éternelles. La Sierra est couverte d'une jungle épaisse. Elle est formée par des vallées, séparées les unes des autres par plusieurs jours de marche. C'est là que vivent les Indiens Kogis, un peuple premier qui a traversé plus de quatre mille ans sans rupture historique – réfugiés dans des vallées qu'ils ont rendues inaccessibles, les Kogis ont même réussi à survivre aux conquistadores.

Chez les Kogis, l'éducation des enfants est une activité primordiale. Notamment la formation, ancestrale, de ceux des enfants que l'on destine à voir l'invisible : on les appelle les *Mamas*. Dès leur sevrage jusqu'à l'âge d'environ 18 ans, ces enfants choisis sont formés à devenir des guides pour leur peuple. Privés de la lumière du jour, ils apprennent à sentir le monde avec d'autres canaux de perception. Entraînés dès leur plus jeune âge à voir non pas avec les yeux mais avec le cœur, les *Mamas* apprennent à entrer en relation avec d'autres mondes. Ils développent ainsi des compétences leur permettant de ressentir ce que le commun des mortels ne peut percevoir.

L'anthropologue Gerardo Reichel-Dolmatoff a longuement étudié les Indiens Kogis à partir des années 1940. Il a vécu chez eux et a appris leur langue pour essayer de percer le mystère de leur culture. Fondateur du

Département d'anthropologie de l'Université des Andes de Bogotá, il a précisément étudié le système de formation des *Mamas* – qu'il décrit comme étant à mi-chemin entre le prêtre et le chamane. Le professeur Reichel-Dolmatoff explique qu'à l'issue de leur formation de dix-huit années, l'enfant devenu *mama* connaît tout du monde qui l'entoure sans jamais en avoir rien vu. Selon les Kogis en effet, « *nous ne pouvons voir que la moitié du monde* ». Or, l'autre moitié se perçoit les yeux fermés...

Grâce à ces dix-huit années de formation dans le noir, le *Mama* fait partie de « *ceux qui savent, ceux qui voient plus loin que le monde phénoménologique [le monde des apparences], ceux qui comprennent que sous l'image perçue de chaque montagne, de chaque maison, de chaque objet tangible se trouve sa réplique exacte, mais inversée. Comme s'il y avait un immense miroir qui divisait le monde [...] Ce qui compte, ce qui a de la valeur, ce qui donne sens et but à la vie n'est pas ce que nous percevons avec nos sens, mais c'est Aluna, la partie invisible du monde* »¹.

Ce ne sont pas les yeux qui voient...

Éric Julien, ancien géographe, a séjourné à plusieurs reprises chez les Kogis. Il nous parle de ce peuple pour qui le monde invisible est aussi tangible que le monde visible. « *Chez les Kogis, il faut oublier nos références, prévient-il d'emblée. Le monde visible et le monde invisible ne sont pas séparés : pour eux, le visible n'est que l'incarnation de l'invisible. Dès lors, la vue ne sert qu'à conforter une image déjà produite par le cerveau. Ce ne sont donc pas les yeux qui voient...* »

À propos de la capacité des *Mamas* à connaître un monde qu'ils n'ont jamais vu à la lumière du jour, il raconte une scène édifiante dont il a récemment été le témoin, lors d'un voyage organisé en Europe pour des Kogis. « *L'un des mamas avait été invité dans un laboratoire d'astrophysique de Londres. Les chercheurs britanniques lui montrent les télescopes, les ordinateurs, bref tout l'équipement dernier cri dont dispose l'Occident pour regarder le ciel. Le Mama regarde tout ça avec des yeux désabusés. Alors qu'on passe dans une pièce où sont affichées des images du télescope spatial Hubble – qui prend des clichés avec des temps de pause très longs –, il désigne une étoile sur l'une de ces images et dit : "Cette étoile est très importante, mais on ne la voit pas de la Terre." Les chercheurs sont bluffés : le Mama avait précisément désigné une étoile invisible depuis notre planète et dont les scientifiques ignoraient encore l'existence quelques mois plus tôt. C'est leur télescope qui venait de la découvrir... Le Mama s'est alors mis à nommer vingt autres étoiles, invisibles depuis la Terre mais tout aussi importantes...* »

Éric Julien rencontre les Kogis à 25 ans, alors qu'il conduit une équipe

de marcheurs à travers la Sierra Nevada. Pendant la randonnée, il est atteint d'un œdème pulmonaire qui l'empêche de faire un pas de plus. La piste la plus proche se trouve à plus de trois jours de marche derrière eux... Dans une émission sur France Culture², il se souvient : « *La situation était désespérée. J'étais incapable de revenir sur mes pas ni d'aller plus loin – sans même parler de conduire mon groupe à bon port. Soudain, deux hommes surgissent de nulle part. Un père et son fils. Ils m'ont emmené, sur leurs mules, jusqu'à leur village. Là, j'ai été nourri, soigné. Pendant mon séjour là-bas, je me demandais : "Mais qui sont ces gens-là ?" Je me souviens encore de leur visage sombre, du brillant de leurs yeux. J'ai été frappé par leur présence et par la force avec laquelle ils me tenaient des propos quasi incompréhensibles. Au milieu de leurs longues tirades il n'y avait qu'une phrase, qu'ils traduisaient en espagnol à mon attention : "On nous a volé nos terres, il faut nous les rendre." J'ai promis de tout faire pour y parvenir* »³.

Éric Julien précise que l'entraînement des Mamas continue aujourd'hui, et que trois d'entre eux ont été récemment formés. « *Il n'y a pas de cérémonie pour introniser ces enfants. Mais quand vous les voyez sortir de ces dix-huit années de formation pendant lesquelles ils vivent dans le noir, à l'écart du groupe, vous comprenez pourquoi les Kogis eux-mêmes les appellent "les illuminés" : ils sont quelque part entre le "gentil" et le "béat". Ils sont hyperreliés. Très connectés à l'autre. Les Mamas sont étonnamment à cheval entre la gaieté et la gravité. Ce sont des êtres extrêmement centrés et ancrés. Et très religieux – au sens d'une très grande attention portée au monde.* »

Pour ce qui est du contenu de leur apprentissage, l'ancien géographe précise que les dix-huit années se déroulent en trois étapes principales : la première commence dès l'âge de 1 an et se poursuit jusqu'à 5 ou 6 ans. « *Pendant cette période, durant laquelle les Kogis considèrent que l'âme n'est pas en lien avec le corps, il ne faut surtout pas "éduquer" l'enfant, c'est-à-dire ne pas chercher à lui imposer un savoir extérieur, mais simplement l'aider à aller là où il se trouve déjà. Pour éviter que son esprit ne soit capturé par une forme culturelle extérieure, ils mettent l'enfant devant rien, ce qui m'évoque la conviction de Rousseau : il appelait à élever les enfants loin de l'influence corruptrice de la famille et du corps social afin qu'ils puissent révéler leur potentiel. Pendant cette première période de cinq années de formation, le travail des "formateurs" consiste donc à prendre des bribes de ce que l'enfant est, puis à mettre un rythme dessus pour l'encourager à aller vers lui-même.* »

Ensuite, entre 5-6 ans et 9 ans, « *vient un cycle généraliste où les apprentis Mamas abordent différents thèmes : les constellations, les arbres et les animaux qu'on trouve dans l'écosystème dont le Mama aura la garde* ». Pendant toute sa formation, l'enfant n'est en lien qu'avec l'écosystème dont il sera le gardien, confirme l'anthropologue Reichel-Dolmatoff : il est nourri avec les aliments de cet écosystème-là, aux caractéristiques singulières (conditions climatiques, altitude, température, nombre d'heures de soleil par

jour, pression barométrique, alimentation, etc.).

Enfin, cette formation se termine par un troisième cycle de neuf années. Pendant ce dernier cycle de formation, l'enfant se spécialise dans une discipline, « *un peu comme en médecine* », sourit Éric Julien, qui précise que les formateurs sont des *Mamas* adultes et que l'un d'entre eux a un lien affectif privilégié avec l'enfant – qui vit séparé de ses parents biologiques –, alors que les autres *Mamas* lui apportent les enseignements spécialisés, sous la houlette d'un « professeur principal » qui chapeaute l'ensemble de l'éducation de l'apprenti *Mama*.

La vie multidimensionnelle

Benjamin Villegas, éditeur d'une centaine de livres sur la Colombie, observe que « *l'éducation, thème central chez les Kogis, est une activité pour laquelle ils ont un grand talent : l'apprentissage [des Mamas] pour passer de ce monde-ci à d'autres dimensions, pour élargir leur perception, implique des règles précises ainsi que d'indispensables purifications préalables*⁴ » qui visent à atteindre une pureté spirituelle et une innocence que les Kogis comparent à celles d'un enfant avant la puberté⁵.

Éric Julien précise que « *la relation est également primordiale chez les Kogis, qui pensent leur territoire en termes de constellations. Pour eux, “Tu es, donc je suis” – et non pas “Je pense donc je suis”.* » La relation des humains entre eux, bien sûr, mais aussi la relation des hommes avec le monde. Or, le monde est fait de lois. Le *Mama* a appris à les connaître. En tant que gardien de la culture kogi, il veille au respect de ces lois : « *Chez nous, explique le géographe, on élit des députés et des sénateurs pour édicter les lois, puis on change ces lois quand ça nous arrange. Chez les Kogis, les lois sont celles du vivant. Elles sont immuables et on doit leur obéir. D'ailleurs, les Kogis nous appellent les “petits frères” car ils pensent qu'on n'a pas compris grand-chose au fonctionnement du monde. Pour eux, le monde est dans le ciel et celui de la terre n'en est qu'un reflet. Ils disent aussi que tout est accessible, mais qu'il faudrait revenir à une pensée d'enfant pour le percevoir. Ça prend du temps de rencontrer ces gens-là. Par exemple, quand ils disent : “Je suis le tigre”, l'anthropologue traduit : “Je mets le masque du tigre.” Comme si tout ça était symbolique. Or, moi je pense qu'en cet instant ils sont le tigre, qu'ils sont vraiment reliés à l'énergie du tigre. De même, il y a quelque chose qu'ils nomment “fe”, ce serait là d'où proviennent toutes les formes incarnées : ils peuvent agir sur ces formes en se connectant à “fe”.* »

L'anthropologue Gerardo Reichel-Dolmatoff rappelle que pendant leurs dix-huit années de formation dans le noir, les apprentis *Mamas* sont au cœur « *du caractère multidimensionnel de la vie des Kogis* ». Les privations sensorielles auxquelles ils sont soumis – les stimulations visuelles étant

réduites au strict minimum –, « *associées à l'absence d'affection féminine, l'interdiction de consommer du sel et un régime très pauvre en protéines affectent profondément la constitution physique et psychique des novices. L'intention manifeste de cet entraînement est de détourner les enfants du rythme circadien [le rythme biologique de vingt-quatre heures, avec son alternance veille-sommeil] et de distordre leur conception temporelle* ». D'ailleurs, les *mamas*, affirme-t-il encore, savent influencer les rythmes temporels. Pour cela, ils utilisent le jeûne, les vibrations sonores, l'hypnose, etc., soit un ensemble d'outils qui leur donnent accès à des champs d'information très larges. « *L'éducation des mamas est un thème très complexe : à l'issue de leur formation, les jeunes mamas connaissent tout de la synchronie des constellations célestes, des phases lunaires, des catégories de vents et de pluies, des changements de température, des cycles biologiques des animaux et de ceux du végétal...* » Mais ils sont aussi devenus des spécialistes de l'invisible et leur savoir, « *si étendu, dépasse le champ de compétence de l'ethnologie et appartient au champ de la psychologie et de la neurologie*⁶ », conclut Gerardo Reichel-Dolmatoff.

Pour illustrer l'importance que les *mamas* accordent à la perception par le cœur, organe privilégié du lien à l'invisible, Reichel-Dolmatoff raconte que lors d'un séjour d'étude chez les Kogis, on avait accepté de lui livrer les noms de toute une lignée de *mamas*. Dans son carnet, il notait les noms que son interlocuteur lui récitait. Il y en avait plusieurs douzaines. Une fois la liste terminée, celui qui les lui avait dictés ordonne à l'anthropologue : « *Lis ce que tu as écrit !* » Ce dernier s'exécute. Plusieurs minutes lui sont nécessaires pour venir à bout de la liste de noms qui lui ont été récités par cœur, l'homme ayant fait un effort visible pour les lui transmettre dans un ordre très précis. L'homme se met à regarder l'anthropologue avec mépris, puis éclate : « *À quoi cela te sert-il ? Tu as tout ça sur un papier, mais moi je l'ai là, dans le cœur* », dit-il en se frappant la poitrine avec le poing, avant d'ajouter : « *Il m'a fallu tant de temps pour apprendre tout ça, la nuit, dans le temple, avec le Mama. J'ai appris, j'ai appris et maintenant je l'ai ici, dans le cœur. Toi, tu l'as sur ton papier, mais cela ne te sert à rien car en réalité, tu ne sais rien !* » L'anthropologue précise que lui-même, au fil des années de vie avec les Kogis, s'est « *libéré de sa déformation aristotélicienne, de son mode de pensée linéaire et causal*⁷ ».

Pour apprendre à voir au-delà du réel, pour percevoir la partie invisible du monde à laquelle les Kogis accordent une importance première, c'est donc un entraînement digne d'un sportif de haut niveau qui est mis en place dès la plus petite enfance.

Cette manière extrême de plonger dans le monde invisible pourra paraître étrange, excessive, voire irrationnelle pour un regard occidental, mais dans ce cadre « exotique » l'irrationnel a droit de cité. Il est même attendu, comme il est attendu que les ethnologues étudient ces phénomènes bizarres chez des peuples « premiers ». Pourtant on trouve aussi, dans notre culture occidentale,

la trace attestée d'un lien avec le(s) monde(s) invisible(s). Il suffit en effet de remonter aux textes qui fondent notre culture judéo-chrétienne pour rencontrer des enfants qui entendent, eux aussi, des voix venues d'ailleurs...

1. Gerardo Reichel-Dolmatoff, *Indios de Colombia. Momentos vividos, mundos concebidos*, Villegas editores, 1991, p. 86-87.
2. « Chez les Indiens Kogis : Terre mère », documentaire d'Élise Andrieu & Diphy Mariani, *Sur les docks*, France Culture, 8 octobre 2013.
3. Pour honorer sa promesse, à son retour en France, Éric Julien fonde l'association Tchendukua, qui récolte des fonds pour racheter les terres ancestrales des Kogis et les leur restituer.
4. Benjamín Villegas, in *Indios de Colombia, op. cit.*, p. 16.
5. À côté de l'entraînement à la perception des forces invisibles, les Kogis accordent une très grande importance à l'éthique, au sens d'une posture que l'apprenti *Mama* doit intérioriser et qui le guide dans son lien aux autres et au monde.
6. Gerardo Reichel-Dolmatoff, *Indios de Colombia, op. cit.*, p. 85.
7. *Ibid.*, p. 83-90.

Visions, lévitations, miracles : l'enfance des mystiques

Selon la culture dans laquelle le phénomène a lieu, les voix entendues par les enfants sont considérées comme étant celles des défunts, des ancêtres, de la terre mère ou de Dieu... Comme on l'a vu plus haut, les enfants qui vivent de tels phénomènes ne les jugent pas bizarres *a priori*, puisqu'ils les éprouvent dans leur corps et qu'ils font partie de leur quotidien. L'expérience s'impose à eux, tout comme « *l'expérience perceptive s'impose au mystique sous la forme d'une vérité n'ayant d'autre justification que sa reconnaissance¹* ».

Miracles dans l'Europe médiévale

Si l'on observe l'accueil réservé à de tels phénomènes à d'autres époques, on retrouve cette même constante dans le regard des enfants qui les vivent : ils n'analysent pas leurs visions ou leurs voix comme étant *surnaturelles* ou *extraordinaires*. L'essayiste Jacqueline Kelen nous raconte ainsi l'histoire d'une petite paysanne nommée Anne-Catherine Emmerich, qui voit des personnages et entend des messages. La fillette a 5 ans et le phénomène se produit alors qu'elle garde les vaches dans les champs. Nous sommes en Westphalie, en 1779, mais ce qu'en dit la jeune fille pourrait se retrouver mot pour mot dans la bouche d'un enfant du XXI^e siècle sujet à des perceptions du même type : « *Ces sortes de visions ne me troublaient pas, je croyais que tout le monde avait des relations de ce genre. Je n'ai jamais*

pensé à une différence entre les visions et le commerce réel avec les humains². »

C'est bien le regard extérieur qui amène ces enfants-là à se questionner, quand ils se rendent compte que leurs perceptions ne sont pas nécessairement partagées par tous. C'est d'ailleurs ce décalage avec les autres qui conduit souvent les parents à conseiller à leur enfant une relative discrétion sur le sujet, comme on l'a vu dans l'histoire de Charlotte (cf. p. 121), à qui sa mère recommande de ne pas raconter à ses copines d'école qu'elle voit des morts...

Donner une explication à ces phénomènes, les interpréter, est rarement la préoccupation des enfants mais cela demeure néanmoins un enjeu important pour les parents et pour les adultes de l'entourage. Ces explications sont liées à la culture, donc aussi à l'époque ; or jusqu'à la fin du XIX^e siècle on porte un regard religieux sur de tels phénomènes. Ces expériences que l'on appelle aujourd'hui *extraordinaires* ou *suraturelles* étaient alors qualifiées de *mystiques* (ou de démoniaques, c'est selon), et c'est assez naturellement que la petite paysanne Anne-Catherine Emmerich entre au couvent de Dulmen, un lieu où il est culturellement légitime d'entendre des voix. Sujette aux extases, elle conserve toute sa vie cette aptitude à « naviguer » entre les mondes. Elle est très liée au poète romantique Clemens Brentano, qui écrit à son propos : *« Son visage [est] empreint de pureté et d'innocence. [...] Tout ce qu'elle dit est bref, simple, uni, mais plein de profondeur, plein de charité, plein de vie. »* Il ajoute : *« elle mesure et pèse les choses avec une clairvoyance que je n'ai pas³ »*, confirmant par là que demeurer réceptive aux voix et aux visions n'a pas coupé la mystique de la réalité extérieure, mais lui a au contraire donné un regard plus clair sur celle-ci.

Quelques siècles plus tôt naissait une autre mystique, elle aussi sujette à des visions dès sa petite enfance. Caterina Benincasa est née à Sienne, d'une mère âgée qui a déjà mis au monde vingt-deux enfants. Celle qui deviendra Catherine de Sienne a sa première vision à 6 ou 7 ans : un homme lui apparaît *« dans une vision magnifique »*, et lui sourit. Nous sommes dans les années 1350, dans une grande cité commerçante de Toscane où l'on croit et où l'on attend avidement les manifestations de ce genre : pour la petite Catherine, ce personnage quelle voit et que les autres ne voient pas, c'est Jésus. Mais elle n'en parle pas à sa famille, et ce n'est qu'à l'âge adulte qu'elle décrira sa vision et racontera que Jésus lui était apparu accompagné de *« plusieurs saints nimbés d'un rayon de lumière [qui] l'enveloppent »* – plusieurs siècles plus tard, on a vu plus haut comment Charlotte, elle aussi, voyait *« une lumière transparente »* autour des *« anges »* qui, *« lorsqu'ils ont des ailes, ont une lumière qui brille tout autour d'eux »*.

Après cette vision d'enfance, la petite Caterina *« prend la résolution de se consacrer à Dieu et fait le vœu de virginité. Elle se livre à la pénitence et à la prière, se prive de nourriture et de sommeil, au désespoir de sa mère, et d'étranges phénomènes se produisent comme des lévitations et de longues extases »*. Des miracles se seraient aussi produits, attirant autour d'elle à la

fois méfiance et fascination – on observe encore aujourd’hui cette même ambivalence dans les réactions de l’entourage, car ces phénomènes-là peuvent tout autant susciter de la fascination qu’une forme de jalousie de la part de ceux qui ne les vivent pas ou encore de la défiance, de l’incompréhension, du jugement ou du rejet. Par la suite, des personnes de l’entourage de Catherine de Sienne affirment avoir été guéries par elle, tel Raymond de Capoue, son confesseur, confident et guide spirituel. Ce prêtre dominicain est le témoin privilégié des phénomènes surnaturels qui touchent la mystique : elle aurait reçu les stigmates du Christ aux mains, aux pieds et au cœur, lesquels lui causent, dit-elle, une atroce douleur. Outre les miracles et les guérisons, Catherine de Sienne est sujette à des phénomènes de visions et de clairvoyance, etc. Toute sa vie elle prononcera aussi des paroles prophétiques⁴.

Prophétisme d’enfants dans les Cévennes

Quelques siècles plus tard, les historiens signalent un prophétisme vécu par des enfants, mais constaté à l’échelle de tout un territoire, et accompagné de manifestations surnaturelles qui demeurent aujourd’hui encore mystérieuses – et que les autorités de l’époque qualifient de fanatisme. Cet événement, qui se passe dans les Cévennes du XVII^e siècle, après les guerres de Religion, est raconté par Patrick Cabanel, professeur d’histoire à l’université de Toulouse : « *Nous sommes en pleine période du Désert, qui fait référence à l’époque où le culte protestant, interdit et pourchassé, se réfugia à l’écart des villes et des habitations, dans le creux des vallées et des montagnes boisées.* » Les temples ont été rasés, les pasteurs sont exilés et on pousse les récalcitrants à l’abjuration. Malgré cette situation (ou à cause d’elle) « *ici et là, à Saint-Jean-du-Gard comme en Vallée Longue, on entend ou l’on voit des choses mystérieuses* » et on assiste même au « *surgissement par deux fois, en 1690 et en 1700, d’un extraordinaire phénomène de prophétisme qui reste encore énigmatique aux historiens et aux théologiens. [...] des enfants, des femmes, des dominés, souvent analphabètes, sont secoués de convulsions, s’évanouissent, pleurent des larmes de sang, parlent en langues⁵, marchent sur le feu, prophétisent, menacent et consolent, avant d’appeler au combat. Les autorités emprisonnent, exécutent, parlent de fanatisme, font examiner les malades par des professeurs de l’université de Montpellier* ».

Selon Patrick Cabanel, ce phénomène s’explique par la trahison des pères qui se seraient tus, se seraient cachés ou auraient abjuré leur foi : contre la peur et la clandestinité engendrée, les enfants des générations suivantes auraient « *revendiqué au grand jour la libération de la parole et du corps⁶* ». Dans le vocabulaire contemporain, on dirait de ces enfants qui « parlent en

langue et prophétisent » que ce sont des « channels » qui « canalisent » l'enseignement de maîtres spirituels.

On retrouve ce phénomène de voix ou de visions chez les mystiques de tous les temps, qui ont très souvent été des entendeurs de voix : outre Anne-Catherine Emmerich (canonisée en 2004) et Catherine de Sienne (canonisée en 1461 puis reconnue docteur de l'Église en 1970), on peut aussi citer les exemples de l'abbesse Hildegarde de Bingen, de sainte Thérèse d'Ávila, de saint François d'Assise ou encore de Luther. Plus près de nous, on raconte aussi que Jung entendait des voix, que dans sa lutte non violente le Mahatma Gandhi aurait été lui aussi guidé par des voix. Plus inattendu dans notre contexte politique occidental, Winston Churchill aurait lui aussi été un entendeur de voix⁷...

Voix et visions chez les enfants du peuple d'Israël

Le lecteur français pensera immanquablement à Jeanne d'Arc, qui était encore jeune fille quand elle a entendu une voix lui demander d'aller livrer bataille contre les Anglais. Son histoire fait écho à celle du jeune Gédéon, un personnage biblique à qui une voix commande d'aller au combat. « Un ange » apparaît d'abord en face de l'enfant et lui parle, puis une autre voix s'adresse à lui – celle de Dieu – et lui dit : « Va avec cette force que tu as, et délivre Israël. » L'enfant s'adresse alors à la voix et lui demande comment il pourrait bien délivrer Israël puisque, dit-il : « Je suis le plus petit dans la maison de mon père. » La voix lui répond qu'elle sera avec lui et lui donnera la force de vaincre⁸.

Les récits mythiques de notre culture judéo-chrétienne mentionnent ainsi plusieurs enfants qui voient des personnages « invisibles » ou entendent des voix « venues de nulle part ». On trouve dans l'Ancien Testament de multiples références à des visions, et à la voix de « l'Éternel » qui se fait entendre de manière directe, en particulier aux enfants qui deviendront les prophètes – ceux qui, de la part de Dieu, délivreront des messages.

Tel est le cas du petit Samuel à une époque où, précise le texte, « *la parole de l'Éternel était rare en ce temps-là, les visions n'étaient pas fréquentes* », ce qui leur donne d'autant plus de force. Mais du fait de son jeune âge, « *Samuel ne connaissait pas encore l'Éternel, et la parole de l'Éternel ne lui avait pas encore été révélée* ». Or, une nuit l'enfant entend une voix qui appelle : « *Samuel ! Samuel !* » La voix le tire de son sommeil. Comme il est au service du prophète Élie, l'enfant est persuadé que c'est son maître qui l'appelle. Il se lève donc et va trouver Élie, qui lui répond : « *Je n'ai point appelé ; retourne te coucher.* » La voix appelle à nouveau Samuel, qui croit encore que c'est son maître qui l'appelle et la même scène se reproduit. Élie finit par comprendre que cette voix qui s'adresse à Samuel,

c'est celle de l'Éternel. Lorsque Samuel vient le trouver pour la troisième fois au milieu de la nuit, Élie conseille donc à son apprenti prophète de retourner se coucher, et de répondre à la voix si elle revient lui parler. Samuel va donc se recoucher, et quand la voix s'adresse à nouveau à lui il lui répond : « *Parle, car ton serviteur écoute.* »

En se mettant dans la posture de l'écoute, Samuel s'engage dans l'échange et permet à la voix de lui délivrer son message⁹. Le texte ne le précise pas, mais on peut imaginer qu'au cours de son enfance, Élie a lui aussi entendu une voix venue de nulle part qui s'adressait à lui. C'est donc l'adulte expérimenté qui recommande à l'enfant de se placer en posture d'écoute – la formation dispensée par Élie a porté ses fruits, puisque son apprenti deviendra plus tard un grand prophète : « *Samuel grandissait. L'Éternel était avec lui, et il ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles. L'Éternel continuait à apparaître [à Samuel].* » On ignore la teneur des propos que la voix a tenus au jeune Samuel, on ignore aussi si un dialogue s'est engagé entre Samuel et l'Éternel ou si seule la voix a parlé, mais ce premier contact semble bien être le début d'une initiation dispensée par l'invisible¹⁰...

Joseph lui aussi entend des voix, qui lui parviennent sous la forme de rêves. Ce sont des rêves d'anticipation, qui sont racontés dans la Genèse. Dans un de ces rêves d'enfance, Joseph se voit jeune homme, et voit ses parents et ses frères s'incliner devant lui. Quand il leur raconte ses visions dans lesquelles il les décrit soumis à lui, Joseph suscite la haine de ses frères, qui voudront d'abord le tuer, puis finiront par le vendre comme esclave à une caravane de marchands en partance pour l'Égypte. Des années plus tard et après moult rebondissements, Joseph devient le bras droit de Pharaon grâce à ses qualités d'entendeur de la voix divine et à ses prophéties qui se réalisent : un jour, Pharaon rêve de « *sept vaches belles à voir et grasses de chair* », et de « *sept autres vaches laides à voir et maigres de chair [qui] mangèrent les sept vaches belles à voir et grasses de chair*¹¹ ». L'interprétation qu'en donne Joseph est restée célèbre : il prédit qu'après sept années de grande abondance en Égypte, la famine s'abattra pendant sept autres années, qui consumeront le pays. Joseph conseille à Pharaon de lever une partie des récoltes pendant les sept années d'abondance, pour constituer des stocks en prévision de la famine à venir. Pharaon « *lui donne le commandement de tout le pays d'Égypte* » et quand la famine survient dans toute la région, ses frères se retrouvent à la cour de Pharaon, obligés de s'incliner devant ce Joseph qu'ils avaient voulu tuer, réalisant ainsi la prophétie d'enfance de leur jeune frère.

Dans d'autres livres sacrés, on trouve des récits où la voix s'adresse à des enfants encore plus jeunes, tel Jérémie, qui une fois devenu adulte se souvient qu'une voix s'était adressée à lui dès son plus jeune âge. La voix disait connaître Jérémie avant même qu'il ne fût conçu, prétendait l'avoir « *formé dans le ventre de [sa] mère* », et même « *établi prophète des nations* » avant sa naissance... La voix commandait à l'enfant d'aller à la rencontre de certaines personnes : « *Tu [leur] diras tout ce que je t'ordonnerai.* » Quand

Jérémie répondait qu'il ne savait pas parler, car il n'était qu'un enfant, la voix lui disait de ne craindre rien ni personne. Il y eut même un contact avec cette voix invisible, qu'il considère comme celle de « l'Éternel ». En effet, Jérémie conclut ainsi son récit d'enfance : « *Puis l'Éternel étendit sa main, et toucha ma bouche*¹². »

Une voix venue de nulle part qui ordonne d'aller parler à des inconnus, de ne craindre personne et qui tend la main pour toucher l'enfant... On imagine comment de tels propos seraient reçus si un enfant « entendeur de voix » les tenait dans le cabinet d'un psy d'aujourd'hui. Pourtant, aujourd'hui encore, dans le monde occidental, des enfants entendent des voix qui peuvent leur commander certaines actions. Comme on l'a vu, un personnage apparaît parfois avec la voix. Il arrive même que l'enfant évoque la sensation d'un contact physique avec ce personnage invisible, tel Jérémie avec la sensation d'une main lui touchant la bouche. On trouve un écho de l'histoire de Jérémie avec Louis (cf. p. 17) qui a vécu un tel contact lorsqu'il a éprouvé la sensation d'être touché à l'endroit du cœur par ce petit « marin » apparu une nuit dans sa chambre, qui après lui avoir touché le cœur, l'a pris par la main pour l'emmener « dans un voyage ».

Enfants-devins dans la Grèce antique

Durant la période antique, on ne parle plus de prophètes, mais les enfants sont encore au centre des processus de divination. « *La plupart des sociétés communautés ésotériques ou des sociétés de mystères de l'Antiquité ont considéré que les enfants avaient une relation privilégiée avec le monde de l'au-delà. Le témoignage d'Apulée, auteur du I^{er} siècle de notre ère, est formel : “Je suis convaincu qu'une âme humaine, surtout une âme simple, comme celle d'un enfant, peut, par l'entremise des incantations et par le charme des parfums, être endormie et entièrement enlevée à la conscience des choses de ce monde : et insensiblement, en oubliant le corps, être ramenée et rendue à sa nature, immortelle et divine comme on sait, et qu'alors, comme dans une espèce de torpeur, elle peut présager l'avenir.” (Apologie, 43.).* C'est en fonction de cette conviction que les néopythagoriciens, les fidèles d'Isis, les orphiques, avaient recours à des enfants, en particulier pour la divination¹³.

On croise aussi à cette époque un entendeur de voix resté célèbre : Socrate disait être conduit par la voix de son *daemon*. Dans la mythologie classique, le *daemon* fait référence « à une “divinité du dedans”, un dieu intérieur ou un esprit “guide” » ; le *daemon* est également connu sous le nom de génie, de *djinn*, selon le philosophe Ken Wilber, qui voit dans le *daemon* la déité tutélaire ou le génie d'une personne, synonyme de sa chance ou de son destin. Mais, prévient le philosophe, il y a « *une chose étrange et terrible avec*

les daemons : lorsqu'ils sont honorés et nourris, ils sont en effet source d'inspiration et d'orientation ; celui qui porte un dieu à l'intérieur met du génie dans son travail. Quand, au contraire, l'appel du daemon est entendu, mais ignoré, il est dit que le daemon se transforme alors en démon, en esprit mauvais – l'énergie divine et le talent dégénèrent en une activité autodestructrice¹⁴ ».

Le guérisseur Richard Amalric, rencontré chez lui à Montpellier, témoigne de cette transformation du *daemon* en démon : « *Tout petit, je sentais une force extérieure qui me poussait à faire des choses négatives. C'était ma doublure. Elle m'a possédé jusqu'à l'âge de 12 ans. Elle m'a un jour demandé de me déguiser en mendiant pour faire la quête. Je me suis exécuté, j'avais 7 ans. Elle me demandait aussi de voler dans le portemonnaie de mes parents, etc. Après-coup, je m'en voulais toujours beaucoup. Or, mon oreille gauche et ma main droite étaient couvertes d'eczéma : c'était le mal qui voulait sortir de moi (de ma main droite qui volait, de mon oreille qui écoutait des ordres mauvais). Un jour, alors qu'on se trouvait en pleine campagne et loin de tout, dans un camp de scouts, ma main droite a été brûlée au troisième degré par une casserole d'eau bouillante. J'ai posé ma main gauche sur ma main droite, pour guérir la brûlure. C'est comme si quelqu'un me prenait les mains et les commandait.* » Encore enfant, le guérisseur prend donc conscience qu'avec cette main qui vole, il peut aussi soigner...

Sorties du corps d'une enfant bouddhiste du XX^e siècle

Sous d'autres latitudes, les perceptions d'enfants sont proches de celles décrites plus haut par Anne-Catherine Emmerich et la future Catherine de Sienne : seuls diffèrent les mots utilisés pour raconter l'expérience, mots empruntés à la terminologie locale qui s'enracine dans les croyances du pays. Ainsi, dans le petit village de Baan Huay Sai, situé au cœur de l'épaisse jungle de la plaine du Mékong, on honore les esprits des ancêtres, tout comme ceux de la forêt, de l'eau et de la terre. Mais on y honore aussi les *devas* – les divinités, dans la cosmogonie bouddhiste –, car le village est situé dans le petit royaume de Mukdahan, devenu principauté du royaume du Siam. Les moines de la forêt ont pour habitude de s'établir près des villages pendant les trois mois de leur retraite annuelle, au cours de laquelle ils entrent dans une méditation profonde. Du fait de la présence de ces moines, les préceptes bouddhistes ont fini par s'entremêler à l'ancestral culte local des esprits.

C'est là, en pleine jungle tropicale, dans ce petit village de l'ethnie *Phu Tai*, que naît Tapai, la fille du magistrat local. Nous sommes en 1901. « *Depuis son plus jeune âge, raconte le moine thaïlandais Dick Silaratano, Tapai est entourée d'une aura de mystère ; elle semble en savoir plus qu'elle*

ne pourrait jamais le dire. Quand elle a été assez grande pour parler, elle s'est mise à rire avec délice alors qu'elle racontait à sa mère, en murmurant, les aventures nocturnes dans lesquelles elle accompagnait "des sphères de lumière rayonnantes jusqu'à des cités merveilleuses" – des lieux qu'elle ne pouvait décrire qu'avec des gestes, les mots étaient incapables d'en rendre compte. Tapai se souvient avoir grandi entourée de devas et d'autres amis célestes. Ils avaient été ses compagnons pendant un nombre incalculable de ses vies passées, et craignaient que son esprit ne succombe aux plaisirs de l'incarnation dans un corps physique. Pour empêcher son esprit de s'ancrer dans le plan terrestre, les devas incitaient souvent Tapai à se séparer de son corps physique, et l'emmenaient jusqu'aux royaumes spirituels des séjours célestes. »

Puis, dès l'âge de 7 ans, Tapai a commencé à ressentir les souvenirs tangibles de vies passées, tant de ses existences humaines que non humaines. Sa mère étant morte alors qu'elle avait 5 ans, c'est naturellement à son père qu'elle s'est mise à raconter, de manière innocente et spontanée, les visions de ses vies passées : celle où elle avait été un poulet, celle où elle était docteur, princesse ou encore simple paysan... Son père, craignant qu'en grandissant sa fille ne soit à jamais stigmatisée par les habitants de leur petit village, lui interdit de raconter ces visions à qui que ce soit. On retrouve ici un conseil récurrent aux enfants qui vivent des phénomènes inexplicables, à qui les parents conseillent de rester discrets (cf. p. 200).

Au gré des retraits des moines de la forêt, qui s'établissent dans la jungle proche de son village pour la durée de la mousson, Tapai rencontre deux enseignants renommés. Percevant des aptitudes chez la jeune fille, ils lui conseillent de commencer à pratiquer la méditation. À l'âge de 16 ans, Tapai se décide enfin. Quinze minutes après le début de sa première méditation, elle entre spontanément dans une concentration très profonde. Elle passe la nuit suivante entièrement absorbée dans la contemplation d'une vision d'horreur : celle de ses propres funérailles et de son corps qui se décompose lentement... Quand cette vision s'estompe au petit matin, Tapai est persuadée d'avoir passé la nuit à rêver. Très déçue d'avoir dormi pendant cette première tentative sérieuse de méditation, elle s'en veut d'être si peu apte à la pratique.

Le lendemain, son enseignant, le moine Ajaan Mun, voit dans les yeux de la jeune fille que quelque chose a changé. Il la questionne. Là encore, comme le prophète Élie avec Samuel, comme les *Mamas* avec les apprentis, comme les voix de Rodolphe, c'est le guide spirituel qui rassure la jeune apprentie et lui révèle le sens de son expérience ; Ajaan Mun explique à Tapai que le « rêve » de son corps en décomposition, qui a défilé sous ses yeux pendant toute la nuit, comme un film, n'en était pas un : « *Ce que tu as expérimenté était l'état calme et intégré qu'on appelle en pali samādhi. Ce que tu as pris pour un rêve était en réalité une vision, qui a surgi spontanément grâce à la profonde concentration de samādhi. Si tu éprouves d'autres expériences de ce type, détends-toi simplement et laisse-les se*

produire. Il n'est pas nécessaire de s'inquiéter ou de s'effrayer. Je ne veux pas que tu t'effraies, mais tu dois demeurer alerte et pleinement consciente de tout ce qui se passe dans ta méditation » car, lui explique plus tard le moine, *« à travers la méditation, le cœur peut être entraîné correctement. [Or] le cœur est l'élément le plus important de tout l'univers ; la santé matérielle et spirituelle de chacun repose sur le bien-être de son cœur. Parce qu'il est la source de tout, le cœur doit donc être entraîné de manière appropriée¹⁵ ».*

On remarque ici que, tout comme chez les Kogis, le lien à l'invisible ressortit à un véritable apprentissage et à une transmission traditionnelle. Un cadre dont ne bénéficient pas nécessairement les enfants d'Occident qui perçoivent l'invisible.

Dans sa pratique de la méditation, encore adolescente puis plus tard adulte, Tapai devient coutumière de toutes sortes de phénomènes étranges – prémonitions sous la forme de visions d'événements futurs, perception de plans d'existence non physiques, contacts avec des défunts – « fantômes » d'humains et d'animaux –, accès à d'autres mondes que l'on pourrait qualifier de sorties hors du corps, etc. L'adolescente souhaite entrer dans les ordres pour suivre l'enseignement de son maître, mais son père refuse et lui demande de se marier. À 17 ans, elle se résigne donc à épouser un voisin, Bunmaa, qui, une fois devenu son mari, limite au strict minimum sa pratique spirituelle. Ce n'est qu'après vingt ans de mariage malheureux qu'elle devient finalement nonne, sous le nom de Mae Chee Kaew. Avec le renoncement comme mode de vie et sous la conduite d'un nouvel instructeur, elle reprend enfin sa pratique et atteint le stade de la libération finale, devenant ainsi l'une des rares *arahant*¹⁶ connues de notre ère contemporaine.

À l'âge adulte et devenue nonne, Mae Chee Kaew maintient son lien avec les autres mondes. Au cours de dialogues silencieux, elle questionne ses visiteurs invisibles venus la trouver – le plus souvent pendant sa méditation –, afin de savoir comment elle pourrait les aider au mieux. Parmi ces visiteurs figurent des habitants des « mondes inférieurs », particulièrement des esprits d'animaux décédés qui lui demandent conseil pour renaître sous une forme humaine. Elle communique avec eux *« grâce au langage non verbal du cœur, le langage commun partagé par tous les êtres sensibles. Un flot immatériel de conscience insuffle à chaque pensée et à chaque émotion une intention particulière »*, de sorte que chaque pensée, chaque émotion, envoie à l'univers tout entier, visible et invisible, un message clair et reconnaissable¹⁷...

Cette modalité du lien à l'invisible, telle que vécue par une nonne bouddhiste de Thaïlande, sonnerait étrangement familière à des oreilles Kogi, dans la Sierra Nevada de Santa Marta, de l'autre côté de la planète, où l'on apprend aux enfants que toutes les intentions, qu'elles soient pensées ou parlées, laissent une trace dans l'Univers...

On voit donc comment les mystiques de cultures très différentes vivent des phénomènes proches, qu'ils comprennent comme un signe du lien avec l'invisible, avec le divin, avec l'Absolu. Selon le philosophe Michel de

Certeau, leurs expériences constitueraient même un langage pour exprimer ce lien-là : « *L'extase, la lévitation, les stigmates, l'absence de nourriture, l'insensibilité, les visions, les touchers, les odeurs, etc., fournissent à une musique du sens la gamme d'un langage propre*¹⁸. » Le langage de tous les mystiques...

1. G. Raimbault et C. Eliacheff, *Les Indomptables*, op. cit., p. 234.
2. Jacqueline Kelen, *Les Amitiés célestes*, Albin Michel, 2010, p. 247.
3. *Ibid.*, p. 249.
4. *Ibid.*, p. 249-250 et p. 196 sqq.
5. Un langage censé être inspiré par l'Esprit saint, dont il est fait référence dans la Bible.
6. Patrick Cabanel, *Histoire des Cévennes*, PUF, coll. « Que sais-je ? », éd. 2013, p. 55 sqq.
7. Sandra Escher et Marius Romme, *Young People Hearing Voices*, op. cit., p. 33.
8. Juges (6, 14-16), trad. Louis Segond (version 1975).
9. Cette manière de répondre à la voix, de lui dire « je t'écoute », de la prendre pour un interlocuteur, bref d'engager une « relation » avec la voix, est une façon que certains enfants – d'aujourd'hui – ont trouvé pour mieux vivre avec les voix qu'ils entendent : voir à ce propos p. 201.
10. Premier livre de Samuel (3, 1-21).
11. Genèse (41, 1-4).
12. Jérémie (1, 4-9).
13. Joël Thomas, « Enfants, Rome antique », in Jean Servier (sous la direction de), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, PUF, 1998.
14. Ken Wilber, *Grâce et courage. Spiritualité et guérison dans la vie et la mort de Treya Killam Wilber*, Almora, 2011, p. 87-88.
15. Bhikkhu Dick Silaratano, *Mac Chee Kaew: Her Journey to Spiritual Awakening and Enlightenment*, op. cit., p. 104, p. 25 sqq.
16. Selon la doctrine *theravada* (« la voie des anciens »), forme de bouddhisme en vigueur dans l'Asie du Sud-Est, un(e) *arahant* est une personne ayant atteint la libération totale, stade au-delà duquel il n'y a plus d'incarnation possible pour elle, sous quelque forme que ce soit.
17. Bhikkhu Dick Silaratano, *Mac Chee Kaew: Her Journey to Spiritual Awakening and Enlightenment*, op. cit., p. 104.
18. Michel de Certeau, « Mystique », in *Encyclopaedia Universalis*, vol. II, p. 522.

Parents, enfants, thérapeutes : comment réagir face à l'invisible ?

Avec l'histoire de la petite Clara (*cf.* p. 56), on a vu comment, concrètement, un accompagnement peut être proposé à une famille dont l'enfant perçoit des « présences » qui le terrorisent, en prenant en compte le phénomène vécu par l'enfant – la perception d'êtres invisibles –, et en agissant à ce niveau-là et avec l'enfant. Mais tout le monde n'a pas un médium comme Coline Bouteau dans son entourage, et par ailleurs l'interprétation donnée par elle – *« ces présences sont des défunts »* – ne correspond pas nécessairement aux croyances de chacun. Pour accompagner au mieux son enfant, il est en effet important de respecter l'expérience qu'il vit et de ne pas tourner en dérision ses perceptions. Mais si le parent prend la décision de consulter un thérapeute pour se faire aider, il est important que celui-ci soit en accord avec les croyances du parent tout en respectant celles de l'enfant – que le thérapeute soit médecin, psy, médium ou énergéticien. Une méta-analyse portant sur des décennies d'études scientifiques publiées montre qu'au niveau des variables « internes au traitement », c'est la qualité de l'alliance thérapeutique qui compte davantage en matière de résultats du traitement : elle a sept fois plus d'influence sur le changement que le modèle

Se déplacer dans sa pratique thérapeutique

Pour le thérapeute, les croyances de l'enfant impliquent parfois de se déplacer vis-à-vis de sa pratique thérapeutique ; cette démarche, pour inconfortable qu'elle soit, peut ouvrir des possibles inattendus comme en témoigne le psychiatre Marius Romme. Dans *Young People Hearing Voices*, il raconte comment une patiente a bouleversé ses croyances et sa pratique, puis l'a même conduit à se lancer dans l'étude scientifique du phénomène des voix et des visions chez les enfants. Sa patiente, Patsy Hage, était sujette à des voix oppressantes. Leur emprise avait fini par la rendre tellement impuissante qu'elle était au bord du suicide. Au cours de sa thérapie, elle insistait pour que le psychiatre reconnaisse le phénomène des voix comme *réel* mais Marius Romme était formé à la psychiatrie. Dans ses études à la faculté de médecine, on lui avait appris que pour soigner un patient, il ne devait pas donner du crédit à des voix venues de nulle part car cela l'aurait fait complice d'une aberration mentale. Ce qui ne ferait qu'accroître la confusion de la patiente. Mais Patsy Hage insistait. Au bout d'un an de consultations, elle finit par convaincre Marius Romme de changer sa posture thérapeutique ; il commença à prendre en compte les voix, mais aussi les propos que ces voix venues de nulle part tenaient à sa patiente. Pour essayer de trouver une solution à l'entente des voix, il organisa ensuite des rencontres avec d'autres patients. Certes, pouvoir enfin parler librement de leurs voix avec d'autres « expérienceurs » réduisait leur stress, mais ces personnes, également suivies dans le secteur psychiatrique, se sentaient tout aussi impuissantes que Patsy Hage pour faire face à leurs voix.

Marius Romme se mit alors à la recherche d'hommes et de femmes qui entendaient des voix et qui avaient appris à vivre avec. Comme les voix qu'ils entendaient ne les faisaient pas souffrir, ils ne consultaient pas de psy et les professionnels de la santé mentale ne les avaient pas rencontrés. En 1989, Marius Romme entreprit une étude systématique du phénomène chez ces sujets en se basant sur l'étude approfondie des voix et des visions : leur fréquence, leur nature, leurs messages, etc. Sa démarche est inédite, car d'habitude les études de ce type se contentent de mesurer *l'occurrence* du phénomène, sans chercher à le décortiquer. Par la suite, il finit par adapter son questionnaire aux enfants, ce qui donna lieu à la publication de l'étude menée conjointement avec le Dr Sandra Escher, aux Pays-Bas, parue dans le *British Journal of Psychiatry*. Leurs résultats statistiques, déjà mentionnés à plusieurs reprises, permettent véritablement de comprendre le mécanisme, le contenu et les effets de tels phénomènes chez les enfants, donc de se tenir au plus près de leur expérience.

Sandra Escher et Marius Romme sont tous deux membres du réseau néerlandais Intervoice. Ce réseau se base sur le partage de vécu des « expérienceurs » qui entendent des voix, qui voient des êtres invisibles, etc. L'approche privilégiée est celle du contenu des expériences, pour permettre à chacun de donner un sens à ses voix ou à ses visions mais surtout de pouvoir vivre avec². À l'origine de cette approche singulière, on trouve deux observations. La première est que certaines personnes sont capables de vivre malgré leurs voix et leurs visions : tous ceux qui souffrent de ces phénomènes peuvent peut-être apprendre des personnes qui ont appris à les intégrer à leur vie quotidienne. La seconde observation est que ces manifestations d'un lien avec l'invisible ne sont pas une maladie en tant que telles ; en revanche, ces voix venues de nulle part ou ces visions d'êtres invisibles peuvent rendre malade si on n'apprend pas à composer avec³.

Chercher du sens...

La première des questions que se posent souvent les adultes est celle de la *signification* de l'expérience : d'où viennent ces voix que mon enfant entend ? Qui sont ces gens invisibles qu'il dit voir la nuit ? Comment a-t-il pu, comme il le prétend, sortir de son corps et voyager dans le temps ou mourir noyé et revenir à la vie ? etc. Donner une explication aux perceptions de son enfant peut rassurer le parent, l'aider à trouver des mots pour en parler, mais il n'en demeure pas moins que cette question est celle de l'adulte. Elle concerne relativement peu l'enfant. Il est donc important de ne pas l'effrayer avec ses propres peurs, surtout s'il vit une expérience qui ne lui pose pas de problème. Par ailleurs, il est important de veiller à ne pas interférer avec l'expérience – en tentant par exemple de s'y immiscer alors qu'on ne partage pas les perceptions de l'enfant – ni d'interpréter à sa place, comme ce psychiatre qui soutenait à un enfant venu le consulter que *d'abord* il a peur et *qu'ensuite* il se fabrique des voix, alors même que l'enfant lui expliquait que pour lui le processus se déroule dans l'autre sens : il entend d'abord des voix, et la peur vient dans un second temps, *à cause* des voix.

Le conseil que Donald Winnicott donnait en 1968 à des médecins dans le *Medical News Magazine* demeure d'actualité et peut aussi se transposer aux parents : « *Les médecins aiment guérir ! Face à de telles situations, ils doivent néanmoins se contenter d'observer l'évolution personnelle et sociale de chacun*⁴. » Observer ce que vit son enfant permet de l'accompagner en se rendant suffisamment disponible pour s'intéresser à ce qu'il vit. « *Quand son enfant a trop de perceptions*, conseille Rodolphe Arnassalon, *on peut simplement lui expliquer que tout le monde n'est pas comme lui et qu'il ne faut pas parler de tout ça n'importe où, ni à n'importe qui. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ait tout verrouillé sans se sentir incomplet plus tard*

dans sa vie. À partir du moment où on aide les enfants à être ce qu'ils sont, à toucher leur vérité, à développer cette vérité et à être en alignement avec elle, ils seront heureux car ils seront en phase avec eux-mêmes – donc avec tout le reste. Je pense que c'est ça qui est important en tant que parents. Notre rôle n'est pas de les inciter, mais de les accompagner. » Le guérisseur Richard Amalric, qui exerce à Montpellier, va dans le même sens. *« Je conseillerais d'être un accompagnateur des enfants qui ont ces prédispositions. Il ne s'agit pas de leur dire "tu n'es pas comme les autres", mais de les aider à monter l'escalier de la vie. Le lien à l'invisible, potentiellement, on l'a tous, mais beaucoup de personnes le refusent. Si l'enfant accepte ce qu'il perçoit, c'est qu'il a des prédispositions. Il faut le prendre par la main, et le conduire vers la porte à ouvrir. L'adulte doit être une présence qui rassure. Mais il ne doit surtout pas le pousser : sinon, on entre dans l'emprise sur l'autre. Il faut laisser avancer l'enfant à son rythme. »*

Un des conseils donnés par Sandra Escher et Marius Romme est de normaliser l'expérience vécue par son enfant : la dédramatiser permet de lui ôter son côté inquiétant et la rend plus supportable. Il n'est pas nécessaire pour autant de trouver à tout prix une explication. En tant que thérapeute, le psychiatre Marius Romme recommande d'ailleurs à ses confrères d'accueillir l'expérience en laissant le patient l'interpréter. Nicolas Dumont, un psychologue membre du réseau de l'INREES, affirme lui aussi que *« la posture la plus sensée et la plus humble est de ne pas choisir »*. Évoquant le cas d'un adolescent qui entend des voix, qui seraient celles de défunts, il affirme qu'il est impossible de trancher : *« Évoquer une hallucination ou au contraire valider comme réelle la perception serait pareillement abusif. Tout ce que je peux dire, en tant que psychologue, c'est que l'expérience est réelle puisque cet adolescent la vit : elle est donc de l'ordre d'une réalité sensible pour lui. Il n'est pas le seul à rapporter ce type d'expériences, et en l'état actuel des connaissances, on ne peut trancher sur la réalité objective de ces phénomènes. Ces perceptions étant par ailleurs partagées par beaucoup de personnes psychiquement saines, elles ont une réalité statistique, même si le phénomène est difficile à mesurer clairement dans un contexte où toute perception de ce type est classée d'emblée comme un signe pathologique ! »*

... ou tout nier en bloc ?

Tous les psychiatres ne sont pas de l'avis de Marius Romme lorsqu'il recommande de normaliser l'expérience. Ainsi Philippe Wallon, ancien chercheur à l'INSERM, auteur de quelques ouvrages sur le paranormal et psychiatre, estime au contraire qu'il faut tout nier en bloc. *« Nous avons la chance, en France, d'avoir des psychiatres et des psychologues bien formés, grâce à l'approche psychanalytique : nous restons toujours distancés vis-à-*

vis de ce que dit le patient. On n'adhère jamais, on ne colle pas à son propos. J'observe que les thérapeutes américains sont moins bien formés que nous, car tout induit dans leur comportement une adhérence au discours du patient. Or, il y a moins de danger à nier qu'à adhérer, et les parents doivent faire de même : il faut garder une grande distance avec les propos de son enfant, et ne surtout pas y ajouter foi.

« Je travaille sur le modèle de l'evidence based medecine – la médecine fondée sur la preuve. Je demande toujours au patient qu'il vérifie la preuve de ce qu'il avance (il le fait pour lui, moi je ne cherche pas de preuve). Les phénomènes paranormaux existent, mais toutes les expériences n'en relèvent pas. Prenez les réminiscences de vies passées : ça n'existe pas, c'est juste de la psychogénéalogie. Même les souvenirs qui n'ont rien à voir avec un héritage généalogique factuel relèvent de la psychogénéalogie, car toutes les familles s'inventent des romans familiaux qui ne reposent sur aucun fait.

« Même s'il y a des preuves, il faut rester très distancié. Adhérer à ça peut mener à la folie. Le paranormal⁵, c'est tellement difficile à gérer qu'il vaut beaucoup mieux nier. C'est le conseil que je donne toujours. D'ailleurs, les adultes que je rencontre aujourd'hui et qui ont conservé un lien avec le paranormal n'ont pas subi de catastrophe sous prétexte qu'on ne les a pas crus quand ils étaient enfants. La valeur de preuve de ce qu'ils avaient vécu était à leurs yeux suffisamment forte pour qu'ils puissent faire cohabiter le discours de l'entourage (qui niait) et leur propre vécu. Les deux coexistaient sur deux plans. On peut échapper à la folie en niant : c'est ce qui permet de ne pas enkyster les choses. Il faut occulter et cacher les expériences paranormales qu'on a vécues enfant. Mon conseil : laissez ça de côté, et vivez ! D'ailleurs, si l'Occident vit très bien avec le paranormal, c'est justement parce qu'il le laisse à côté du normal. À mon avis, les problèmes que rencontrent des régions comme l'Afrique ou les Antilles viennent du fait qu'elles sont envahies par le paranormal. On ne peut pas y travailler normalement ! Je considère que l'attitude purement rationnelle est beaucoup moins dangereuse », conclut le psychiatre qui se définit lui-même comme un « logicien ». Ce parti pris le conduit à aborder le paranormal par l'unique prisme du raisonnement logique. D'après sa grille de lecture, on ne doit pas ajouter foi aux expériences qui ne peuvent pas être expliquées par ce biais-là, car « le seul moyen d'éviter les erreurs d'interprétation est d'opter pour une attitude purement rationnelle ».

Accueillir sans juger

Pour leur part, les spécialistes de l'enfance sensibilisés aux questions de l'invisible insistent souvent sur la nécessité, pour les parents, de ne pas se moquer des perceptions de son enfant : il y croit très fort puisqu'il vit et

perçoit ces phénomènes. Lui dire qu'il se raconte des histoires ou, pis encore, qu'il ment, c'est nier son expérience. *« Il est très important de ne pas juger ce que vit l'enfant car pour lui c'est très important. Si l'entourage ne respecte pas ce que lui perçoit, il peut vraiment se vexer. S'il croit très fort aux phénomènes qu'il vit, sa croyance doit être respectée »*, affirme le psychologue Renaud Évrard.

Les psychologues Patricia Serin et Nicolas Dumont observent que face aux expériences inexplicables de leur enfant, les parents peuvent se trouver devant plusieurs écueils : l'adhésion unilatérale, voire la fascination pour ses facultés « hors normes », l'angoisse face à des phénomènes inexplicables, la dénégation pure et simple des perceptions de l'enfant ou encore les moqueries et la dérision.

« Faire de l'enfant le prophète de la famille sous prétexte qu'il perçoit des choses que les autres ne perçoivent pas, c'est opérer un renversement qui nuit à l'enfant. Il est en structuration, il doit apprendre à différencier son monde du dedans et le monde du dehors, afin de construire des repères clairs sur le monde matériel », selon Nicolas Dumont, qui poursuit cependant en affirmant que le rejet de l'entourage peut créer autant de difficultés que l'expérience elle-même. Citant le cas d'un adolescent, Nicolas Dumont fait le parallèle avec d'autres problématiques refoulées, *« par exemple, la problématique homosexuelle chez l'ado : pathologisée par l'entourage et considérée comme un motif d'exclusion, elle va créer une souffrance. Il en est de même pour les expériences extraordinaires aujourd'hui »*. On a vu plus haut comment certaines expériences, envahissantes, pouvaient générer une forme de souffrance, mais Nicolas Dumont rappelle ici que parfois la souffrance ne vient pas de l'expérience elle-même mais du regard qu'on porte sur elle et du jugement qui en résulte.

Patricia Serin, quant à elle, conseille aux parents d'accueillir les propos de son enfant. *« Attention ! L'écouter ne signifie pas abonder en son sens mais lui donner un espace sécurisant, pour l'aider à mettre des mots et des formes sur ce qu'il ressent. »* En tant que psychologue, elle observe d'ailleurs que dès lors que les propos de l'enfant sont accueillis, il passe facilement à autre chose – sauf s'il a une aptitude particulière, comme la médiumnité. Elle constate aussi que si l'entourage ne se braque pas face aux récits « extraordinaires » ou « bizarres » de l'enfant, celui-ci parle assez ouvertement de ses perceptions.

Elle rappelle que le rôle des parents est aussi, bien sûr, de rassurer l'enfant quand ces expériences lui font peur, *car « s'il s'agit parfois de manifestations de l'invisible, ses expériences peuvent tout aussi bien être liées aux événements de la journée, qui reviennent la nuit sous forme de cauchemars ; dans ma pratique, je les fais par exemple dessiner, pour essayer de comprendre si leurs visions sont de l'ordre d'une souffrance liée au quotidien, ou ressortissent à un lien avec l'invisible, un lien qui est courant chez les tout-petits. Dans la mesure où c'est accueilli, ce n'est pas un*

problème pour un enfant d'être en contact avec l'invisible, cela n'est pas nécessairement générateur de souffrance. Certains auteurs affirment même que tous les enfants ont un contact avec l'invisible jusqu'à 5 ou 6 ans ». Le magnétiseur-guérisseur Robert Martin évoque la « porosité » de l'enfant pour expliquer ce lien-là. « Un enfant ne sait pas encore ce qu'est le monde : il voit tout, le monde visible comme le monde invisible. Pas mal d'enfants vivent des contacts avec l'invisible auxquels on ne fait pas attention, considérant qu'il s'agit d'imagination. L'adulte, lui, s'est construit une membrane qui l'empêche de percevoir ce qu'il y a de l'autre côté – il oublie même parfois qu'il a eu cette capacité du temps de son enfance. Certains s'en souviennent, comme mon confrère le magnétiseur Pierre Yonas qui raconte qu'enfant il jouait avec des personnes qui étaient dans sa chambre, qu'il était seul à percevoir. »

Investir ***aussi*** la réalité commune

Comme tous les thérapeutes rencontrés, Patricia Serin estime que le rôle des parents – et de manière plus générale des adultes – est d'aider les enfants à s'adapter à la réalité telle qu'elle est dans le monde d'aujourd'hui ; c'est pour cela qu'elle considère la fascination pour l'invisible comme un écueil. *« La vie, ce n'est pas que le fantasme et l'invisible, c'est aussi la réalité extérieure. En tant que parent, on n'a pas à chercher à entrer en contact avec l'invisible et il ne faut surtout pas lui faire croire qu'on voit les mêmes choses que lui si tel n'est pas le cas. Cela créerait une grande confusion chez l'enfant. Au contraire, dire “moi, je ne vois pas ce que tu vois”, ça lui apprend le discernement. Ça l'aide à faire la part des choses. »*

Un enfant a besoin d'être accompagné dans la compréhension des différents niveaux de réalité, afin de pouvoir intégrer les expériences qu'il y vit. C'est le rôle du parent, du psy, mais aussi du guérisseur ou du médium, comme on l'a vu avec Coline Bouteau, qui aide la petite Clara à « *faire la différence entre les différents niveaux de réalité* », ou comme Rodolphe Arnassalon qui, dans le cadre de l'accompagnement énergétique qu'il propose, apprend non seulement aux enfants à « *naviguer entre les mondes* », selon son expression, mais aussi à « *habiter celui des êtres humains* » et notamment leur corps : selon lui, encourager les enfants à vivre ici et maintenant leur permet de ne pas perdre pied. En outre, cet ancrage permet à une expérience vécue à d'autres niveaux de réalité d'être intégrée dans la « *réalité commune* », pour reprendre l'expression du psychiatre Serge Tribolet – une notion qu'on trouvait déjà chez Donald Winnicott, qui parlait de la « *réalité partagée* » dont l'enfant fait l'expérience⁶.

Apprendre à distinguer les niveaux de réalité

J'ai eu un entretien avec Serge Tribolet peu de temps avant qu'il ne décède. Quand je lui ai demandé de quelle manière il travaillait avec ses patients qui vivent des expériences de contacts avec l'invisible (voix, visions, sensations kinesthésiques, odeurs...), le psychiatre est revenu à plusieurs reprises sur cette notion de « réalité commune » :

« La réalité commune est parfaitement connue de tous : le ciel est bleu, l'eau est liquide, il fait chaud, il fait froid... Nous pouvons tous nous accorder sur ces éléments de la réalité commune. Mon travail, poursuit Serge Tribolet, c'est de permettre au patient de distinguer ces deux réalités, celle que nous partageons tous et la réalité qui appartient à son propre délire. L'angoisse est souvent liée à une trop grande intrication de la réalité commune avec la réalité du délire⁷. L'entretien psychothérapeutique encourage le patient à raconter ce qu'il a vu, entendu, ressenti en odeurs, en contacts physiques, etc. Il encourage donc le récit du délire, mais ce récit doit être encadré par la psychiatrie sinon ça peut faire plus de mal que de bien. Le but n'est absolument pas que le patient soit coupé de son délire : les patients qui sortent de mon service sont encore délirants. Attendre d'eux qu'ils ne délirent plus, ce serait comme attendre qu'ils cessent de respirer ! Ils font simplement la différence entre les deux réalités qu'ils perçoivent. Ils ne se mettent donc plus en danger.

– Selon vous, un enfant qui éprouve un lien avec l'invisible nagerait donc en plein délire ?

– Il délire, mais attention, son délire n'est pas une pathologie au sens strict du terme. L'enfant a un imaginaire énorme, et pour un enfant, raconter son imaginaire est une forme de délire. Quand j'emploie le mot délire, ce n'est pas négatif : en révélant une réalité qu'il crée, le délire nous parle d'un monde extérieur à notre connaissance. Grâce à son délire, l'enfant *accède à une réalité supplémentaire*, donc d'une certaine manière le délire est positif. Dans ma pratique à l'hôpital psychiatrique, j'ai par exemple des patients qui entendent des choses, qui ont des visions, mais je distingue bien ces phénomènes de leur maladie mentale. C'est pareil pour la folie : elle peut s'ajouter à la maladie mentale, mais la folie n'est pas la maladie mentale ; pour moi, la folie est un moyen de dire le vrai⁸.

– La petite Charlotte a raconté plus haut le lien très fort qui l'unit à sa grand-mère – décédée. Par ce contact avec le monde invisible, elle accéderait donc à la réalité des défunts ?

– Tout délire se construit selon une certaine forme, qui obéit à des règles très rigoureuses – au signifiant près. Oui, son délire permet à l'enfant d'accéder à une autre réalité, mais il faut se méfier de sa construction. Un délire doit être étudié de près. Comment reconnaît-elle sa grand-mère ? Ce n'est pas dit que cette petite fille voit sa grand-mère. Je ne dis pas qu'elle

ment ! Ce n'est pas du mensonge : simplement, elle voit une personne et du fait d'une ressemblance avec des photos, elle a la certitude que c'est sa grand-mère... Il faut se méfier, quand on écoute un enfant, de ne pas le ramener à son propre système de compréhension. Le travail d'un psychanalyste d'enfants ne consiste pas à *écouter* un enfant, mais à *l'entendre*. On dit souvent que la psychanalyse consiste à faire allonger le patient sur un divan. Non ! Ce n'est pas ça ! La psychanalyse, c'est une posture qui consiste à entendre quelque chose, pas à interpréter – ça, c'est de la psychologie et je suis contre. La psychologie donne un sens, mais on peut proposer tout autant d'interprétations possibles.

« Les interprétations ne servent à rien, sauf peut-être à rassurer la famille mais ça ne va pas au-delà. C'est même le meilleur moyen de faire taire le patient, car ça l'enferme dans un système de pensée. Au contraire, il convient de décrypter, car l'enfant est le premier psychothérapeute de ses parents. La réalité qu'il exprime par son délire peut par exemple être la réalité racontée par ses parents, voire la réalité portée par ses parents sans qu'eux-mêmes le sachent (cf. « L'influence de la transmission psychique inconsciente p. 103 »). On doit donc faire l'effort d'entendre ce qui se dit au-delà des mots, même si souvent le parent n'accepte pas. Les enfants sont très doués pour ça : ils disent toujours plus que les mots qu'ils prononcent. C'est naturel, pour un enfant, d'en dire plus... »

Partager son expérience, ou consulter

Les parents confrontés à un enfant qui vit des perceptions inhabituelles et cherchent à se renseigner sur le sujet ont des chances de rencontrer des praticiens qui partent du postulat que ces expériences sont le signe d'une maladie sérieuse (cela peut être le cas, mais c'est plutôt rare, comme l'ont déjà souligné plusieurs pys), mais ils peuvent aussi croiser le chemin de thérapeutes qui accueillent l'expérience avec respect.

Il existe par ailleurs en France quelques structures qui visent à l'information et au partage d'expériences, tel l'INREES depuis 2007, qui propose des groupes d'échanges pour les enfants ayant des capacités médiumniques⁹. Le REV France¹⁰, fondé en 2011, organise aussi des groupes de partage d'expériences dans lesquels *« la règle est que les convictions de chacun priment. Toutes les explications sont les bienvenues. Ce qui est important est ce que les personnes elles-mêmes pensent de leur voix ou de leurs perceptions. Au sein de l'association, nous n'imposons aucune interprétation. Nous n'avons pas pour but de produire un discours sur leurs expériences qui expliquerait aux personnes ce qu'elles vivent : les experts sont les entendeurs de voix eux-mêmes »*, explique la présidente du REV France, la psychologue Magali Molinié.

Enfin, quelques lieux proposent des accompagnements à visée psychothérapeutique, sous forme de séances avec des psychologues cliniciens ouverts à l'invisible, tels Circée¹¹, fondé par les psychologues cliniciens Renaud Évrard et Thomas Rabeyron, ou comme l'ICLP (Institut des champs limites de la psyché), fondé en 1988, avec la psychologue et psychanalyste Djohar Si Ahmed¹².

Quand s'alerter ?

Les expériences qui impliquent un lien entre son enfant et l'invisible peuvent être anxiogènes, du fait de tout l'inconnu qu'elles contiennent, mais aussi du fait, parfois, de la souffrance de son enfant qui les traverse. Car si certains vivent bien ces perceptions-là, pour d'autres elles sont source de grande angoisse. Il existe des critères assez précis qui permettent de savoir si les phénomènes que l'enfant vit en lien avec le(s) monde(s) invisible(s) doivent alerter son entourage.

Renaud Évrard affirme que l'âge n'est pas un critère d'alerte, citant le cas rapporté par Joachim Soulières d'une adolescente qui, à 16 ans, jouait encore avec son dragon Chopstick et présentait malgré cela tous les signes d'une bonne santé mentale¹³. L'intensité de la croyance ne serait pas non plus un critère d'alerte. *« Bien sûr, les parents sont rassurés si leur enfant leur dit que tout ça, il l'imagine, il sait que c'est un jeu, poursuit Renaud Évrard. Mais si l'enfant y croit très fort, ce n'est pas nécessairement un critère pathologique. Pas plus que le contenu de l'expérience. Ce qui doit inquiéter les parents en revanche, c'est la manière dont le phénomène devient envahissant pour l'enfant : quand l'adolescente de 16 ans jouait avec son dragon Chopstick, elle semblait heureuse et tranquille. Mais voici le cas d'une autre enfant, étudié par le professeur de psychologie Ronald Siegel, qui avait elle aussi un dragon comme compagnon imaginaire. Or, ce dragon-là avait fini par prendre le dessus sur le monde réel. L'enfant ne prenait des décisions qu'après avoir consulté son dragon, qui la coupait progressivement du réel, au point que cet enfant devint suicidaire, puis resta finalement piégée dans le monde du dragon. »*¹⁴

Dans ces deux exemples, le phénomène vécu est similaire : un jeu avec un personnage invisible qui a la forme d'un dragon. C'est ici l'effet du jeu sur l'enfant qui fait toute la différence – et pas leurs âges –, car l'une des jeunes filles souffre de l'envahissement de son dragon, alors que pour l'autre il était simplement un ami fidèle. Certains enfants souhaitent ainsi conserver leur lien avec l'invisible car il leur fait du bien, alors que pour d'autres le compagnon imaginaire est un ennemi : ils sont relativement peu nombreux, mais 3 % des enfants interrogés évoquent un compagnon imaginaire méchant, qui leur fait peur, tel cet enfant qui évoque un garçon invisible nommé Acher qui « saute

sur son lit, lui tire son t-shirt, le frappe¹⁵ »...

Si l'inquiétude que l'enfant exprime est un autre critère d'alerte, Patricia Serin évoque aussi l'inquiétude exprimée par le corps. *« Les somatisations peuvent signifier aux parents que quelque chose ne va pas, comme avoir mal au ventre tout le temps ou soudain perdre l'appétit. Un enfant qui se coupe du monde, n'a pas de copain, donne aussi des signes de mal-être. Avec les peurs il faut faire la part des choses : certaines terreurs nocturnes sont banales et la peur du noir n'est pas forcément liée à l'invisible. Parfois aussi, surtout si la famille aborde le sujet simplement, les choses se règlent par la prise en charge d'autres problèmes, d'ordre psychologique. Dans ce cas, le lien à l'invisible reste un épiphénomène. »*

Si en revanche l'angoisse est trop forte, voire devient sentiment de persécution, les médicaments peuvent être nécessaires, affirme la psychologue Sabrina Philippe. *« Parfois, les hallucinations visuelles sont accompagnées de persécution, ou d'injonction à faire des choses violentes sur soi ou sur les autres. Quand on en arrive là et que l'angoisse est invivable, empêche l'enfant de vivre sa vie quotidienne, les médicaments permettent de se lever le matin sans être en proie à l'angoisse jusqu'au soir. Mais l'indicateur doit demeurer la souffrance ressentie par l'enfant, pas celle de son entourage... Il convient donc d'évaluer au mieux sa douleur et, si c'est nécessaire, il convient de la traiter. Le contact avec l'invisible n'empêche pas les médicaments, dans certains cas – de la même manière qu'on n'enlève pas la morphine à un mourant sous prétexte qu'il croit que l'au-delà existe : on continue à soigner son corps... »* Toutefois, insistent certains pysys, une telle médication ne peut pas être envisagée comme étant un élément curatif – à la différence, par exemple, de l'insuline qui l'est pour un diabétique de type 1. En revanche, elle peut apaiser l'angoisse et permettre un accompagnement de l'enfant sur d'autres champs. L'objectif étant de lui permettre de reprendre pied afin de prendre en charge lui-même les phénomènes qu'il vit. Notons qu'un enfant qui reçoit des soins psychiatriques n'a statistiquement pas plus de chances qu'un autre que ses voix disparaissent : la proportion est exactement de 50-50¹⁶.

Que peut faire l'enfant ?

« À vrai dire, la question n'est pas comment être guéri, mais comment vivre », écrit Joseph Conrad. Avec les enfants, la problématique est la même : que les phénomènes qu'ils vivent soient ou non envisagés comme une maladie par certains observateurs, il s'agit avant tout pour les enfants de pouvoir vivre avec. Les pistes données ci-dessous sont issues des entretiens menés dans le cadre de cette recherche, mais aussi des trucs et astuces que les enfants disent avoir trouvé eux-mêmes et que Sandra Escher et Marius Romme rapportent

Accepter le phénomène. Si maladie il y a, celle-ci n'est pas nécessairement due aux perceptions de l'enfant, mais peut être une réaction à ces phénomènes ; la maladie montre que l'enfant n'a pas de prise sur les perceptions qu'il vit et les contacts qu'il éprouve. De ce fait, un changement ne pourra se produire que si la présence des phénomènes a été acceptée. Tant que les voix, les visions ou toute autre forme de contact avec l'invisible ne sont pas acceptées, le conflit intérieur continue, souligne le psychiatre Marius Romme.

Observer les phénomènes. Une fois qu'ils ont été acceptés, il s'agit de mieux comprendre les manifestations du lien avec l'invisible et de les apprivoiser. À cette fin, une des premières questions à se poser est de savoir à quel moment de la journée ou de la nuit les phénomènes se produisent, mais aussi au cours de quelle activité, en quelle compagnie, etc. Traditionnellement, on estimait que les hallucinations étaient favorisées par le sommeil. Dans un article de 1968, Donald Winnicott qualifiait même la transition entre l'état de veille et de sommeil de « *moment périlleux si facilement peuplé de phénomènes hallucinatoires*¹⁸ ». Or, 73 % des enfants interrogés à ce propos affirment que ces phénomènes avaient lieu uniquement pendant la journée.

Repérer les déclencheurs de l'expérience. Plusieurs facteurs peuvent être repérés comme déclencheurs. En premier lieu les émotions. Elles ont une influence déterminante sur le surgissement des voix, des visions, des contacts avec l'invisible. Elles semblent même être leur déclencheur principal chez les enfants interrogés : 70 % des phénomènes se produisent alors que l'enfant est en état d'anxiété, 54 % quand il est en colère et 50 % quand il est triste ou se sent seul. En retour, le phénomène peut aussi générer de la peur, au point de paralyser l'enfant. La fatigue ne vient que dans 29 % des cas. Deux autres facteurs : le temps et l'espace. Les phénomènes se produisent plutôt dans un lieu précis (la maison, l'école...), à des heures précises et pendant certaines activités.

Être attentif au contenu de l'expérience. Les voix, les visions, les sensations, les contacts, les expériences de sorties hors du corps, etc., ont un contenu qu'il est possible d'observer, de décrypter. Quels mots prononcent les voix ? Quels personnages ou entités apparaissent ? Ces phénomènes agissent parfois comme des messagers. Être attentif à leur contenu peut donner des indices sur les difficultés rencontrées par l'enfant dans sa vie de tous les jours. Parfois, ils ont un rôle de protection, quand ils permettent d'échapper à une

expérience traumatisante – ainsi, les sorties hors du corps ont été observées par la psychiatre Élisabeth Kübler-Ross chez des enfants abusés.

Tenter de donner une explication au phénomène... Cela peut aider certains enfants à partager leur expérience, à se familiariser avec, à lui donner un cadre. Même si les enfants – surtout les moins de 12 ans – ne sont pas particulièrement préoccupés par de telles interprétations, celles-ci peuvent le cas échéant changer leur manière de réagir. Ainsi, 39 % des enfants interrogés pensent que ces phénomènes sont liés à un don, telles des perceptions paranormales : une telle explication induit une manière spécifique de vivre le phénomène. À l'inverse, d'autres enfants donnent à un phénomène extraordinaire une explication très banale. Patricia Serin raconte le cas d'un enfant de 8 ans qui faisait bouger ses jouets sans les toucher. Pour expliquer ces facultés de télékinésie, elle affirmait à la psychologue : « *Cela me déstresse. Mon énervement fait déplacer des objets.* » Faire bouger les objets était pour elle un moyen d'évacuer ses tensions lorsqu'elle se sentait frustrée et contrainte à l'immobilité – le phénomène avait commencé en CP, classe qui exige de l'enfant un grand contrôle psychomoteur.

... ou décider de ne pas décider ! Certains font le choix de ne pas chercher à expliquer l'origine des phénomènes mais tentent simplement de vivre avec.

Rester discret sur ses expériences... Cette règle est donnée par de nombreux parents et thérapeutes. Éviter de raconter à tout le monde ce qu'il vit peut permettre à l'enfant de ne pas s'exposer au jugement et à l'exclusion.

... mais trouver un espace où en parler : tout aussi important que le conseil précédent ! Permettre à l'enfant de parler de ces expériences peut contribuer à faire tomber le stress, s'il y en a. Cela peut aussi permettre d'apprendre de son expérience, de ne pas y être aliéné. Comme nous l'avons évoqué plus haut, il existe en France des psychologues cliniciens qui sont spécialisés sur ces questions-là¹⁹, ainsi que des structures vers lesquelles se tourner pour obtenir des informations ou participer à des groupes d'échange²⁰.

Ne pas chercher à aider qui que ce soit. Même si l'enfant a le sentiment d'avoir un « don », ou que son entourage lui en prête un, il ne doit pas être encouragé à aider les autres avec. « *Il doit au préalable faire sa propre construction, donc s'il est visité par des entités négatives il faut demander l'aide de spécialistes. Les prêtres orthodoxes accueillent assez bien ces choses-là, ils sont rassurants pour les familles, qui peuvent aussi consulter un magnétiseur* », précise Patricia Serin. Aider son enfant à reprendre confiance est important : la peur a en effet tendance à renforcer les

phénomènes.

Développer aussi d'autres facultés. L'enfant doit comprendre que percevoir l'invisible n'est qu'une faculté parmi d'autres, comme l'aptitude au sport, au dessin ou à la musique. Réduire l'enfant à son lien avec l'invisible peut lui faire croire qu'il est un élu. Cela le conforte dans son illusion de toute-puissance. Il s'agit plutôt d'accompagner son enfant dans le développement de l'ensemble de ses facultés.

Ne pas être trop fasciné par ces perceptions. Les enfants fascinés par le lien à l'invisible contribuent à le renforcer, voire même à donner du pouvoir aux êtres invisibles. Certains enfants ne prennent ainsi plus aucune décision sans s'adresser aux entités qu'ils perçoivent. Il s'agit pour ces enfants-là de ne pas leur donner toute la place.

Reprendre le contrôle du phénomène. Quand ils sont interrogés sur les astuces qu'ils ont trouvées pour faire face aux voix ou aux visions qui les dérangent, certains enfants expliquent qu'ils entrent carrément en lien avec elles, dans le but de choisir le contenu et le moment de la « rencontre ». Ils disent par exemple « là, je ne peux pas t'écouter, je suis à l'école, mais reviens à six heures quand je serai à la maison », ou même « je t'écouterai quand tu me diras quelque chose d'intéressant ». Changer leur relation avec l'invisible, en passant de la posture de celui qui subit passivement le phénomène à celui qui lui donne un cadre, a permis à certains enfants de retrouver confiance en eux, de redevenir acteurs de leur vie – peu importe pour eux de savoir si ces phénomènes sont créés par leur cerveau ou sont issus du contact avec un autre monde...

Apprendre à mettre des limites avec ce(s) monde(s) invisible(s). Aider son enfant à s'affirmer face à ces phénomènes, en lui expliquant par exemple que personne n'a le droit de venir le déranger pendant la nuit ou en pleine salle de classe. Il s'agit d'apprendre à se mettre en « off », pour utiliser l'expression de l'énergéticien Didier Lecomte.

Faire des choix parmi les « perceptions ». Si l'enfant perçoit une voix, une forme ou a l'impression d'être en lien avec une entité quelle qu'elle soit, il y a pour lui une relation. Or, avec l'invisible aussi on a le droit de choisir ses relations. De la même manière qu'on ne devient pas ami avec n'importe qui, de même qu'il y a des affinités, on peut expliquer à l'enfant qu'il a tout à fait le droit de ne pas entrer en lien avec des choses dont il n'aime pas le contact. L'enfant peut, propose Didier Lecomte, se créer son propre protocole intérieur en décidant de se protéger de ce qu'il ne veut pas percevoir.

Être patient. Dans la majorité des cas étudiés, le phénomène des voix et des visions est amené à s'atténuer ou à disparaître ; c'est ce qu'observent les spécialistes, psys ou autres thérapeutes qui rencontrent des enfants – sauf pour ceux qui ont une aptitude particulière, par exemple la médiumnité ou la guérison énergétique, précisent-ils. C'est aussi ce qui a été mesuré dans l'étude de Sandra Escher : toutes catégories d'enfants confondus, dans 60 % des cas le phénomène s'est arrêté au cours des trois années de l'étude. Dans l'étude menée à Dublin en 2012 par Ian Kelleher, entre 21 et 23 % des 11-13 ans interrogés perçoivent des voix, alors qu'ils ne sont plus que 7 % chez les 13-16 ans.

Décider de fermer la porte pour de bon. Un enfant qui ne souhaite plus du tout percevoir l'invisible peut décider qu'il n'y a plus de place pour cette dimension dans sa vie. Certains enfants qui souffrent trop de ces intrusions de voix ou de visions font ce choix-là. Ils ferment parfois la porte sur injonction de leur entourage ou s'ils se sentent trop différents de leurs amis. Comme le déni ou le secret, se couper de ses propres perceptions est en effet un mécanisme de défense qui peut permettre de « *fuir une agression externe, la filtrer ou la tamponner*²¹ ». Le psychologue Nicolas Dumont précise : « *Peu importe que les perceptions soient d'origine interne ou externe : cela n'a ici aucune importance. L'essentiel est qu'en fermant la porte de ses perceptions, l'enfant reprend le contrôle, sent revenir sa force.* »

Utiliser ces expériences pour créer. L'écriture – particulièrement la poésie –, la peinture, la musique et les autres champs d'expression artistique peuvent être pour l'enfant des lieux d'expression du lien à l'invisible. « *Stephen King a ainsi eu durant l'enfance un compagnon invisible nommé Jerry. Robert Louis Stevenson [l'auteur britannique de *Voyage avec un âne dans les Cévennes* et de la célèbre nouvelle *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr. Hyde*] parlait avec un petit peuple qu'il appelait brownies. Le fameux politicien et écrivain Machiavel discutait longuement lors de dîners avec des invités un brin transparents*²² ! »

Accepter le mystère. Cela concerne surtout les parents... Face à tous ces phénomènes de voix, de visions, de sorties hors du corps, de contacts avec le(s) monde(s) invisible(s), le parent peut prendre le parti d'accepter l'incompréhensible, accepter qu'il ne sait pas, et laisser l'enfant s'exprimer...

1.

Barry Duncan et al., « The Heroic Client », in *Young People Hearing Voices*, op. cit., p. 52-53.

2.

www.intervoiceonline.org. Lire à ce propos Rufus May, Jacqueline Hayes, « Le mouvement Hearing Voices : une approche émancipatrice du fait d'entendre des voix », in Ève Gardien (sous la direction de), *Des innovations sociales par et pour les personnes en situation de handicap*, 2012, Erès,

- p. 195-214.
3. L'INREES propose une approche similaire de partage d'expériences, sous la forme de groupes d'échanges autour de l'extraordinaire ; un groupe d'échange s'adresse spécifiquement aux enfants.
 4. Donald Winnicott, *L'Enfant, la Psyché et le Corps*, op. cit., p. 85.
 5. À propos du paranormal, voir note 2, p. 145.
 6. *Ibid.*, p. 68.
 7. De son côté, le psychiatre Édouard Collot affirme : « *Ma sensation très personnelle est que les psychotiques sont des gens qui ne sont pas bien incarnés [...] Ils ont souvent cette capacité à être à la fois dans l'objectif et en même temps dans l'invisible* », in « Ouvrir sa psyché à l'invisible », *Inexploré*, n° 21, janvier 2014, p. 42.
 8. Serge Tribolet est d'ailleurs l'auteur de *La Folie, un bienfait pour l'humanité*, Éditions de Santé, coll. « Humanités », 2004.
 9. www.inrees.com/groupes.
 10. www.revfrance.org.
 11. www.circee.org. Voir aussi note 2, p. 101.
 12. www.iclppsy.fr.
 13. Le cas du dragon Chopstick est raconté p. 89.
 14. Voir Joachim Soulières, *Les Enfants et le Paranormal*, op. cit., p. 74 sq.
 15. Marjorie Taylor, op. cit.
 16. Sandra Escher et al., « Independent course of childhood auditory hallucinations : a sequential 3-year follow-up study », art. cit., p. s14.
 17. Cet ouvrage est en cours de traduction et devrait paraître aux éditions Guy Trédaniel en 2015.
 18. Donald Winnicott, *L'Enfant, la Psyché et le Corps*, op. cit., p. 82.
 19. Comme indiqué plus haut, voir par exemple www.circee.org ou www.iclppsy.fr
 20. Voir www.revfrance.org, www.inrees.com/groupes et www.metapsychique.org.
 21. Boris Cyrulnik, *Les Vilains Petits Canards*, op. cit., p. 19.
 22. Joachim Soulières, *Les Enfants et le Paranormal*, op. cit., p. 76.

Conclusion

Nous voici arrivés au terme de ce voyage aux confins du monde visible. À l'issue de ce reportage dans le territoire mystérieux des perceptions des enfants, on ne peut pas encore cartographier avec précision leurs mondes invisibles, faute d'avoir pu les visiter à leurs côtés. Au terme de ce voyage, on ignore également si les morts continuent vraiment de vivre « sur un autre plan d'existence », si l'esprit d'un vivant peut véritablement se désolidariser du corps pour visiter d'autres mondes ou encore si les amis invisibles existent ailleurs que dans l'imaginaire des enfants.

Mais comme on l'aura compris, les enfants ne sont ni vraiment préoccupés par la cartographie ni par le balisage des chemins d'accès... Par ailleurs, cette recherche n'avait pas pour objet de fournir des preuves. En donnant la parole à des enfants (et à des adultes), en les laissant librement exprimer leurs vécus, sans jugement et sans interprétation, ce travail visait plutôt à tenter de rendre compte de l'expérience singulière du contact avec l'invisible. Ce que nous suggèrent ces enfants, c'est de ne pas chercher à passer chaque expérience au crible de l'analyse rationnelle, mais plutôt de *vivre* l'expérience que la vie propose à chacun de nous. Une expérience au cours de laquelle il nous est donné de mieux percevoir les différents niveaux de réalité, de la réalité matérielle la plus grossière à la réalité immatérielle la plus ténue. Plutôt que d'analyser, il s'agit donc de traverser l'expérience pour en sortir, peut-être, un peu plus conscient...

Si les enfants ne nous ont pas donné les clefs des portes du merveilleux, ces rencontres nous ont toutefois permis de toucher au plus près leur expérience. Tous ces récits nous ont permis de mieux cerner ce qu'implique un tel contact avec le(s) monde(s) invisible(s), sur le plan intime du ressenti. Mais au-delà du partage d'une expérience, ce que nous rappellent tous ces témoins, c'est surtout que la singularité d'un vécu est

universelle, que cette singularité dépasse les frontières et les typologies d'expérience.

Ces enfants-là, par leurs perceptions, vivent une différence que leur entourage – parents, fratrie, psys, école, amis... – a parfois du mal à accueillir. Par cette difficulté dans le lien à l'autre qu'ils soulignent souvent, tous ces récits sont un appel à l'ouverture d'esprit de l'adulte.

Ils sont un appel à l'accueil inconditionnel de l'enfant, avec ses différences et sa singularité.

Un appel à l'accueil du mystère d'un vécu *autre*...

Bibliographie

ABRAHAM, Nicolas et TOROK, Maria, *L'Écorce et le Noyau*, Flammarion, 1987.

BERNSTEIN, Paul, « Expériences de sortie hors du corps », in Stéphane Allix et Paul Bernstein (sous la dir. de), *Manuel clinique des expériences extraordinaires*. Dunod-InterEditions, 2009.

CARROLL, Lee et TOBER, Jan, *The Indigo Children : The New Kids Have Arrived*, Light Technology Publishing, 1999.

CABANEL, Patrick, *Histoire des Cévennes*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2013.

CERTEAU, Michel de, « Mystique », in *Encyclopædia Universalis*, vol. II.

CHOMBART DE LAUWE, Marie-José, *Un monde autre : l'enfance. De ses représentations à son mythe*, Payot, 1971.

CICCONE, Albert, *La Transmission psychique inconsciente*, Dunod, 2000.

COPPER-ROYER, Béatrice, *Peur du loup, peur de tout. Peurs, angoisses, phobies chez l'enfant et l'adolescent*, Albin Michel, 2003. (Rééd. Le Livre de Poche, 2013.)

CORCOS, Maurice, *L'Homme selon le DSM. Le nouvel ordre psychiatrique*, Albin Michel, 2011.

CYRULNIK, Boris, *Les Vilains Petits Canards*, Odile Jacob, 2001.

DOLTO, Françoise, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, Éditions du Seuil, 1982.

DOLTO, Françoise, *La Difficulté de vivre*, Gallimard, 1995.

DOULET, Jean-Michel, *Quand les démons enlevaient les enfants. Les changelins, étude d'une figure mythique*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002.

DUMAS, Didier, *L'Ange et le fantôme. Introduction à la clinique de l'impensé généalogique*, Les Éditions de Minuit, 1985.

DUNCAN, Barry et al., *The Heroic Client*, Jossey-Bass, 2000.

ELIACHEFF, Caroline et RAIMBAULT, Ginette, *Les Indomptables. Figures de l'anorexie*, Poches Odile Jacob, 2001.

ESCHER, Sandra et ROMME, Marius, *Young People Hearing Voices – What You Need to Know and What You Can Do*, PCCS Books, 2010 (rééd. 2012).

ÉVRARD, Renaud, *Folie et paranormal. Vers une clinique des expériences exceptionnelles*, Presses universitaires de Rennes, 2014.

FABRE, Nicole, *Le Dieu de l'enfant*, Albin Michel, 2005.

GATECEL, Anne, *L'Imaginaire*, Bayard, 2004.

GREACEN, Tim et JOUET, Emmanuelle (sous la dir.), *Pour des usagers de la psychiatrie acteurs de leur propre vie. Rétablissement, inclusion sociale, empowerment*, Érès, 2012.

HENDRICKX, Marion, *Petit traité d'horreur fantastique à l'usage des adultes qui soignent des ados*, Érès, 2012.

JULIEN, Éric et FIFILIS, Muriel (sous la dir.), *Les Indiens Kogis. La mémoire des possibles*, Actes Sud, 2007.

KELEN, Jacqueline, *Les Amitiés célestes*, Albin Michel, 2010.

KIRK, Stuart et KUTCHINS, Herb, *Aimez-vous le DSM ? Le triomphe de la psychiatrie américaine*, Les Empêcheurs de penser en rond, 1998.

KÜBLER-ROSS, Élisabeth, *La Mort et l'Enfant*, Tricorne, 1986.

MAY, Rufus et HAYES, Jacqueline, « Le mouvement Hearing Voices : une approche émancipatrice du fait d'entendre des voix », in *Des innovations sociales par et pour les personnes en situation de handicap*, Érès, 2012.

NACHIN, Claude, *Les Fantômes de l'âme*, L'Harmattan, 1993.

NEVEU, Marie-Françoise, *Les Enfants « actuels ». Le grand défi « cerveau droit » dans un univers « cerveau gauche »*, Éditions Exergue, 2006.

PIAGET, Jean, *La Construction du réel chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, 1967.

PIAGET, Jean, *Problèmes de psychologie génétique : l'enfant et la réalité*, Denoël, 1972.

RAGER, Catherine, *Dictionnaire des fées et du peuple invisible dans l'Occident païen*, Brepols, 2003.

REICHEL-DOLMATOFF, Gerardo, *Indios de Colombia. Momentos vividos, mundos concebidos*, Villegas editores, 1991.

RENARD, Jean-Bruno, *Le Merveilleux. Sociologie de l'extraordinaire*, CNRS Éditions, 2011.

RHINE, Louisa E., *Les Voix secrètes de l'esprit. L'expérience psychique*, Fayard, 1970.

SINGER, Jerome L. et SWITZER, Ellen, *Les Fantômes créateurs*, Les Éditions de l'Homme, 1981.

SĪLARATANO (Bhikkhu), Dick, *Mae Chee Kaew : Her Journey to Spiritual Awakening and Enlightenment*, Forest Dhamma Books, 2009.

PÉRON, Xavier, *Les Neuf Leçons du guerrier maasaï*, Jouvence,

2013.

SOCQUET, Samuel, *Contact avec l'au-delà. Une enquête derrière les frontières de la mort*, Éditions de La Martinière, 2013.

SOCQUET, Samuel et VIGNAUD, Henry, *En contact avec l'invisible. Témoignage d'un médium sur l'au-delà*, Dunod-InterEditions, 2011.

SOULIÈRES, Joachim, *Les Enfants et le Paranormal*, Dervy, 2010.

TART, Charles, *Le spirituel est-il réel ? Le psychologue, la science et l'extraordinaire*, Dunod-InterEditions, 2010.

THOMAS, Joël, « Enfants, Rome antique », in SERVIER, Jean (sous la dir.), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, PUF, 1998.

THOMAS, Philip, *The Dialectics of Schizophrenia*, Free Association Books, 1997.

TIMIMI, Sami, « The role of psychiatric treatment », in *Young People Hearing Voices*, PCCS Books, 2010 (rééd. 2012).

TRIBOLET, Serge, *Lexique de santé mentale*, Privat, « Poches Santé », 1997.

TRIBOLET, Serge, *La Folie, un bienfait pour l'humanité*, Éditions de Santé, coll. « Humanités », 2004.

Trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent (expertise collective), Inserm, 2005.

VALLA, Jean-Pierre, *Les États étranges de la conscience*, PUF, coll. « Psychiatrie ouverte », 1992.

VAN EERSEL, Patrice, *Mettre au monde. Enquête sur les mystères de la naissance*, Albin Michel, 2008.

VOISENAT, Claudie, « Des enfants nouveaux pour un monde nouveau, ou comment peut-on être indigo ? », in *L'Ésotérisme contemporain et ses lecteurs*, BPI/Centre Pompidou, 2005.

WILBER, Ken, *Grâce et courage*, Almora, 2011.

WINNICOTT, Donald W., *L'Enfant, la Psyché et le Corps*, Petite Bibliothèque Payot, 2013.

Articles parus dans des revues scientifiques ou professionnelles

ALLEN, Paul *et al.*, « Neuroimaging Auditory Hallucinations in Schizophrenia : From Neuroanatomy to Neurochemistry and Beyond », *Schizophrenia Bulletin*, vol. 38, n^o 4, 2012.

BELLAN, Christine, « Un monde autre : l'enfance », *Revue française de pédagogie*, vol. 18, n^o 1, 1972.

DIEDEREN, Kelly Maria Johanna *et al.*, « Neuroimaging of voice hearing in non-psychotic individuals : a mini review », *Frontiers in Human Neurosciences*, vol. 6, 111, 2012.

ESCHER, Sandra *et al.*, « Independent course of childhood auditory hallucinations : a sequential 3-year follow-up study », *British Journal of*

Psychiatry, vol. 181 (suppl. 43), 2002.

ÉVRARD, Renaud, « Pression des nouvelles mentalités sur le DSM. Le cas des problèmes religieux ou spirituels », *Évolution psychiatrique*, vol. 75, n° 4, 2010.

KELLEHER, Ian *et al.*, « Clinicopathological significance of psychotic experiences in non-psychotic young people : evidence from four population-based studies », *British Journal of Psychiatry*, vol. 201, 2012.

LE MALÉFAN, Pascal, « La vérité est ailleurs : la place du paranormal à l'adolescence comme mode de traitement du réel pubertaire », *Adolescence*, vol. 26, n° 3, 2008.

LE MALÉFAN, Pascal et ÉVRARD, Renaud, « Une marge de la psychopathologie contemporaine : les “enfants indigo” », *L'Information psychiatrique*, vol. 86, n° 5, 2010.

MURRAY, Graham, « Psychotic symptoms in young people without psychotic illness : mechanisms and meaning », *British Journal of Psychiatry*, vol. 201, 2012.

SINGER, Dorothy G. & Jerome L., « Reflections on Pretend Play, Imagination, and Child Development », *American Journal of Play*, vol. 6, n° 1, 2013.

SOBRERO, Pablo et SOLE, Andreu, « Un immense chagrin anthropologique », *Centre international de recherches et études transdisciplinaires*, n° 19, 2007.

ST-ONGE, Mireille *et al.*, « Entendre des voix : nouvelles voies ouvrant sur la pratique et la recherche », *Santé mentale au Québec*, vol. 30, n° 1, 2005.

STEVENSON, Ian, « American Children Who Claim to Remember Previous Lives », *Journal of Nervous and Mental Diseases*, n° 171, 1983.

TART, Charles, « Some methodological problems in out-of-the-body experiences research », *Research in Parapsychology*, n° 1973, 1974.

TAYLOR, Marjorie *et al.*, « A developmental investigation of children's imaginary companions », *Developmental Psychology*, vol. 29, n° 2, 1993.

TAYLOR, Marjorie, « Children's Imaginary Companions », in *International Central Institute for Youth and Educational Television*, Special Issue n° 16, 2003.

Articles parus dans la presse grand public

Agence France Presse (dépêche), « Enfants indigo en Aquitaine », *AFP*, 4 décembre 2003.

BESSON, Jacques, « Docteur, une expérience mystique, est-ce

grave ? », *Bonne Nouvelle*, 30 mars 2008.

JEANNAUD, Hugues « Le marché des “enfants indigo” », *Journal du Dimanche*, 28 décembre 2003.

MARANDON, Chantal, « “Entendeurs de voix”, une écoute bienveillante à la place du silence », *Barricade*, n° 1, 2011.

ROUQUETTE-VALEINS, Hélène, « Le dossier noir des enfants indigo », *Sud-Ouest*, 8 janvier 2004.

SARGUEIL, Sylvie, « Trop d'enfants chez le psychiatre ? », *La Recherche*, n° 465, 2012.

SERIN, Patricia, « Mon copain est un fantôme », *Inexploré*, n° 14, 2012.

SOCQUET, Samuel, « Les 7 clés de Dolto », *Psycho Enfants*, n° 15, 2007.

SOCQUET, Samuel, « Pourquoi tous ces enfants hypermédicalisés ? », *Anim'Magazine*, n° 165-66, 2008.

SOCQUET, Samuel, « Laissons-les rêver ! », *Psycho Enfants*, n° 25, 2009.

TRIBOLET, Serge, « L'extension de la psychiatrie au registre du surnaturel », *inrees.com*, 2010.

ZARACHOWICZ, Weronika, « Que nous apprennent les sociétés “traditionnelles” ? », *Télérama*, n° 3328, 23 octobre 2013.

Émissions radiophoniques

ANDRIEU, Élise et MARIANI, Diphy, « Chez les Indiens Kogis : Terre mère », in *Sur les docks*, France Culture, 8 octobre 2013.

LENOIR, Frédéric, « La spiritualité maasaï », in *Les Racines du ciel*, France Culture, 5 janvier 2014.

Remerciements

L'auteur remercie Viviane S. Capt pour son accompagnement et pour sa relecture. Le chapitre sur les mystiques, notamment, lui doit beaucoup.

Pour aller plus loin...

Stéphane Allix est le fondateur de l'INREES, l'Institut de Recherche sur les Expériences Extraordinaires. L'INREES est aujourd'hui le premier et le seul organisme en France à aborder avec sérieux, et pour le grand public, ces sujets que nous qualifions d'extraordinaires, voire de *surnaturels*. En ces temps où des champs nouveaux de connaissances émergent, l'INREES offre ainsi un cadre pour parler de science et de spiritualité, des dernières recherches sur la conscience, de la vie, de la mort, et rapprocher de manière scientifique et rigoureuse le monde visible du monde invisible. Sans tabou, sans préjugé, avec rigueur et ouverture.

Découvrez sur www.inrees.com le plus vaste espace internet d'information rassemblant toutes les références scientifiques disponibles sur ces questions, des articles inédits, des vidéos et toute l'actu de l'extraordinaire. Parce qu'il est possible de s'intéresser à ces expériences que nous n'arrivons pas à expliquer tout en conservant les deux pieds sur terre. L'INREES, c'est aussi des conférences régulières avec les plus grands experts mondiaux, scientifiques, médecins, *expérimentateurs*, etc. Disponibles intégralement en vidéo HD pour les abonnés sur www.inrees.com

L'INREES dans les kiosques :

Découvrez *Inexploré*, le magazine créé par Stéphane Allix. *Inexploré* est un magazine grand public publié par l'INREES et destiné à un lectorat désireux d'explorer les frontières de la psychologie, de la spiritualité et des sciences. *Inexploré* : le magazine de référence, en kiosque ou sur abonnement. Info sur www.inrees.com

Et si l'extraordinaire nous aidait à repenser la société ?